



MÉMOIRE DE RECHERCHE
Master de Philosophie
Parcours : Logique et philosophie des sciences

ANNÉE UNIVERSITAIRE 2023-2024

UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE – IHPST

L'INVENTION SOCIOLOGIQUE CHEZ MAURICE
HALBWACHS

DE LA PHILOSOPHIE DE LEIBNIZ À LA PSYCHOLOGIE COLLECTIVE

SOUTENU PAR MATHIS BERTRAND

SOUS LA DIRECTION D'ÉRIC BRIAN (EHESS-CRH) ET DE MARION VORMS (PARIS
I-IHPST)

RAPPORTEUR : OLIVIER REY (PARIS I-IHPST)

Table des matières

Table des matières	i
Remerciements	iii
Liste des abréviations	v
Introduction	vii
Une mémoire collective fragmentée et plurielle	vii
Qu'est-ce que le leibnizianisme sociologique ? Un aperçu chez Comte et Durkheim	x
La notion d'invention : quelques remarques de clarification	xv
I De la philosophie aux fondements de la sociologie : genèse d'un <i>ars sociologica</i> (1898-1918)	1
1 Le livre <i>Leibniz</i>, entre pédagogie et interprétation philosophique	3
1.1 Les attentes d'un normalien au début du siècle	3
1.2 « Ce travail m'intéressera beaucoup » : la découverte de Leibniz à Göttingen et le contexte de rédaction du livre	7
1.3 Les enseignements du « petit livre » de Halbwachs pour notre étude	9
2 <i>Homo duplex</i> et <i>homo statisticus</i> : une question de priorité ontologique	13
2.1 Explication sociologique et explication statistique chez Quetelet et Durkheim	13
2.2 Une statistique morale trop optimiste ?	16
2.3 Le hasard particulier des cadres sociaux	19
3 Débats ontologiques et méthodologiques : quel remaniement de la doctrine durkheimienne ?	25
3.1 Le statut de la métaphysique sociale au début du siècle	26
3.2 Classes sociales et unité perceptive dans <i>La classe ouvrière et les niveaux de vie</i> (1912)	27
3.3 Se situer entre l'invention spéculative de Tarde et l'exigence scientifique de Durkheim : la publication de « La doctrine d'Émile Durkheim » en 1918	33
3.3.1 Halbwachs en 1918 : un « pionnier par défaut » de la théorie sociologique ?	33
3.3.2 La position de Halbwachs en 1918 : des principes remaniés, mais un terrain à consolider	37
II Sur le terrain de l'invention et de l'expérimentation sociologique : le rationalisme de Halbwachs à l'épreuve du fait social	43
1 La construction du perspectivisme social de Halbwachs	44
1.1 À la recherche de la causalité sociale : itinéraire d'une problématique	45

1.2	La physique sociale de Halbwachs : analogies, métaphores et emprunts disciplinaires	50
1.2.1	Quelques remarques générales sur l'analogie physicaliste chez Halbwachs	50
1.2.2	Vers une théorie de la complexité sociale à partir de 1936 . . .	52
2	Le pendant leibnizien de la psychologie collective : la théorie de la science et de l'activité savante chez Halbwachs	55
2.1	De la logique de l'invention de Leibniz à la théorie sociale de la connaissance scientifique	57
2.2	Mémoire des prémisses et historicité du raisonnement scientifique . . .	62
2.2.1	Un premier détour encyclopédiste	62
2.2.2	La mnémonique des agents selon Halbwachs	69
2.2.3	La connaissance scientifique en tant que mémoire collective .	72
2.2.4	Remarques annexes : les rapports entre Cavaillès et Halbwachs	74
III	Une monadologie mémorielle ? Enjeux et limites d'un transfert disciplinaire	77
1	La topologie sociale de Halbwachs	79
1.1	Quelle genèse du concept d'espace chez Halbwachs ?	79
1.2	Les problèmes posés par la thèse d'un pluralisme des espaces sociaux .	83
1.3	Les individus sont-ils sous le regard géométrique de la société ?	85
2	Le hasard social : nouveauté d'un concept	90
	Conclusion	95
A	Table des matières du <i>Leibniz</i>	99
B	Lettre de Halbwachs à Xavier Léon, avril 1903	109
C	Lettre de Halbwachs à Maurice Fréchet, 1940	111
D	Fonds consultés	115
E	Index des personnes	117
F	Index des lieux	119
	Bibliographie	121

Remerciements

Tout d’abord, je tiens à exprimer mes remerciements envers mes deux directeurs de mémoire, Éric Brian et Marion Vorms qui m’ont chacun accordé de leur temps pour des renseignements toujours utiles, en réponse à mes questions souvent nombreuses, pour la formulation adéquate, ou encore pour la réflexivité, qui est un art qui s’apprend.

Je remercie également les professeurs du master LoPhisc de Paris I, les personnels des bibliothèques de Paris et Aubervilliers pour leur aide, lors de discussions à l’issue d’un cours, de recherches documentaires, de consultation d’archives, qui sur le long terme ont un effet non négligeable. Je remercie également Pierre Vallée de l’IMEC pour l’organisation du séjour, ainsi que les archivistes pour leur aide. Un grand merci à Laurent Mazliak pour sa présence toujours bienveillante et pour la communication de documents tout à fait significatifs pour mon travail.

En outre, je remercie mes proches et ma famille pour leur aide constante durant cette année.

Enfin, je souhaite également mentionner l’assistance technique d’outils d’intelligence artificielle (GPT-4, Gemini 3 Pro) qui ont facilité le codage LaTeX de ce document et le dégrossissage de certaines transcriptions d’archives, ces dernières ayant fait l’objet d’une révision systématique.

Note : À la suite des remarques du jury pendant et après la soutenance, le texte de ce mémoire a été remanié pour reformuler les approximations et corriger les coquilles. Toute erreur restante est imputable uniquement à moi-même.

Mathis Bertrand

Liste des abréviations et indications bibliographiques

A : *Sämtliche Schriften und Briefe, herausgegeben von der deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, suivi du numéro de la série, de la tomaiison et du numéro de page. [Série II : correspondance philosophique ; série IV : écrits philosophiques]

C : *Opuscles et fragments inédits de Leibniz : extraits des manuscrits de la Bibliothèque royale de Hanovre*. Édité par Louis Couturat, 1903. Paris : Félix Alcan.

GP : *Die philosophischen Schriften, herausgegeben Berlin*, 1875-1890, réimpression Georg Holms Verlag 1978, suivi du numéro du volume et de la page.

Jag : Ivan Jagodinski, 1913. *Leibnitiana. Elementa philosophiae arcanae, de summa rerum*. Typographie lithographique de l'Université Impériale de Kazan. Texte latin et trad. russe en regard. Repris dans Loemker (1969) et Rauzy (1998).

Loemker : Édition de Leroy E. Loemker, 1976. *Philosophical Papers and Letters : A Selection*. 2. éd., 2. print. Synthese Historical Library 2. Dordrecht : Riedel.

CS : Maurice Halbwachs, 1994. *Les cadres sociaux de la mémoire*. Bibliothèque de L'Évolution de l'humanité 8. Paris : Albin Michel.

MC : Maurice Halbwachs, 1997. *La mémoire collective*. Édité par Gérard Namer et Marie Jaisson. Nouvelle édition revue et augmentée. Bibliothèque de l'Évolution de l'humanité. Paris : Albin Michel.

Monad. : *Monadologie*, 2004. Dans *Discours de métaphysique suivi de Monadologie et autres textes*. Édition présentée par Michel Fichant, Gallimard.

NE : 1990. *Nouveaux essais sur l'entendement humain*. Édité par Jacques Brunschwig. GF-Flammarion.

PC : Maurice Halbwachs, 2015. *La psychologie collective*. Édition présentée par Thomas Hirsch, Champs. Paris : Flammarion.

RC : Édition de Jean-Baptiste Rauzy et Emmanuel Cattin, 1998. *Recherches générales sur l'analyse des notions et des vérités : 24 thèses métaphysiques et autres textes logiques et métaphysiques*. Presses Universitaires de France.

Les articles HALBWACHS, 1905 ; HALBWACHS, 1905 ; HALBWACHS, 1920 ; HALBWACHS, 1923 ; HALBWACHS, 1934 ; HALBWACHS, 1937 ; HALBWACHS, 1938 ; HALBWACHS, 1944 sont repris dans HALBWACHS, 1972 mais je cite leur pagination originale, elle aussi reprise dans l'édition de Karady. DURKHEIM, 1975 ; DURKHEIM et TARDE, 1975 sont repris respectivement dans le volume I des *Textes* édités par V. Karady chez Minuit (p. 160 à 165) et dans le volume II (p.23 à 59).

Un usage en attente de thématisation

Il y a des jours pour les ensembles et des jours pour
les détails.

Valéry

Une mémoire collective fragmentée et plurielle

On observe depuis trente ans environ un regain d'intérêt pour les travaux de Maurice Halbwachs (1877-1945). Cet intérêt se manifeste dans des disciplines aussi différentes que la sociologie (générale ou spécifique), l'anthropologie, l'épistémologie des sciences sociales ou en histoire des sciences sociales¹. Si l'on devait s'efforcer de les résumer, on y distinguerait trois voire quatre pôles principaux : l'intérêt que présente sa théorie de la mémoire², sa réflexion sur les statistiques et le calcul des probabilités³, ou son possible apport aux sciences cognitives et à la neuropsychologie⁴, voire à des réflexions métaphysiques⁵. L'édition mouvementée de ses textes sur la mémoire est relatée dans les introductions et postfaces des livres eux-mêmes (qu'on dénotera désormais Halbwachs, 1994 pour *Les cadres sociaux de la mémoire* et Halbwachs, 1997 pour le recueil d'articles *La mémoire collective*). Publié pour la première fois en 1949 aux P.U.F., le recueil de textes *La Mémoire collective* a permis une première réception de Halbwachs en France. Halbwachs est mort en 1945 au camp d'extermination de Buchenwald, dans lequel il avait été déporté au début de juillet 1944. Il fut arrêté par la Gestapo en raison des engagements de son fils dans la Résistance, alors même qu'il venait d'être élu au Collège de France en mai 1944⁶. Il n'a pas pu prononcer sa leçon inaugurale et donc donner sa première année de

1. En 2021, est paru un manuel aux éditions Anthem (LEROUX et MARCEL, 2021), qui offre une invitation à la lecture de ses textes sous divers aspects.

2. Qui a suscité des travaux en anthropologie de la religion : ASSMANN, 1992 ; HERVIEU-LÉGER, 2008.

3. Voir O. MARTIN, 1999, et plus récemment, deux chapitres de l'*Anthem Companion* sont consacrés à ce sujet.

4. CICOUREL, 2015 ; ORIANNE, 2018. Le premier numéro de la *Revue d'histoire des sciences humaines* est consacré aux différentes thématiques de son œuvre sociologique. Un colloque à l'ENS Ulm a eu lieu en 2007, en particulier sur des thèmes comme le suicide ou la théorie de la connaissance (JAISSON et BAUDELLOT, 2007).

5. MICHAELIAN et PERRIN, 2023, bien que Michaelian semble entreprendre une réflexion à partir des « *memory studies* » seulement. Sur les *memory studies*, voir GENSBURGER, 2011.

6. Voir sa biographie par Victor Karady dans HALBWACHS, 1972, cf. aussi BOURDIEU, 1987 ; HIRSCH, 2016.

cours, qui devait débiter à la fin de l'année 1944. Après 1945, un renouvellement institutionnel profond du paysage des sciences sociales se produit, à travers la création du CNRS et de la VIe section de l'EPHE, entre autres, allant de pair avec un renouvellement générationnel. Pour autant, Halbwachs est loin d'être inconnu, et on lit ses textes. Georges Gurvitch (1894-1965), qui a occupé sa chaire à Strasbourg à partir de 1935 et professeur à la Sorbonne à partir de 1948, est sans doute le cas qu'il conviendrait de prendre en compte pour observer une survivance des thèmes halbwachsien dans l'immédiat après-guerre. Concernant ce sujet délicat de l'immédiat après-guerre, Thomas Hirsch (HALBWACHS et HIRSCH, 2015) propose un aperçu de la réception de Halbwachs dans l'immédiat après-guerre mais je recommande le point de vue de JAISSON, 2015 pour une mise en perspective plus adéquate par rapport à l'œuvre générale de Halbwachs. Grâce à l'initiative de Gurvitch et celle d'Yvonne Halbwachs, le recueil *La mémoire collective* est publié aux PUF en 1948. Il connaît une première ré-édition importante en 1968, en y intégrant le texte sur la mémoire collective des musiciens. Gurvitch a conservé une influence certaine de Halbwachs, au moins dans son vocabulaire, sinon dans son attachement à la défense d'une sorte de vitalisme social actualisé à la lumière de la phénoménologie de Sartre⁷.

Gurvitch a envisagé une combinaison audacieuse du marxisme avec la philosophie de Sartre, le tout dans une ambition de synthèse (voir, sur ce sujet, sa théorie des « douze paliers »). Cela lui procure un style ou *habitus* difficile à incorporer pour des étudiants passés par le système français. D'autre part, il faut aussi noter qu'à partir de 1955, en raison de l'élection d'Aron⁸, Gurvitch a été progressivement marginalisé. Cela suffirait, il me semble, à nuancer l'idée selon laquelle il prolongerait l'œuvre d'Halbwachs. D'une part, le « dernier » Halbwachs était bien méfiant vis-à-vis des grandes synthèses. D'autre part, comme nous venons de le dire, les logiques institutionnelles étaient si différentes qu'il est impossible et non-venu de décrire Gurvitch comme un héritier intellectuel assumé et explicite d'Halbwachs. Toutefois, je ne veux pas donner l'impression d'avoir été exhaustif sur ce sujet : il serait particulièrement profitable d'étudier cet usage de Halbwachs, à travers l'étude d'un de ses grands livres, *Les cadres sociaux de la connaissance* (1966). Mon propos actuel porte surtout sur cette période ambiguë de l'immédiat

7. Voir notamment : « Psychologie collective et psychologie de la connaissance », *L'Année sociologique*, 3e série, 1948-1949 ; « Mon itinéraire intellectuel ou l'exclu de la horde », *L'Homme et la société*, n°1, 1966.

8. Je renvoie à HEILBRON, 2015, p. 133-135, 149 pour les sources, ainsi que MARCEL, 2001 qui nuance le constat de Heilbron, en remarquant le modèle qu'a constitué Gurvitch pour certains marxistes.

après-guerre. De plus, la notion de cadre n'est pas propre à Halbwachs.

Halbwachs ne participe pas au Congrès international de philosophie scientifique qui se tient à Paris en 1935, mais il est par contre un collaborateur de la *Revue de synthèse*, une revue centrale dans l'organisation de ce congrès. Il participe aux Journées de synthèse, des rencontres organisées par la Revue, dont une sur la loi dans les sciences sociales, en 1934, et une autre sur la statistique l'année suivante. Il est donc pleinement au courant, au moins de manière générale, des débats ouverts par le positivisme logique ou la phénoménologie, et est aussi un grand lecteur : on dénombre plus de 427 compte-rendus à la fin de sa carrière⁹. Concernant l'établissement des textes il faut rappeler que l'édition de 1997 comporte trois changements principaux par rapport à l'édition de 1968 : l'ordre des textes, la suppression des sous-parties artificielles des articles, et l'ajout des variantes de Halbwachs à certains textes. Gérard Namer, l'éditeur de la seconde édition, avoue lui-même, à propos de son livre *Mémoire et société* (1987), avoir cru discerner dans la première édition de *La mémoire collective* « comme un second système complétant celui des *Cadres* » (HALBWACHS, 1997, p. 7). À propos des quelques travaux ayant porté sur Halbwachs de 1968 à 1997 reposant sur ce présupposé, il écrit que « cette interprétation est un contre-sens majeur : la *Mémoire collective* n'est pas un complément, c'est un déplacement théorique, sinon le dépassement, voire le renversement des *Cadres* » (ibid., p. 8). On considèrera donc cette évolution dans notre travail en particulier car les derniers textes de Halbwachs portant sur l'espace sont plus proches de Leibniz que ce que les *Cadres* laissaient entendre.

Finalement, quand on se place du point de vue de l'historien, la situation de la mémoire collective de Halbwachs dans l'après-guerre est ambivalente : en suivant Marcel ou Heilbron, Halbwachs était, d'une façon ou d'une autre, une référence obligée : Gurvitch, Stoezel ou encore Aron enseignaient à Paris et continuaient, chacun à leur manière, un travail sociologique qui valorisait les acquis de la psychologie¹⁰. En même temps, en vertu d'une des lois de la mémoire, comme il n'y avait pas, à proprement parler, de groupe "halbwachsien", alors la mémoire collective immédiate ne perdura pas, ou alors très difficilement.

Quelques remarques critiques et de méthode nous permettront de conclure ce point. Lutter

9. MONTIGNY, 2017.

10. Respectivement : une sociologie générale de la connaissance axée sur une théorie des « douze paliers » ; une psychologie collective de l'opinion ; un point de vue philosophique sur la méthode historique et sociologique.

contre les fausses analogies, produites par un manque d'effort d'historicisation des textes et de perspective critique nous semble un aspect particulièrement crucial de ce genre de travail. Jean-Claude Perrot a résumé le rapport souhaitable entre l'analogie inventive et la rigueur historique, qui peut guider la présente étude :

« L'histoire intellectuelle a pour objet de rendre compte de ces acclimations primitivement impensables. L'impensable, l'incroyable, l'inouï : autant dire que la question initiale en histoire intellectuelle est philosophique ou épistémologique » (PERROT, 2021, p. 501).

Si nous ne faisons pas ce travail de clarification préalable, nous nous trouverions alors « en face d'un immense domaine de concepts flous, qui voyagent par analogie d'une province à l'autre du savoir, en déviant de sens et de statut » (ibid., p. 500-501) (Perrot parle ici des sciences sociales, plus que des sciences physiques, d'ailleurs). Sur le même plan, Bourdieu se demandait, à propos du cas de Baudelaire et de la bonne lecture à appliquer à son propos : « Comment une telle lecture se distingue-t-elle de la projection sauvage, fondée sur de vagues analogies supposées à laquelle cède si souvent le *lector* (...) ? » (BOURDIEU, 1997, p. 104). Selon lui, cet effort consiste à se donner les moyens de reconstruire la position de l'auteur étudié dans le champ. Ici, il sera question du champ sociologique, en construction, et philosophique, relativement constitué mais également mis en cause par la sociologie¹¹, en étudiant parallèlement les prises de position intellectuelles et les positions sociales.

Qu'est-ce que le leibnizianisme sociologique ? Un aperçu chez Comte et Durkheim

Comte proclamait que « le véritable esprit général de la sociologie dynamique consiste à concevoir chacun de ces états sociaux consécutifs comme le résultat nécessaire du précédent et le moteur indispensable du suivant, selon le lumineux axiome du grand Leibniz : *Le présent est gros de l'avenir*. La science a dès lors pour objet, sous ce rapport, de découvrir les lois constantes qui régissent cette continuité, et dont l'ensemble détermine la marche fondamentale du développement humain. En un mot, la dynamique sociale étudie les lois de la succession,

11. Ce qui est en soi matière à débat, en témoigne les nombreuses études récentes sur le terme de « révolution sociologique » (Marc Joly).

pendant que la statique sociale cherche celles de la co-existence » (COMTE, 2012, p. 172). Durkheim, de son côté, pouvait mobiliser ouvertement le concept de monade dans ses textes les plus célèbres. Dans ce passage, il tient à préciser (ou rappeler) que la vie collective n'émerge pas, à proprement parler, des consciences individuelles :

« La vie collective n'est pas née de la vie individuelle, mais c'est, au contraire, la seconde qui est née de la première. C'est à cette condition seulement que l'on peut s'expliquer comment l'individualité personnelle des unités sociales a pu se former et grandir sans désagréger la société. En effet, comme, dans ce cas, elle s'élabore au sein d'un milieu social préexistant, elle en porte nécessairement la marque ; elle se constitue de manière à ne pas ruiner cet ordre collectif dont elle est solidaire ; elle y reste adaptée, tout en s'en détachant. Elle n'a rien d'antisocial, parce qu'elle est un produit de la société. Ce n'est pas la personnalité absolue de la monade, qui se suffit à soi-même et pourrait se passer du reste du monde, mais celle d'un organe ou d'une partie d'organe qui a sa fonction déterminée, mais ne peut, sans courir des chances de mort, se séparer du reste de l'organisme » (DURKHEIM, 1986, p. 264).

François Vatin conclut sa longue analyse de la comparaison des concepts d'individuation et de sociation qui court de Trembley¹² à Durkheim, par cette citation, en disant que « Durkheim se sert de cette même doctrine [l'organicisme] pour expliquer comment l'individuation est, dans les sociétés humaines, comme dans les sociétés animales, le produit de la sociation » (VATIN, 2005, p. 215-216). Son étude a le mérite de permettre de mieux comprendre le rôle ambigu de l'organicisme dans l'édification de la sociologie. Comme Blanckaert¹³, Vatin s'accorde à dire que l'organicisme était mobilisé à des fins très variées : tantôt quête de légitimité dans un débat philosophique, tantôt analogie théorique relative à la loi de la division du travail¹⁴, tantôt référence théorique pour le débat d'idées « contemporain ».

12. Abraham Trembley (1710 - 1784) est un naturaliste genevois. Il est principalement connu pour ses études sur l'hydre.

13. En particulier : « L'organicisme peut ainsi marier le double discours de la solidarité et de l'adversité, du fatalisme et de l'autonomie » (BLANCKAERT, 2005, p. 106). Cela souligne à mes yeux l'ambiguïté intrinsèque de ce courant d'idées et permet de mieux comprendre son rôle tantôt analogique, tantôt rhétorique chez Durkheim.

14. Une des thèses de Vatin est que la loi de la division du travail de Durkheim repose sur un héritage théorique qui est laissé de côté aujourd'hui, celui d'Edmond Perrier : « La biologie de Perrier constitue donc un moment important de la constitution de la pensée sociologique en France. Elle fut, au moins provisoirement, un moyen de résoudre l'aporie de l'individuel et du social en se protégeant, paradoxalement, de tout réductionnisme physiologique » (VATIN, 2005, p. 213). Perrier, dont le succès ne fut pas aussi élevé que son ambition (bien qu'il ait eu une première moitié de carrière très reconnue), fut ensuite surtout lu par le monde philosophique, et, bien entendu les sociologues en devenir.

Pourtant, dans son cours sur l'histoire de l'éducation en France, Durkheim mobilise la combinatoire de Leibniz pour critiquer l'humanisme abstrait qui ferait fi des variations temporelles des concepts :

« Or, voici l'envers de la médaille. L'homme en soi, l'homme en général, c'est l'homme réduit à ses caractères les plus généraux, ceux qui se retrouvent partout où il y a des hommes, abstraction faite des formes particulières qu'ils peuvent présenter suivant les circonstances. Une telle notion est nécessairement d'une extrême simplicité, puisqu'on en a retiré systématiquement tout ce qui est de nature à la compliquer. Ce qui est complexe, c'est l'individu vivant, concret, qui est de tel pays, de telle classe, de telle condition, produit de telle hérédité, etc. En lui se croisent et s'entrecroisent une multitude de caractères de toute sorte, qui, par la manière dont ils se combinent, font ce qu'il y a de personnel dans sa physionomie ; il est réellement un infini » (DURKHEIM, 1938, p. 130).

Distinction entre individu concret et individu épistémique, idée d'une combinaison, potentiellement infinie, des espaces sociaux au sein des consciences individuelles, l'espace social comme ordre des coexistences, perspectivisme des mémoires collectives... Comment évaluer aujourd'hui ces similitudes saillantes ?

Déterminer la place de la pensée de Leibniz dans la théorie et la pratique de Halbwachs reste pourtant une tâche à réaliser de façon plus détaillée et précise. Jean-Pierre Cléro, et plus récemment Guillaume Coqui, a proposé des réflexions sur le rapport de Halbwachs à Leibniz, en particulier à travers l'espace social, l'espace mathématique et à travers l'individu et la mémoire. Ils soulignent des affinités importantes et la nécessité d'une lecture explicitement consacrée à ce problème, entre philosophie des sciences et histoire de la sociologie (CLÉRO, 2004, 2008 ; COQUI, 2021). De façon principalement spéculative – cela a son importance –, ajoutons que Gabriel Tarde tenait Leibniz dans ses références majeures, ce qui lui a permis d'établir quelques liens entre monadologie et sociologie dans un article d'une soixantaine de pages (TARDE, 1999), repris dans ses *Mélanges*. Il ne semble pas que Halbwachs ait eu connaissance de cet article, et il ne le cite jamais, bien qu'il connaisse très bien l'œuvre de Tarde, dont il cite, par contre, les textes sur l'imitation sociale. Bien que Tarde et Halbwachs partageaient certains présupposés sur les statistiques, dès son travail sur Quetelet, Halbwachs prend le parti réaliste

de Durkheim quant aux entités collectives (mais un réalisme particulier, comme on le verra). Halbwachs se retrouve dans une position que Heilbron a qualifiée, dans un sens relâché du mot, de « pragmatisme scientifique ». Heilbron appuie cette affirmation par des déclarations, comme celle, assez connue désormais, selon laquelle les idées de Durkheim « doivent être jugées selon leur rendement » (HALBWACHS, 1918, p. 354) (HEILBRON, 2015, p. 102), et par le fait que la démarche empiriste prononcée de Halbwachs est couplée à une réflexion critique constante. En outre, il se fonde sur une analyse bibliométrique des comptes-rendus publiés par Halbwachs dans différentes revues.

Ainsi, la thématique du raisonnement scientifique constitue un thème fécond pour ce travail : cela impose de comprendre comment la sociologie se constitue dans le temps, en se donnant une méthode et des principes qui deviennent autonomes et productifs. Halbwachs défend certains principes méthodologiques fondés, pour certains, c'est la thèse que l'on défend, sur des concepts et des raisonnements propres à Leibniz. De cette façon, se trouvent éclairées des positions comme celle selon laquelle la mémoire individuelle et plus largement la psychologie des individus sont un point de vue sur la mémoire collective. Au contraire, Halbwachs, bien que raisonnant souvent en termes de rapports, est plus enclin à accepter la thèse d'un hasard objectif que Leibniz. Finalement, comment Halbwachs a-t-il été en mesure de concilier sa préférence initiale pour la philosophie rationaliste de Leibniz avec l'établissement d'une méthode positive pour la sociologie ?

La science générale que Leibniz envisageait, et l'image que nous nous en faisons aujourd'hui, est résolument éloignée d'une réduction logique inspirée des premières lectures de Russell et de Couturat. Cette interprétation ainsi que sa portée, abandonnée aujourd'hui, d'après les lectures et études que l'on a pu consulter, est un débat déjà connu et qui affleure aussi bien dans le *Leibniz* que dans des textes ultérieurs¹⁵. Halbwachs écrit par exemple que :

« [p]ar une partie de leurs principes, ces sciences tiennent à l'art rationnel directement ; mais la part d'indétermination qui s'y trouve encore, tout ce qui y dépend de l'expérience, peut recevoir une grande lumière de la méthode générale¹⁶. » (HALBWACHS, 1928b).

Halbwachs, dans ce passage du *Leibniz*, cite à l'appui le court texte « Préceptes pour avancer

15. Notamment « La psychologie collective du raisonnement », 1938.

16. Cette méthode générale étant l'art d'inventer.

les sciences ». Dans ce passage, Leibniz oriente la science vers la pratique, un art d'inventer devant être prise en compte dans l'étude de la genèse des concepts scientifiques. Cet art, nous dit Leibniz, doit être utilisé par provision, et se trouve être peu accessible à tout un chacun : « Mais comme il est rare que toutes ces circonstances se trouvent jointes à ces belles et grandes veues de la veritable methode, il faut croire que ce ne sera que peu à peu à diverses reprises ou par le travail de plusieurs qu'on viendra à ces Elemens demonstratifs de toutes les connoissances humaines, et cela plus ou moins tard selon la disposition de ceux qui peuvent avancer les bons desseins par leur autorité ¹⁷ » (G VII, 168). Notre esprit, selon sa nature, ne formerait pas les mêmes idées. Et – c'est le point qui nous intéressera le plus – les idées innées sont peu ou prou des dispositions mentales ¹⁸.

La mémoire est pour Halbwachs le concept primitif qui rend compte de l'ensemble de nos activités cognitives. Ainsi nous pourrions chercher dans quelle mesure nous pouvons suivre le fil rouge d'une assurance personnelle du souvenir, thème épistémologique central au moins depuis les années 1670 pour Leibniz, puis sa mobilisation chez Halbwachs, ce dans le but d'établir sa « sociologisation ». En effet il reste à thématiser cette assurance au niveau personnel, qui ne correspondra à aucun moment, pour Halbwachs, à la certitude d'un sujet abstrait.

Au niveau collectif, bien entendu, c'est la notion de cadre qui occupe un rôle clé : institutions, groupes et règles ou coutumes sont des exemples de cadres sociaux de la pensée. Toutefois Halbwachs mettra en garde progressivement contre le risque de réification de la mémoire collective, qui ne peut survivre que grâce à l'activité et l'investissement individuels. Le fil rouge qui nous semble orienter son propos sur la notion même de pensée est cet accent mis sur sa socialité, socialité elle-même fondée sur l'assurance d'un souvenir : souvenir d'une notion vue et apprise, souvenir d'une interaction, souvenir d'un symbole, ... La certitude de nos perceptions serait garantie par les cadres.

Leibniz, au moins à partir des *Nouveaux Essais*, associait, de façon célèbre, la pensée (c'est-à-dire la réflexion) et la reconnaissance immédiate ¹⁹.

17. On remarque en outre ici le recours explicite à une forme de dispositionnalisme, un *éthos* du savant.

18. Pour ce propos, je me suis appuyé sur l'article de Jean-Pascal Anfray, « Philosophie de l'esprit » (ANFRAY, 2017).

19. Par exemple : « Le souvenir présent ou immédiat, ou le souvenir de ce qui se passait immédiatement auparavant, c'est-à-dire la conscience ou la réflexion, qui accompagne l'action interne, *ne saurait tromper naturellement* : autrement on ne serait pas même certain qu'on pense à telle ou telle chose... » (NE, I, II, chap. XXVI, § 13 ; cité par

La notion d'invention : quelques remarques de clarification

Par choix et en raison de l'ampleur du sujet, je n'ai pas entrepris de travail théorique propre concernant le concept d'invention en science, qui, d'ailleurs, a pu être éclipsé par celui, plus connu, de « découverte » et ai préféré découvrir la façon dont Halbwachs faisait usage de Leibniz, sans y appliquer un cadre d'analyse arbitraire (ou alors en y appliquant un cadre le plus économique possible, si l'on préfère). Étudié par exemple par Hanson²⁰, c'est Reichenbach, quelques années avant, qui forge le terme de contexte de découverte, par opposition au contexte de justification, distinction fondamentale en philosophie des sciences et qui a causé, comme on le sait, tant de débats avec le premier livre de Kuhn ou l'épistémologie évolutionniste. Paul Hoyningen-Huene offre une mise en perspective de cette distinction par rapport à l'histoire de la philosophie, notamment Hume et Kant²¹.

En guise de point de départ, notons que l'invention en science a partie liée au procédé de construction : construction de concepts, d'hypothèses, de prémisses... Construire une théorie, la préciser, la rectifier sont autant de procédés propres à l'invention intellectuelle²². Un premier problème qui apparaît est de savoir lesquels de ces procédés sont réellement objectifs, normatifs et à quel point ils le sont : c'est un des problèmes cardinaux de l'épistémologie sociale telle qu'elle se développe dans le monde anglo-saxon depuis les travaux d'Helen Longino et de ses

ANFRAY, 2017, p. 91 ; je souligne). Notons un élément pour la suite : le souvenir personnel n'est jamais mauvais, détourné. Halbwachs étudiera par exemple les modalités de l'oubli collectif, thématique fondamentale, pour établir la thèse paradoxale de l'illusion de l'oubli, par cette formule frappante : « Inversement, il n'y a pas dans la mémoire de vide absolu, (...) on n'oublie rien ; c'est ce dont on a confusément le sentiment » (LMC, « Mémoire collective et mémoire historique », p. 126).

20. « Is there a logic of scientific discovery ? », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 38, p. 91-106 ; *Patterns of discovery*, Cambridge University Press, 1958.

21. « Context of discovery and context of justification », *Studies in History and Philosophy of Science*, vol. 18 / 4, 1986, p. 501-515.

22. Dans sa conférence sur l'invention mathématique prononcée en 1908, Poincaré décrit l'invention comme un processus mêlant travail inconscient et construction rigoureuse : « Il est temps de pénétrer plus avant et de voir ce qui se passe dans l'âme même du mathématicien. Pour cela, je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de rappeler des souvenirs personnels. Seulement je vais me circonscrire et vous raconter seulement comment j'ai écrit mon premier mémoire sur les fonctions fuchsiennes. Je vous demande pardon, je vais employer quelques expressions techniques ; mais elles ne doivent pas vous effrayer, vous n'avez aucun besoin de les comprendre. Je dirai, par exemple, j'ai trouvé la démonstration de tel théorème dans telles circonstances, ce théorème aura un nom barbare, que beaucoup d'entre vous ne connaissent pas, mais cela n'a aucune importance ; *ce qui est intéressant pour le psychologue, ce n'est pas le théorème, ce sont les circonstances* » (POINCARÉ, 1908, p. 7).

collègues, par exemple ²³, ou de Bourdieu en France ²⁴. Le problème principal que rencontre l'épistémologie sociale est finalement de savoir ce que l'on est prêt à « sacrifier », ou déléguer, à la société sans pour autant y perdre l'objectivité et l'universalité de la connaissance et de ses normes.

Halbwachs a aussi fourni sa propre solution ou position sur la question, peut-être difficile à suivre pour un lecteur contemporain mais qui, par cette absence de familiarité, nous a invité à la préciser ²⁵.

Il serait regrettable de se prononcer sur l'absence d'une théorie sociale (et sociologique) de la connaissance chez un penseur sans avoir fait l'effort d'y regarder de plus près, d'apprendre à saisir ses objectifs épistémologiques. On pourrait même conclure trop hâtivement qu'une certaine philosophie individualiste (qu'on associe souvent de façon arbitraire à la pensée de Descartes) empêcherait de saisir la vraie nature de la connaissance, qui est collective. Pourtant, il nous semble que Leibniz prend le contrepied de ce genre de propos simplificateur : dans ses fragments sur les académies ou sur l'invention, comme nous le verrons, il est pleinement conscient qu'il existe une dimension collective de la connaissance scientifique ²⁶.

Halbwachs, comme Durkheim avant lui avec Kant, a construit sa théorie avec ces différents principes leibniziens, qui ont été une partie essentielle de sa formation intellectuelle, principes qu'il a minutieusement choisis de citer à des endroits qui le lui permettaient plus que d'autres, tout en poursuivant son travail d'enquête. C'est précisément cet embarras, qui consiste à se contraindre à reformuler son point de vue « en contexte », qui constitue une des difficultés de ce genre de travail. Selon moi, en plus d'une théorie sociologique de l'activité scientifique (et pourrait-on ajouter, une théorie mémorielle de l'activité symbolique), le parcours de Halbwachs

23. *Science as social knowledge*, Princeton University Press, 1990 ou « The Fate of Knowledge in Social Theories of Science », dans *Socializing Epistemology : The Social Dimensions of Knowledge*, éd. Frederick F. Schmitt, Rowman & Littlefield publishers, 1994, : « My project has been to develop an analysis of scientific inquiry that both acknowledges the social dimensions of inquiry and keeps room for the normative and prescriptive concerns that have been the traditional preoccupation of philosophers » (p. 135).

24. La théorie du champ scientifique est exposée en détail dans « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison », *Sociologie et sociétés*, vol. 7, no. 1, 1975, p. 91-118 et dans son dernier cours au Collège de France, *Science de la science et réflexivité : cours du Collège de France*, 2000-2001, Raisons d'agir, 2001.

25. Il est vrai, toutefois, qu'après avoir fréquenté longuement ses textes, on en arrive parfois à imaginer et spéculer ce qu'aurait été le contenu de ses cours au Collège de France après la guerre, s'il n'avait pas été arrêté par la police allemande. On peut se dire insatisfait et attendre une théorisation plus générale. Mais la distance historique et la spécificité d'une position intellectuelle n'annulent en rien sa généralité au sein d'un débat plus large.

26. Bacon aussi dénonçait dès 1620 les chimères de l'individu isolé du savoir (voir *Novum organum*, I, sec. XLII.

est un cas d'invention sociologique tout à fait particulier qui illustre sa place paradoxale dans le champ de la sociologie de l'entre-deux-guerres²⁷. Ce que j'espère au moins faire comprendre est que se pencher sur des textes *a priori* « datés » (au sens d'écrits avant 1945) n'est pas inutile et offre un cas tout à fait unique d'histoire conjointe de la philosophie et de la sociologie. Le rapport de sa soutenance de thèse en Sorbonne indique ainsi, malgré sa tendance à l'abstraction, qu'« il s'est montré observateur consciencieux et constructeur ingénieux²⁸ ». Comment cette entreprise de construction s'est-elle alors réellement passée tout au long de sa carrière ?

Il s'agit, pour ce faire, de commencer par le commencement : la formation scolaire de Halbwachs, qui est le cadre primitif et originaire qui lui a permis de développer sa lecture de Leibniz.

27. À ce sujet, voir Johan Heilbron, 2015 (traduction française en 2020, éditions du CNRS), *op. cit.* et pour un travail plus ancien mais tout aussi pionnier, Jean-Christophe Marcel, *Le durkheimisme dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Presses Universitaires de France (Sociologie d'aujourd'hui), 2001.

28. Archives de l'Instruction publique (F/17/26358), Archives Nationales. Rappelons qu'il avait déjà soutenu sa thèse de droit en 1908 sur les besoins dans la classe ouvrière et qu'il était revenu d'Allemagne depuis 1911.

I. De la philosophie aux fondements de la sociologie : genèse d'un *ars sociologica* (1898-1918)

Les philosophes ont très bien compris que le principe de nos erreurs et de nos argumentations mauvaises n'est point dans la nature même des objets que nous envisageons, non plus que dans l'imperfection naturelle de nos facultés, mais dans le mauvais usage que nous faisons de celles-ci.

Halbwachs, 1907.

Dans une introduction suggestive, Michel Fichant et Arnaud Pelletier soulignent la nécessaire distance critique qu'il faut adopter lorsqu'il est question de thématiser des emprunts protéiformes à la philosophie de Leibniz. Ils écrivent que « l'histoire de la réception de Leibniz est aussi, en grande partie, l'histoire d'une suite continue de méprises à son sujet », n'entendant pas par là qu'il est inutile d'étudier les réceptions ultérieures du philosophe, au contraire. Cela nous invite à inclure une dimension heuristique à l'étude de ces leibnizianismes plus ou moins hétérodoxes. Nous pouvons alors nous demander quelle spécificité se dégage du travail de « l'emprunteur », ici Maurice Halbwachs, en l'occurrence ¹.

Pourtant, il faut d'abord savoir quels textes de Leibniz Halbwachs a pu lire, et dans quelles conditions ², ce qui nous permettra de reconstruire le fil de sa pensée. Cela nécessite donc d'effectuer un inventaire des références indiquées à la fin de son livre introductif ³.

Un enjeu plus complexe apparaît alors : celui de savoir quel usage faire d'un livre introductif à usage scolaire, et ce pour affirmer une thèse sur le *raisonnement* sociologique de Halbwachs proprement dit. Le livre de Halbwachs est un livre d'histoire de la philosophie relativement synthétique et, étant donné les autres philosophes abordés dans la collection (Platon, Socrate, Saint Thomas, Bergson...), il s'adresse à des étudiants avant tout. Ainsi, on peut aussi considérer

1. FICHANT et PELLETIER, 2016.

2. En ce sens, nous suivons l'exigence dite génétique proposée et défendue par Michel Fichant pour le cas de Leibniz.

3. Voir l'annexe A.

ses propos comme des thèses proprement historiques et philosophiques qui s'engagent avec la philosophie de Leibniz, mais avec la connaissance forcément limitée par rapport à celle que l'on peut avoir aujourd'hui. La difficulté sera de distinguer entre une présentation destinée à un étudiant de philosophie et une affirmation d'un propos sur la philosophie de Leibniz. Deuxièmement, ces références offrent un argument explicite de textes de Leibniz que l'on peut citer à l'appui de propos portant sur le raisonnement de Halbwachs, faute de trouver de textes où il précise ce rapport, si ce n'est que dans quelques articles épars. Ainsi, il devient possible, ayant la connaissance des textes de Leibniz lus par Halbwachs, de se consacrer à un examen critique et comparatif de la sociologie de l'un avec la philosophie de l'autre, et de répondre à notre question initiale.

1 Le livre *Leibniz*, entre pédagogie et interprétation philosophique

1.1 Les attentes d'un normalien au début du siècle

Plutôt que de s'attarder, comme il est souvent d'usage, sur le Halbwachs à l'enquête, « en pratique », il est au contraire fructueux d'étudier la genèse de ses gestes intellectuels et de son rapport à la philosophie, notamment pour bien saisir la mesure son usage de Leibniz. Or, s'il y a bien un endroit au sein duquel Halbwachs a été formé, c'est l'École Normale Supérieure, des années 1898 à 1901, date de l'obtention de sa bourse doctorale.

Christian Topalov est l'un des premiers à avoir fourni une analyse sociologique du jeune Halbwachs (TOPALOV, 1997) à l'École Normale, en nous renseignant à la fois sur la genèse du socialisme normalien et aussi sur les pratiques politiques de l'élite républicaine en devenir⁴. Son article permet ainsi de saisir la place et les attentes de ces jeunes normaliens au moment de l'Affaire Dreyfus ainsi que de la constitution de la catégorie d'intellectuel⁵. En particulier, Topalov met en avant l'idéalisme d'Halbwachs vis-à-vis de « la » classe ouvrière, qui ne se traduit pas nécessairement en un engagement politique visant à réduire les inégalités (il semble que le contact de Halbwachs avec les ouvriers jouxtant l'ENS soit davantage de l'ordre du culte et de l'admiration naïve), et qui est à la source de son article important, « Matière et société » (1920).

Pour introduire mon propos, il me semble qu'on peut à nouveau poser la question qui motive toute personne intéressée par le sujet : « pourquoi des sociologues » ? Plutôt que de supposer une continuité donnée, celle de la sociologie dans l'évolution générale des sciences, ne faudrait-il pas, au contraire, construire cette dernière ? J'entends par là s'intéresser à la façon dont des trajectoires particulières s'orientent vers ce projet qui paraît, pour beaucoup, à la fin du 19^e siècle, finalement exotique⁶. En somme, qu'est-ce qui explique cette trajectoire somme toute

4. Ainsi Halbwachs a été vice-président de la « Société des visiteurs pour le relèvement des familles malheureuses » de 1899 à 1901.

5. CHARLE, 1998 ; FABIANI, 1988.

6. C'est Heilbron qui parle par exemple de « science improbable » (HEILBRON, 2015). C'est la question difficile de la continuité, qui nécessite un ensemble de préalables qui dépassent le propos actuel.

atypique pour un normalien qui semble prédestiné à la philosophie ?

Pour notre part, nous aimerions insister sur deux points saillants qui ressortent d'une lecture des carnets personnels de Halbwachs de 1898 à 1914.

D'abord, les différents passages des carnets personnels de Halbwachs confirment l'idéalisme républicain mis en avant par Topalov⁷. Deux éléments viennent nous renseigner. Dès le mois d'août 1897, Halbwachs commence à consigner des observations personnelles sur l'élection de Jean Izoulet face à Durkheim au Collège de France⁸. Mais ce n'est qu'un prétexte pour étayer ensuite sa vision très comtienne de la sociologie : « La sociologie sera la partie vraiment vivace de la philosophie. C'est sur ce terrain que la lutte éclatera et cette lutte sera peut-être utile : des discussions⁹ qui vont s'engager, la sociologie sortira peut-être plus avancée qu'elle ne l'était » (p. 20). Cette profession de foi sociologique, qui a une valeur limitée, puisqu'elle est seulement inscrite dans un carnet de réflexions personnelles, nous renseigne toutefois sur la perception qu'Halbwachs possède de la sociologie alors qu'il n'intègre l'ENS qu'un an plus tard. En tout cas, selon ses propres dires dans ses derniers carnets, il côtoie Bergson « dès la rentrée 1894 », donc à 17 ans¹⁰ et est donc un de ses plus proches élèves, comme cela a déjà été amplement montré par la littérature secondaire¹¹.

Ensuite, ils témoignent de l'évolution de son rapport à l'institution philosophique et en particulier à l'agrégation de philosophie, rapport qui tend vers une distanciation de principe envers tout ce qui a trait à la métaphysique. Une lettre à Yvonne datant du 3 juillet 1914 nous interpelle et cristallise ce sentiment de nostalgie empreinte d'une certaine colère. Halbwachs évoque le souvenir de Georges Perrot, décédé quelques semaines plus tôt. Il était alors directeur de l'ENS au moment de son passage de l'agrégation¹². Ce n'est d'ailleurs pas une évocation en de très bons termes et cette remarque évoque un retour amer de l'ancien directeur, qui a poussé

7. Faute d'avoir trouvé un meilleur terme, j'emploierai celui d'idéalisme, avec une signification philosophique particulièrement claire pour Halbwachs. Topalov souligne bien l'ambivalence du groupe d'études socialistes : « Rien n'affleure dans ces notes d'une passion éducative ou réformatrice. » (TOPALOV, 1997, p. 137).

8. Voir par exemple BESNARD, 2003, p. 82-85 sur cette élection.

9. Halbwachs évoque alors ces discussions relatives à l'élection d'Izoulet.

10. IMEC, Cahier IV, p. 47. (HBW2-B1.03.1). Il indique ensuite qu'il ne les suit plus à partir de la rentrée 1900. Ce passage du Carnet IV est proche de celui qui retrace sa campagne au Collège de France.

11. Voir par exemple JAISON, 1999 ; JAISON et BAUDELLOT, 2007 ou les travaux de Gérard Namer pour une discussion générale.

12. Georges Perrot (1832-1914), fut un archéologue et historien de la Grèce antique, et a dirigé l'ENS de 1883 à 1903.

Halbwachs à se tourner alors vers Émile Boutroux : contentons nous de l'expression de « pontife intéressé, cynique et brutal », et, plus intéressante, « qui voulait me précipiter en province »¹³. Il écrit après cela que « La première année après ma sortie d'école, quand j'ai été à Constantine, il m'écrivait des lettres amusantes. Ensuite, c'est sans lui que j'ai été nommé lecteur à Göttingen, et c'est malgré lui que j'ai eu une bourse d'agrégé. Nos relations se sont terminées là, sur une porte qu'il m'a presque fermée au nez, dans un couloir de l'école, en me disant : "Faites vous appuyer par M. Boutroux (son concurrent heureux à Thiers), moi j'appuie Daubu [?]" ». Nous avons eu d'ailleurs une bourse l'un et l'autre¹⁴. ». Une autre remarque se situe dans le dossier A1-01.5, carnet de lettres dans lesquelles Halbwachs décrit à Yvonne un café dans lequel il se situe, et dans lequel il remarque alors un débat entre deux hommes. Il se met alors à décrire l'un d'entre eux, un « agrégé de philo », « qui se répand en dissertations métaphysiques¹⁵ ». Finalement, un an après avoir soutenu *La théorie de l'homme moyen* et *La classe ouvrière et les niveaux de vie*, notre jeune docteur entretient déjà un rapport ambivalent à la philosophie, et plus précisément l'institution philosophique. J'entends ce terme au sens d'un ensemble de manières de penser et de sentir stables qui s'imposent alors aux jeunes prétendants au titre d'agrégé, et, ensuite, de docteur au début du 20e siècle.

Ces quelques remarques ne doivent pas être laissées de côté. On sait qu'Yvonne constitue l'un des meilleurs témoins de la vie quotidienne de Halbwachs (voir à ce sujet l'exemple typique du voyage à Chicago¹⁶). Ainsi la considération des lettres Halbwachs pendant la Guerre, sous l'angle de notre sujet (le rapport à la philosophie), montre un processus de distanciation ainsi qu'un rejet du caractère formel et formaliste des concours, qui semblent avoir durablement marqué Halbwachs¹⁷. En outre, il me semble qu'il est difficile de parler de rupture, terme si

13. HBW2, A1-01.4, p. 6.

14. *Ibid.* Il s'agit en réalité d'Henri Daudin (1881-1947), 1899 L. Il fut agrégé en 1902 et restera influent dans le cercle des sociologues. Nous n'avons pas trouvé de recherche récente systématique sur son œuvre. Enfin, soulignons que les cartons 202-204 des Archives Nationales (Archives de l'École Normale Supérieure), consacrés aux voyages d'études sur une bonne partie de la Troisième République, ne nous apprennent malheureusement pas grand chose (si ce n'est rien) sur les bourses attribuées pour l'édition des textes de Leibniz, comme le nombre de voyages d'études attribués, vers où et dans quel but.

15. Page 8b (« b » signifie la seconde partie de la page). Par ailleurs, ces lettres nous renseignent précisément sur les activités de Halbwachs pendant la Guerre, notamment un voyage de trois jours à Londres « vers la Révolution russe » (lettre du 11 et 12 mars 1917), en même temps qu'un représentant du gouvernement tsariste (p. 12b) !

16. HALBWACHS et TOPALOV, 2012.

17. Cette distanciation évoque le cas « canonique » de Bourdieu, mais il me semble qu'il faut aussi prendre en compte l'évolution des parcours des camarades de Halbwachs pendant la même période pour pleinement saisir sa spécificité.

simple à employer, pour Halbwachs : en fait, dès août 1897, avant même son entrée à l'ENS, Halbwachs est déjà convaincu par le projet sociologique, même si, institutionnellement, il y a encore peu de possibilités pour mettre en pratique cet intérêt de jeunesse.

Cet intérêt « pré-normalien » est toutefois exemplifié par la lecture de la *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, en particulier le numéro 44, qui contient un article de Tarde¹⁸. Toutefois, ce ne sont que des mentions nominales que Halbwachs effectue, qui indiquent ou bien un pense-bête pour plus tard ou des listes de lecture. À l'ENS, Halbwachs emprunte des livres importants de sociologie à partir de la seconde année¹⁹. En avril 1899, il emprunte les thèses de Durkheim, et lit Tarde, Boutroux, Mill, ainsi que Darwin en mai. Veillons à ne pas oublier qu'un emprunt ne signifie pas une lecture complète ! Un normalien est saisi entre une structure objective qui comprend le passage souvent obligé de l'agrégation, et des espérances subjectives fondées sur le « projet » que l'individu constitue progressivement. La conséquence de ce fait est que les lectures sont rarement, si ce n'est jamais anodines, et, surtout, lire entièrement un livre n'est pas une conséquence logique et absolue d'un emprunt dans une bibliothèque, loin de là²⁰

Finalement, le système d'attentes de Halbwachs avant de partir pour Göttingen, en octobre 1902, est celui d'un normalien qui nourrit de fortes ambitions, mais des ambitions, comme toujours, cadrées et normées par une structure objective, à savoir l'E.N.S., et surtout, le passage de l'agrégation de philosophie. Ambitions philosophiques d'abord, qui se concrétisent par une troisième place au concours. Les ambitions politiques et républicaines de Halbwachs se concrétisent, elles, avec son engagement dans le socialisme normalien et les grandes affaires, à savoir l'Affaire Dreyfus (il manifeste dans la rue avec Simiand, son aîné de cinq ans).

18. Carnet de 1899, B1-01.3 (carnet 1/2 de 1899).

19. À noter toutefois qu'il lit le premier numéro de la *Revue blanche* dès la première année, ainsi que Marx.

20. *Quid* des emprunts à la Sorbonne, par exemple ? Qu'en est-il des fiches manuscrites du jeune Halbwachs ? Pour l'instant, nous n'avons pas encore atteint un tel niveau de détail sur cet aspect matériel du travail scolaire de Halbwachs, même si nous pouvons avoir quelques indications à partir de ce que les carnets de jeunesse présentent.

1.2 « Ce travail m'intéressera beaucoup » : la découverte de Leibniz à Göttingen et le contexte de rédaction du livre

En juin 1901, Halbwachs est donc reçu troisième à l'agrégation de philosophie lors de sa troisième et dernière année de scolarité à l'ENS²¹. Ce n'est vraisemblablement seulement qu'en septembre 1903 qu'il obtient un poste de lecteur à l'université de Göttingen, et ce grâce à l'appui d'Émile Boutroux²². Halbwachs, entre l'obtention du concours et la réception de la bourse, est professeur de lycée à Constantine et à Montpellier. Il se place alors en « congé illimité » le 26 janvier 1903.

Le 3 avril 1903, Halbwachs écrit à Xavier Léon pour le remercier et lui indiquer qu'il s'est mis « à la disposition de M. Boutroux pour la publication des manuscrits de Leibniz, et il est entendu que pendant les trois derniers mois de l'année j'irai régulièrement travailler à Hanovre²³ » (HALBWACHS, 1903). En tout cas, avant son départ pour l'Allemagne, comme il le dit, « ce travail [l']intéressera beaucoup » (ibid.), et on peut ajouter qu'il eut des rendements certes imprévus, mais non négligables, pour parler comme Halbwachs.

Un document mentionné par Walter Gierl, dans son intervention au colloque de 2003 à l'Université de Göttingen, est d'un intérêt crucial pour notre propos (KRAPOTH et LABORDE, 2005). Il s'agit d'un compte-rendu administratif réalisé par Albert Stimming, dans un article d'une revue de philologie romane, et qui retrace l'histoire de l'enseignement des langues romanes à l'université de Göttingen. Il y inclut aussi les lecteurs étrangers et nous y retrouvons donc Maurice Halbwachs, qui « après avoir enseigné quelque temps dans les lycées à Constantine (Algérie) et à Montpellier, a été nommé le 8 octobre 1902 lecteur à Göttingen, mais il a quitté ce poste après un an, après quoi il a déménagé à nouveau à Paris » (STIMMING, 1910, p. 136). Cela infirme en tout cas les propos de Guillaume Coqui pour lequel Halbwachs est à Göttingen jusqu'en 1905²⁴, mais rien n'empêche de supposer quelques voyages entre la France et l'Allemagne à cette période. Victor Karady, quant à lui, affirme que Halbwachs a obtenu son poste à

21. Voir CHERVEL, 2015 et les livres du même auteur.

22. Voir la section précédente sur les attentes de Halbwachs.

23. C'est à peu près la seule lettre d'intérêt pour la présente question, avec une autre du 21 mai 1918 où Halbwachs le contacte à nouveau pour des formalités administratives, et dans laquelle il mentionne le compte-rendu par Louis Charlier du livre sur Leibniz, duquel il garde un très bon souvenir (voir l'annexe B).

24. COQUI, 2021, p. 101.

Göttingen seulement en 1904 (HALBWACHS, 1972, p. 10). Il semble donc raisonnable de s'en tenir au document rédigé par Stimming, professeur de philologie romane à Göttingen depuis 1892, qui a dû accueillir Halbwachs à l'époque et qui constitue donc la source la plus fiable. Ainsi, Halbwachs, pendant cette courte mais intense période d'environ un an, s'est attelé à la toute première édition des œuvres de Leibniz, avec « Rivaud, Kabitz, Ritter et quelques autres » (HALBWACHS, 1935, p. 240).

Albert Rivaud (1876-1956), professeur de philosophie et homme politique français, fut ensuite ministre de l'Éducation nationale dans le premier gouvernement Pétain, du 16 juin au 12 juillet 1940. Willy Kabitz (1876-1942) était un philosophe et pédagogue allemand et a notamment écrit *La philosophie du jeune Leibniz : recherches sur le développement de son système* (Lippert, Naumburg, 1908), livre qui a permis de déterminer avec une probabilité relativement élevée que Halbwachs avait lu la *Nova methodus* de Leibniz (1666), ce qui aura son importance dans notre étude. Enfin, Ritter était un historien et éditeur allemand qui a dirigé l'édition de l'Académie des Sciences jusqu'en 1939 – celle qui est encore en cours aujourd'hui. Halbwachs travailla donc à son livre à son retour. Christian Topalov écrit que « peu après son retour à Paris, il a rejoint le groupe durkheimien et commencé sa collaboration à l'*Année sociologique* et à *Notes critiques. Sciences sociales* (1905) puis entrepris (1907) de préparer un doctorat en droit » (TOPALOV, 1997, p. 129). Ce qu'on peut pour l'instant conclure, est que ce travail d'édition des textes est entièrement contigu à la « conversion » de Halbwachs (terme que nous ne souhaitons pas employer car étant trop équivoque). Il continuera de développer son intérêt pour l'économie et la sociologie allemande (et probablement, pour les manuscrits inédits de Leibniz) avec son séjour à Berlin en 1910-1911 (DURAND, 2018), puisqu'en 1928 la bibliographie du *Leibniz* est augmentée des travaux récents. Il reste qu'il faut bien avouer que le travail concret de Halbwachs à Göttingen est encore sujet d'approximations, que les archives n'ont pas encore permis de préciser. Ses propres dires nous renseignent au moins sur ses collègues, Kabitz, Rivaud et d'autres. La bibliographie du *Leibniz* nous apprend quels livres ont pu être consultés en parallèle du classement des manuscrits.

D'ailleurs, ce tout premier classement des manuscrits était d'une complexité impressionnante. Les manuscrits de Leibniz étaient répartis entre l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne, la France,

la Suisse ou encore la Russie²⁵. Il traduit les tensions grandissantes entre l'Allemagne et la France à la veille de la Première guerre mondiale. Rivaud note qu'à partir de 1905, date de la crise de Tanger, « seuls les écrits politiques leurs paraissaient dignes d'être publiés » (RIVAUD, 1920, p. 316). Le ton de son texte laisse deviner le contexte d'après-guerre : « Prévenants, presque obséquieux, tant que la Chancellerie impériale ménageait la France, ils devenaient tout à coup cassants et brutaux dès que les choses paraissaient tant soit peu se gâter. A plusieurs reprises une rupture a semblé inévitable. Elle ne s'est pas produite cependant, surtout, peut-être parce que ni l'un ni l'autre parti n'a osé en prendre la responsabilité » (ibid., p. 316). Le témoignage de Rivaud indique que la France a surtout été chargée des écrits scientifiques, juridiques et logiques tandis que l'Allemagne l'a été pour la théologie, la politique et l'histoire. Ces premiers classements, qui ont demandé un « travail acharné », ne résumaient semble-t-il que sept années des manuscrits de Leibniz. Ainsi en 1914, le résultat de cette première analyse se trouve matérialisée dans deux catalogues et la suite n'a pu avoir lieu et ce fut, après la guerre, l'Académie des sciences d'Allemagne qui se chargea de l'édition, sans aide française donc. Durand a raison de remarquer que « l'année qu'il a passée à Göttingen est mieux connue depuis le colloque organisé pour son centenaire en 2003 (Krapoth et Laborde 2005) mais, malgré le livre qu'Halbwachs en tire sur l'oeuvre de Leibniz, elle reste faiblement documentée » (DURAND, 2018, p. 117). La note de Stimming établit bien une période de séjour d'au moins un an.

Début 1904, Halbwachs était donc vraisemblablement de retour à Paris.

1.3 Les enseignements du « petit livre » de Halbwachs pour notre étude

L'espace de réflexion de Halbwachs était alors le suivant : pour l'année scolaire 1902-1903, son congé accordé, il part pour l'Allemagne afin d'y étudier conjointement l'économie politique (qui est en réalité un objectif officieux peu avoué et avouable) et, surtout, pour cataloguer les manuscrits de Leibniz avec des sociologues et philosophes français et allemands²⁶. Halbwachs, à le lire en 1903, a donc pu voyager au moins entre Göttingen et Hanovre, mais peut-être aussi dans d'autres bibliothèques. Cela lui permet de rassembler suffisamment de matériaux pour

25. BOUTROUX, 1903, p. 176.

26. La bibliographie du *Leibniz* indique la participation de sociologues et philosophes comme Groethuysen, von Wiese, Davillé, Sire ou Vessiot (HALBWACHS, 1928b, p. 157).

écrire un livre d'une centaine de pages, parfois dense par son contenu sur la physique de Leibniz, et qui dépasse largement les attendus de ce genre de livre, comme le rappelle Coqui. En outre, c'est ce travail éditorial qui lui permet de saisir de la façon la plus générale possible, en tout cas pour un agrégé, la philosophie de Leibniz et ses caractéristiques essentielles²⁷.

Le manuel est composé de six parties, relativement équilibrées : la logique, les idées, les corps, la substance, la liberté, et l'optimisme. Naturellement, les éléments qui sont le plus pertinents pour nous ne sont pas les chapitres sur la doctrine morale de Leibniz, mais plutôt les quatre premiers, qui sont plus portés sur sa conception de la science, au sens de l'art d'inventer, et sur ses apports à diverses sciences, comme la physique et la théorie de l'esprit. Le premier chapitre étonne par l'étendue des considérations qu'il propose sur la logique chez Leibniz. Parcourons certaines d'entre elles car elles reviendront par écho dans l'article « La doctrine d'Émile Durkheim ». Les pages de Halbwachs sur cette question visent à faire comprendre au lecteur qu'il existe deux raisonnements tout à fait différents : le raisonnement expérimental et le raisonnement formel. En effet, Leibniz pose comme une règle fondamentale, à diverses reprises, que les éléments de la réflexion, au cours d'une démonstration, peuvent être ramenés à une identité logique (ou plus communément, un axiome), grâce aux définitions d'une part et grâce aux syllogismes d'autre part (RC, 139 ; G VII, 295). Il écrit dans ce passage que « c'est là l'unique et suprême critère de la vérité, *bien entendu dans les matières abstraites et qui ne dépendent pas de l'expérimentation* » (*ibid.* ; je souligne). Voilà donc à ses yeux le point central qui distingue le raisonnement formel du raisonnement expérimental : l'impossibilité de réduire les termes à une identité logique. En effet, le raisonnement expérimental fait appel aux sens et aux ressemblances, et alors « ici il n'est plus possible de parler de substitution et d'identité, car les choses réelles sont trop complexes, elles résultent de trop de causes, elles entretiennent les unes avec les autres trop de rapports, pour qu'on puisse en connaître immédiatement, et même après un long temps, tout le contenu » (HALBWACHS, 1928b, p. 59-60).

Il semble qu'Halbwachs exagère sensiblement la doctrine du bibliothécaire de Hanovre. Pour Leibniz, la différence entre vérité de raison et vérité de fait n'est pas que l'une est une identité et

27. C'est durant cette même période qu'il écrit deux articles importants : un sur l'économie sociale (HALBWACHS, 1905a), dont les idées seront développées dans sa thèse principale *La classe ouvrière et les niveaux de vie*, et un autre sur le problème des classes sociales (HALBWACHS, 1905b), deux thématiques qui le suivront jusque dans son ébauche de cours au Collège de France.

l'autre non. C'est que l'une est réductible à l'identité par un nombre fini d'étapes, tandis que l'autre nécessite une analyse infinie (que seul Dieu peut achever). Bien entendu, Leibniz est tout à fait conscient de cette faiblesse de l'esprit humain : c'est pour cette raison même qu'il accorde autant d'importance au concept de définition, en distinguant les réelles et nominales. C'est aussi pour cette raison qu'il défendra contre Locke que les signes de notre langage ne sont pas arbitraires, bien qu'ils soient conventionnels (voir G VII 192 ou NE L. III, ch. II). Halbwachs ne s'écarte en aucun cas de ce conventionnalisme raisonné, et nous reviendrons sur ce point quand il s'agira de considérer *La théorie de l'homme moyen*.

Ainsi, le *Leibniz* possède avant tout une vocation pédagogique, éducative, en tant qu'il est réservé à des étudiants de premier ou de second cycle. Sans être un ouvrage d'histoire de la philosophie et des sciences, ni un livre sur le développement de la philosophie de Leibniz (comme celui de Kabitz qui paraît l'année suivante en Allemagne), il possède une partie très détaillée sur la physique de Leibniz, qui a sans aucun doute profondément marqué Halbwachs quant à la formation du concept d'espace social. Un des premiers textes de Halbwachs qui peut être éclairé à la lumière de son intérêt pour Leibniz est son article généralement peu connu, « La doctrine d'Émile Durkheim », publié au sortir de la guerre après cette première édition internationale mouvementée, et qui constitue donc la première porte d'entrée dans son usage sociologique de la philosophie de Leibniz. Avant d'arriver à cet article, il faut à ce moment du travail intégrer les travaux de Halbwachs concernant l'épistémologie de la statistique dans l'évolution de sa pensée sociologique, étape qui permet une meilleure compréhension de son rapport à Leibniz.

Nous proposerons donc la recherche d'une unité à travers cet usage sociologique de Leibniz, au détriment d'une thématisation selon les situations de travail de Halbwachs en question. Dans le compte-rendu qu'il consacre au livre séminal de Martial Gueroult sur la dynamique, nous trouvons une indication possible de la conception, bien qu'esquissée, que Halbwachs pouvait se faire de l'histoire intellectuelle. Il y défend la nécessité de penser la dynamique leibnizienne en interaction avec son ontologie et le reste de son œuvre. Cela lui permet de nuancer la critique de la méthode *a priori* par Gueroult. Bien que Gueroult ait raison d'avoir voulu distinguer

mouvement uniforme et accéléré, ce qui fragilise le syllogisme de Leibniz²⁸, Halbwachs rappelle toutefois qu'il est fructueux de considérer la dynamique leibnizienne en regard de son ontologie :

« Mais ne faudrait-il pas envisager qu'en somme, Leibniz ayant poursuivi ses méditations et ses recherches à la fois dans plusieurs domaines, c'est une même forme de pensée qui s'est manifestée dans chacune des parties de son œuvre, théologique, métaphysique, logique et mathématique, dynamique, et qu'il n'est pas étonnant, dès lors, qu'on puisse expliquer l'une par l'autre, alors que, sans doute, tout s'est fait à la fois, suivant une même pente, sans qu'il y ait une influence directe de sa dynamique sur sa métaphysique, ou inversement ? »
(HALBWACHS, 1935, p. 244-245).

En supposant ce principe métaphysique, à savoir que les corps agissent par une force réelle couplée à une vitesse, nous sommes autorisés à penser plus aisément le passage d'un mouvement uniforme à un mouvement d'accélération.

S'appuyer sur ce que Halbwachs pensait de l'histoire intellectuelle n'est toutefois pas suffisant, comme nous avons pu le remarquer en introduction : la reconstruction du champ et de ses problèmes est un enjeu nécessaire qui permettra une clarification de notre objet²⁹.

$$A(2\ell, 2h) = 2A(1\ell, 1h),$$

28. Il se présente ainsi : $A(1\ell, 1h) = 2A(1\ell, 2h),$

$$\Rightarrow \mathbf{A}(2\ell, 2h) = 4\mathbf{A}(1\ell, 2h)$$

En particulier : $A(2\ell, 2h) \neq 2A(1\ell, 2h)$. (A signifie « Action », ℓ une lieue et h une heure).

29. D'ailleurs, dans ce même compte-rendu, Halbwachs laisse aussi planer le risque d'une téléologie tronquée. Son point de vue est en fait plus ambigu que ce que l'on peut penser de prime abord : « En d'autres termes, de même que les substances et les monades, bien que fermées l'une à l'autre, ne laissent pas de s'accorder, par une sorte de finalité interne, et sans qu'il y ait action directe de l'une sur l'autre, nous concevions volontiers que la dynamique et la métaphysique de Leibniz se sont constituées séparément, sans que l'une ait eu besoin de rien emprunter à l'autre, mais que, cependant, elles constituent en effet comme les pièces d'un même édifice, où se reconnaît un même esprit, parce qu'en raison de l'unité de la pensée d'où elles dérivent, il y avait, entre l'une et l'autre, une sorte d'harmonie préétablie » (HALBWACHS, 1935, p. 245)

2 *Homo duplex et homo statisticus* : une question de priorité ontologique

2.1 Explication sociologique et explication statistique chez Quetelet et Durkheim

Durkheim a eu l'occasion de clarifier ses positions générales en 1913. Il affine ses positions anciennement trop fermes en disant que « la société a besoin des individus pour exister. D'un autre côté, l'individu lui-même a besoin de la société ; car celle-ci ne serait pas possible si elle ne trouvait aucun point d'attache dans la nature individuelle » (DURKHEIM, 1975, p. 35). Dans la future préface des *Formes élémentaires de la vie religieuse*, il défend la nécessité de l'étude psychique pour la sociologie générale : « le sociologue ne s'est pas complètement acquitté de sa tâche tant qu'il n'est pas descendu dans le for intérieur des individus afin de rattacher les institutions dont il rend compte à leurs conditions psychologiques » (DURKHEIM, 1909, p. 755). C'est cette solidarité annoncée entre individus et société (et préfigurée par la loi de la division du travail), que Halbwachs tentera de poursuivre. S'attarder sur ce texte tardif de Durkheim est utile. Cet exposé à la Société française de philosophie est dédié à une exposition des thèses des *Formes élémentaires*, paru l'année précédente. Il y développe d'ailleurs plus substantiellement la théorie de « l'homme double » : « Entre ces deux aspects de notre vie psychique, entre ces deux moitiés de nous-même, il y a donc la même opposition qu'entre le personnel et l'impersonnel. Il y a un être en nous qui n'a d'autre objet que lui-même ; il y en a un autre qui tend, par toutes les forces qui sont en lui, vers quelque chose qui le dépasse³⁰. » (DURKHEIM, 1975, p. 31) ». Ce genre de remarques justifie la distinction entre homme physique et homme moral telle que présentée par Halbwachs dans son livre sur Quetelet. Pour Durkheim, l'homme moral ou impersonnel est celui qui est sujet aux représentations collectives et à ses lois (ce premier type inclut aussi notre raison). L'homme physique est l'individu considéré comme corps physique, soumis aux régularités biologiques. Durkheim avertit de manière intéressante son auditoire en insistant sur le

30. Je renvoie à PAOLETTI, 2012 ; PAOLETTI, 2012 pour une discussion de ce dualisme social sur un plan plus général, par rapport à Kant et la philosophie du début du vingtième siècle.

fait que ces deux hommes ne sont pas deux substances isolées « au sens métaphysique du mot », mais « (...) simplement deux cercles de vie intérieure, deux systèmes d'états de conscience qui, n'ayant pas la même origine, n'ont pas les mêmes caractères et ne nous orientent pas dans le même sens » (DURKHEIM, 1975, p. 34).

Quoique Durkheim en dise, il adopte bien une position dualiste, mais qu'on pourrait raisonnablement qualifier de dualisme social. En effet selon lui sa position possède la vertu d'échapper aux problèmes auxquels le dualiste est confronté, en particulier l'interaction entre l'esprit et le corps, car c'est grâce aux individus, au sens physique, que la société existe, et pourtant, c'est grâce à la société que l'individu, au sens moral, peut se parfaire (ibid., p. 35). C'est avec ce genre de problèmes que l'on peut arriver à Quetelet du point de vue sociologique. Dans *De l'influence du libre-arbitre de l'homme sur les faits sociaux*, ce dernier défendait déjà une théorie de l'homme double, composé d'un individu physique et d'un individu moral, ce dernier étant celui « qui détermine les coutumes, les besoins et l'esprit national des peuples, et qui règle le budget de leur statistique morale (*sic*) » (QUETELET, 1846, p. 141-142), ce que Halbwachs rappelle dans sa conclusion. C'est dans les *Causes du suicide* ou plus tard la *Topographie légendaire* que Halbwachs mettra à l'épreuve ses intuitions philosophiques, élaborées dans une démarche critique de la théorie de l'homme moyen, dont l'histoire est voisine de celle de la sociologie. Faire ce détour permettra de mieux saisir la façon d'exprimer les rapports des faits sociaux de la manière la plus objective possible. On pourra aussi constater la proximité ambiguë avec Leibniz, étant donné que ces rapports sont sociaux, mais restent d'une certaine manière, probables et non calculés d'avance.

La place de la *Théorie de l'homme moyen* dans l'itinéraire intellectuel de Halbwachs est désormais mieux connue³¹. Sa critique tient à deux arguments principaux : l'un de type mathématique, l'autre de type épistémologique. Halbwachs passe la majeure partie de son livre à distinguer deux « hommes moyens » : l'un de type physique, et l'autre de type moral, et à étudier les conséquences de telles conceptions. Les hommes en tant que sujets aux « tendances au mariage, au crime, au suicide » sont des exemples de cas tombant sous le concept d'homme

31. BRIAN, 2021 ; ROBITAILLE, 2021 sont consacrés, certains entièrement, à ce sujet, et DESROSIÈRES, 2008 porte sur le destin de « l'oubli » progressif de Quetelet (bien que des sociologues comme Boudon et Lazarsfeld le tiennent en haute estime).

moral : c'est, en somme, l'homme en tant qu'il agit dans la société. Dès l'introduction, Halbwachs rappelle qu'un des fondements de sa théorie est le fait que lorsqu'il s'agit de dénombrer plusieurs milliers de conscrits, de mariés, etc., Quetelet « ne cherche pas dans la société les causes de leur répartition régulière autour d'une moyenne » (HALBWACHS, 1913, p. 8). Durkheim a trouvé chez ce dernier une première épistémologie de la statistique sociale et laisse entendre que le type moyen existe réellement et tend à être identifié au type normal (DURKHEIM, 1919, p. 70). Pourtant, Halbwachs rappelle à juste titre les choix théoriques divergents entre les deux : Durkheim est bien plus prudent que Quetelet concernant la correspondance entre le type moyen et le type normal, y compris dans le même passage des *Règles*, dont on connaît le statut ambigu de manifeste scientifique, qui par conséquent ne pouvait pas ne pas consacrer une place à Quetelet, dont Durkheim loue l'importance dans la construction de la sociologie³². En outre, pour Durkheim, la haute fréquence d'un phénomène est le signe d'un caractère externe, objectif qu'il faut ensuite découvrir, à savoir les représentations collectives ou la morphologie sociale, alors que pour Quetelet, au contraire, plus un fait est fréquent, plus il est normal. C'est ce point qui constitue la critique d'ordre mathématique de Halbwachs. En effet, aux yeux de Halbwachs, Quetelet commet souvent l'erreur de confondre existence d'une loi normale centrée réduite avec l'existence d'un fait moral qui imposerait aux individus de se conformer au type moyen. Or, la conséquence n'est pas bonne : une des raisons fondamentales de l'impossibilité de conclure de l'un à l'autre est que la loi des grands nombres postule l'indépendance entre les événements étudiés. Ce n'est pas le cas des individus vivant en société.

Finalement, ce qu'il faut retenir à ce moment de l'analyse est que, pour Halbwachs, la différence fondamentale entre la loi des grands nombres et les faits sociaux repose sur le fait que ces derniers sont soumis à « un principe de régularité d'une autre sorte », « fondé sur le souvenir, ou l'intention, une relation des actes les uns aux autres » (ibid., p. 163). Poincaré adopte la même position lorsqu'il considère l'application du hasard aux faits moraux :

« Les lois du hasard ne s'appliquent pas à ces questions [de morale]. (...) Qu'est-ce à dire ?

Nous sommes tentés d'attribuer au hasard les faits de cette nature parce que les causes en sont obscures ; mais ce n'est pas là le vrai hasard. Les causes nous sont inconnues, il est

32. Voir la conclusion de la thèse de Halbwachs, p. 155-178. Je profite de cette note pour rappeler l'existence d'une édition indexée et préfacée de sa thèse (HALBWACHS et BRIAN, 2010), mais je mobilise ici l'édition présente sur Gallica (HALBWACHS, 1913) par souci d'accessibilité.

vrai, et même elles sont complexes ; mais elles ne le sont pas assez puisqu'elles conservent quelque chose ; nous avons vu que c'est là ce qui distingue les causes "trop simples". *Quand des hommes sont rapprochés, ils ne se décident plus au hasard et indépendamment les uns des autres ; ils réagissent les uns sur les autres.* Des causes multiples entrent en action, elles troublent les hommes, les entraînent à droite et à gauche, mais il y a une chose qu'elles ne peuvent détruire, ce sont leurs habitudes de moutons de Panurge. Et c'est cela qui se conserve » (POINCARÉ, 2011, p. 57) (je souligne).

Paradoxalement, Poincaré mobilise les mêmes arguments que Halbwachs, mais pour prouver le contraire : l'impossibilité d'appliquer la théorie du hasard dans ces cas moraux... Le second passera en effet un certain temps à essayer de prouver que ce fait « mémoriel » est insuffisant pour refuser l'objectivation statistique des faits moraux et sociaux, grâce à la mémoire collective. Au contraire, dirons-nous, Halbwachs retournera l'argument puisque c'est car il y a de la mémoire collective que la statistique est possible³³.

Ce serait donc la mémoire collective qui séparerait les cas soumis au hasard mathématique de ceux appartenant à l'expérience sociale. C'est un point tout à fait remarquable, étant donné que Halbwachs n'a encore écrit aucun de ses textes majeurs sur la mémoire à cette période, si ce n'est le compte-rendu de Schmoller en 1905, qu'on abordera ensuite. Qu'en est-il de son rapport à Quetelet et de son célèbre Homme moyen ? Comment Halbwachs va-t-il étudier cette théorie alors en vogue depuis la seconde moitié du 19^e siècle ?

2.2 Une statistique morale trop optimiste ?

Pour Quetelet, les qualités de l'homme moyen « se développent dans un juste équilibre, dans une parfaite harmonie, également éloignée des excès et des déficiences de toute espèce ; de sorte que, dans, les circonstances où il se trouve, on doit le considérer comme le type de tout, ce qui est beau, de tout ce qui est bien » (QUETELET, 1835, p. 274). On peut qualifier ce genre de position d'*optimisme statistique*, ce à quoi Halbwachs s'oppose. Il est complexe de déterminer si, pour Quetelet, l'homme moyen, qu'il soit d'ailleurs physique ou moral, existe réellement.

33. Ce sera l'objet, entre autres, de HALBWACHS, 1931 : « La méthode statistique est la plus positive qu'on puisse appliquer en sociologie, parce qu'elle nous met en rapport avec des nombres. Or, les nombres, l'aspect quantitatif des objets, sont une donnée qui s'impose à nous du dehors » (p. 371). Cette dernière expression renvoie précisément au concept de fait social, qui est fondé, chez Halbwachs, sur la mémoire partagée des événements. Je renvoie au commentaire développé au long de l'article par Éric Brian et Marie Jaisson.

Il a pu le définir comme un modèle jamais atteint, ou comme un homme qui existe réellement, vers lequel tendrait tout individu vivant en société. Ainsi, dans sa conclusion, Halbwachs fait remarquer que si Quetelet « avait réussi à définir en termes philosophiques sa pensée, il aurait pu dire, comme Leibniz : « La généralité n'est que la ressemblance des choses singulières, mais cette ressemblance est une réalité. » Mais comment et où existe ce type, et comment se fait-il que le plus grand nombre des individus s'y conforment, s'il n'y a, réellement, que des individus ? » (HALBWACHS, 1913, p. 159).

Arrêtons-nous un instant. Halbwachs vient, pendant à peu près 150 pages, de réfléchir et de dissertar sur la théorie de l'homme moyen et ses fondements épistémologiques et mathématiques. Pourquoi, dès le début de sa conclusion, ferait-il intervenir Leibniz pour clore son propos ? En effet, la citation mobilisée est à peu près la même que celle du *Leibniz* lorsqu'il est question de la connaissance. Le texte à l'appui est NE, 1.2, ch.29 ; 1.3, ch.3. Dans ces passages, Leibniz défend effectivement, face à Locke (Philathète), qu'il faille affirmer que la ressemblance entre les choses n'est pas qu'un produit de l'esprit. Dans le cas contraire, on ne pourrait pas expliquer le sens de certaines expressions, et de surcroît, le fait que notre langage décrive la réalité telle qu'elle est effectivement. Ce que Halbwachs semble plus largement vouloir dire est que, si l'action individuelle est le principe duquel se déduisent le reste des phénomènes sociaux, alors on se heurte aux apories du nominalisme strict, à savoir qu'il n'existe que des individus et que les ensembles sont des fictions. Or s'il n'y a que des individus, comment rendre compte du fait que chacun est censé, à un degré plus ou moins fort, se conformer à un *et un seul* type idéal ? Qu'est-ce qui confère cette légalité à cet individu particulier ? Pour Halbwachs, la légalité réside justement dans l'existence de tendances collectives. C'est ainsi qu'on peut comprendre la seconde partie de sa conclusion : Quetelet, en admettant l'existence de forces sociales, s'est retrouvé confronté au « paradoxe » des entités collectives, qu'il devrait supposer exister alors que dans d'autres textes, il refuse explicitement cette nouvelle forme de causalité, que Durkheim est censé avoir mis au jour. Rappelons que ce dernier était dans le jury de Halbwachs, d'où parfois une distorsion involontaire par Halbwachs de l'histoire récente de la sociologie³⁴. Par

34. Tout en citant les derniers textes de Quetelet qui, à mes yeux et avec la connaissance plus générale que l'on a aujourd'hui du développement du raisonnement sociologique, constituent bien un modèle extrêmement fécond pour Durkheim, Halbwachs refusera jusqu'au bout de sa conclusion d'associer les deux savants sur la nature des entités collectives. Les raisons sont assez simples : forme de la dissertation de Lettres obligeant à réifier des possibilités

ailleurs, Halbwachs n'est pas non plus exempt de reproches : lui-même termine sa conclusion en affirmant de façon relativement injustifiée que les « espèces sociales (...) dominant et déterminent les individus, loin d'en émaner, puisque leurs propriétés et leurs tendances ne se révèlent que dans les rapports qui s'établissent entre les groupes » (HALBWACHS, 1913, p. 177-178).

Pour Leibniz, le « grand principe des choses naturelles est (...) que c'est toujours et partout en toutes choses tout comme icy. C'est-à-dire que la nature est uniforme dans le fond des choses, quoy qu'il y ait de la variété dans le plus et dans le moins et dans les degrés de perfection » (Lettre à Sophie-Charlotte, 8 mai 1704 – A II 4 230 ; G III 343). Cette remarque est importante car elle résume bien le fait que, si l'on admet que la société soit dans l'ensemble axée sur l'homme moyen, alors, après les mouvements de crise, celle-ci devrait se recentrer vers les valeurs moyennes, une unité fondamentale malgré les variations accidentelles. Au-delà des variations individuelles, dans le fond de l'activité sociale, il y aurait un mouvement de recentrement autour de valeurs moyennes. On notera que, bien que critique de Quetelet sur le plan épistémologique, Halbwachs propose dans sa thèse principale cette fois une théorie émanatiste concernant les classes sociales. Nous reviendrons dessus mais d'une façon ou d'une autre, les classes supérieures se recentrent autour d'un foyer d'activité que les classes « inférieures » ne détiennent pas.

Finalement, la conclusion de la *Théorie de l'homme moyen* nous fait arriver à une étape nouvelle du parcours de Halbwachs : encore plus que dans le compte-rendu consacré à Schmoller, encore plus que dans la thèse principale, on retrouve ici une conclusion, bien que partielle et critiquable sur certains points, qui se revendique bien du patronage de Leibniz. Toutefois, n'extrapolons pas encore : Halbwachs est agrégé depuis un peu plus de dix ans, il vient de finir son travail de recherche et son capital principal dans le monde de l'histoire de la philosophie est bien un capital leibnizien³⁵. Pour autant, il aurait pu choisir d'autres références, et, si le présent est gros de l'avenir, essayons alors de conserver cette première prémisse en tête pour la suite de son parcours. Désormais, il faut considérer un problème bien plus complexe, celui du hasard.

Nous pouvons synthétiser les divergences majeures entre ces deux approches dans le tableau ci-dessous :

théoriques, couplée à la trajectoire de Halbwachs lui-même à ce moment, à savoir la nécessité de s'affirmer parmi les premiers durkheimiens aguerris.

35. D'ailleurs, le livre est remarqué positivement dans le monde philosophique, en témoigne le compte-rendu de Charlier que Halbwachs mentionne à Boutroux en 1918 (cf. l'annexe B).

Concept	Quetelet (Physique sociale)	Halbwachs (Sociologie rationaliste critique)
L'Homme Moyen	Un idéal de perfection, un centre de gravité vers lequel la nature tend.	Une fiction statistique abstraite, sans réalité causale propre.
La Norme	La moyenne est la norme (le Bien). L'écart est une erreur/monstruosité.	La norme est une création collective du corps social. La moyenne n'en est qu'un indice imparfait des variations infinitésimales.
Causalité	Repose sur la mécanique des grands nombres (lois binomiales).	Repose sur une dynamique des forces sociales (tendances, motifs, mémoires).
L'Individu	Une variation accidentelle à neutraliser.	Un point de vue singulier sur le tout social.

TABLE I.1 – Comparaison entre la physique sociale de Quetelet et la sociologie de Halbwachs

2.3 Le hasard particulier des cadres sociaux

Comme Leibniz l'affirme précédemment, le fond des choses est pour lui uniforme. Dans le chapitre du *Leibniz*, "Les petites perceptions insensibles ; signification psychologique du principe de continuité", avec à l'appui *Monad.*, 20-24 et *NE*, I. 2, ch. 1, Halbwachs résume la loi de continuité, qui avec le principe de raison suffisante est un des deux grands piliers de la philosophie de Leibniz, de la façon suivante : « Nos petites perceptions au contraire permettent de reconnaître que les identités apparentes ne sont que des ressemblances, que la variété est au fond des choses. Il n'y a pas, dans le monde, deux êtres indiscernables, c'est-à-dire qu'on ne puisse distinguer qu'en les comptant, comme deux unités, l'un après l'autre » (HALBWACHS, 1928b, p. 71-72). Dans la seconde partie de sa citation, Halbwachs prétend trouver chez Leibniz la thèse selon laquelle « la variété est au fond des choses », puisqu'il n'y a pas deux êtres qui se ressemblent entièrement (à part en logique, bien sûr). La variété se retrouve dans toutes les choses de la nature, et, c'est le point important, elle n'est pas incompatible avec le déterminisme objectif. Il est important de rappeler cette différence car ce n'est, aux yeux de Leibniz en tout cas, pas incompatible avec le déterminisme des événements. Elle a plutôt trait à la génération naturelle des individus. En somme, variation ne s'oppose pas à détermination (par la notion individuelle en 1686, par la monade ensuite).

Halbwachs défend à peu de différences près, la thèse de Borel dans *Le hasard*, quand il dit qu'il est possible de prévoir le nombre moyen d'individus qui se comporteront d'une certaine

façon dans un espace et un temps donnés, sans être en mesure de dire ce que fera *tel* individu³⁶ (BOREL, 1920, p. 293). En cela, remarquons que c'est un exemple en faveur du fait que la statistique ne supprime pas la possibilité du choix individuel, voire du libre-arbitre. Mais ces questions de libre-arbitre n'intéressent pas directement notre philosophe : Halbwachs applique ce raisonnement à la sociologie : l'existence d'un déterminisme statistique global n'empêche pas la possibilité d'une recherche du « détail » individuel. En 1923 en tout cas, il tient encore à la recherche de lois « de détail », comme il l'écrit, lois qui prédiraient de réelles tendances individuelles :

« Cette incertitude dans le détail diminue-t-elle en quoi que ce soit la valeur des lois de l'élasticité des corps, de l'électricité et de la chaleur ? Et, pourtant, la détermination du détail n'offrirait pas moins d'intérêt dans bien des cas en physique que, pour l'homme, la prévision de la durée pour chaque individu, et, pour l'ouvrier, la prévision des certitudes de chômage en ce qui le concerne » (HALBWACHS, 1923, p. 342).

Halbwachs cite en bas de page un article de Borel sur la radioactivité, qui rappelle le fait, entièrement nouveau à l'époque, que bien qu'on sache que les 45 millions d'atomes composant une portion de radium seront détruits, on ne sait pas à quel moment précis, ni dans quel ordre et, pour Borel en tout cas, la meilleure réponse qu'on puisse donner est une fonction de densité de probabilité. Il distingue ensuite, vers la fin de son article, le calcul d'un nombre qui existe réellement, comme la densité d'un corps ou la moyenne répétée d'un même ensemble dans le temps, et le calcul d'un nombre qui ne donne qu'une connaissance approchée d'un phénomène, comme la moyenne de la taille des maisons dans une rue prise au hasard. Dans ce second cas, qui n'est qu'un comptage artificiel ou abstrait, il n'y a pas, à ses yeux du moins, de justification de la consistance de l'ensemble et donc pas de statistique possible (ibid., p. 362).³⁷ Il est clair, à lire son texte sur la loi en sociologie, que Halbwachs a évolué vers une position qui part des

36. L'exemple que prend Borel est la prévision par la SNCF du nombre moyen de passagers sur deux jours, sans pour autant qu'elle puisse savoir ce que fera *chaque* passager.

37. Remarquons que cela deviendra un des trois critères d'une loi sociologique, avec l'extension progressive de l'ensemble et la forme complexe : « Au minimum, et pour retenir les caractères qu'elle présente dans toutes les sciences de la nature, une loi nous paraît être toujours une relation tirée d'une observation *matérielle*, et, de préférence, *quantitative*, qui se présente sous la forme d'une proposition *générale*, et (bien que, sur ce point, l'on puisse discuter) qui soit *spécifique*, c'est-à-dire qui s'établisse entre des termes homogènes, du même ordre ou du même domaine : explication du mécanique par le mécanique, du biologique par le biologique, etc. » (HALBWACHS, 1934, p. 173). « L'extension progressive », dans cet article, signifie que d'une part les membres mêmes du groupe évoluent, et, d'autre part, que l'évolution n'est pas réversible (ibid., p. 185) : mêmes prémisses qu'en 1913.

ensembles pour arriver aux individus : « en sociologie, à la différence de la marche suivie dans les sciences physiques, il faut partir de l'ensemble pour aller aux parties » (ibid., p. 193). Notre leibnizien cherche donc à ne pas négliger le détail, puisque, dette rationaliste obligée, il est censé être l'expression des lois universelles.

Revenons à Leibniz. Une logique du probable est entièrement concevable à ses yeux (NE, L. IV, ch. 2, § 14), bien qu'il émette quelques doutes à son propos dans ces passages destinés à un public savant élargi. Dans ses textes juridiques notamment, la part faite à cette logique des ressemblances est bien plus forte. Une question soulevée par la littérature secondaire est de savoir quel type de probabilité il conceptualise réellement, question soulevée chez Hacking, par exemple (HACKING, 1975, p. 123). Il existe d'un côté la probabilité aléatoire, et de l'autre la probabilité épistémique. La première a trait au lancer de dés, aux actions humaines tandis que la seconde décrit notre processus de connaissance. Le concept de probabilité de Leibniz est essentiellement épistémique, étant donné que pour lui la théorie des probabilités, encore naissante, vise à décrire et à hiérarchiser les apparences. Or, c'est bien d'apparences dont il est question, et donc d'incertitudes subjectives seulement. En vertu du déterminisme objectif, une connaissance parfaite des causes devrait permettre de savoir quelle face du dé on piochera – cette connaissance étant seulement propre à Dieu. Au contraire, Halbwachs, tout comme Borel, reconnaît l'existence de *lois* objectives du hasard, bien mieux connues et admises alors, comme la loi des grands nombres, la loi uniforme, etc. Les questions qui se posent à Halbwachs sont donc : 1) de quel « homme » est-il question, aussi bien dans la théorie sociologique que dans le raisonnement statistique 2) la nature du rapport statistique, à savoir s'il est objectif ou non 3) enfin, la manière dont ce rapport est constitué.

Bouveresse pense pour sa part que « même s'il est vrai que les événements humains donnent souvent plus que les autres l'impression d'être tels qu'il pourrait tout aussi bien se produire que ne pas se produire, il reste que le principe de raison insuffisante que l'on peut être tenté de leur appliquer pour ce motif ne contredit certainement pas plus qu'ailleurs le grand principe leibnizien de la raison suffisante de tout ce qui arrive » (BOUVERESSE, 1993, p. 136). Cette solution, qu'on dénommera pragmatique, affirme en fait que l'absence de raison suffisante possède elle-même une raison suffisante. Deux voies sont envisageables. D'une part, la solution

pragmatique est une sorte de cercle vicieux, puisqu'elle vise à expliquer un phénomène qui contredit notre principe, grâce à ce principe. Leibniz aurait sûrement accepté celle-ci puisque le principe de raison est un des piliers de son système. L'autre voie est d'accepter, comme Musil, que la plupart des hommes sont « empiriques dans les trois quarts de leurs actions » et que, par conséquent, leurs actions n'ont pour la plupart, pas de raison objective. Ce que Halbwachs dirait est que les cadres sociaux et la mémoire collective peuvent fournir une base à l'action et justement écarter la nécessité de recourir à la justification de toute action : dans un passage clé, se concentrant sur l'aspect collectif du concept de causalité, Halbwachs écrit par à propos de l'ordre de nos souvenirs que « nous trouvons dans les cadres de la pensée collective les moyens d'en évoquer la suite et l'enchaînement » (MC, 86). Ainsi, la partition du musicien, l'orthographe de la langue ou les outils de l'ouvrier (bien que ce cas soit plus complexe), soulagent la mémoire et permettent l'improvisation, mais bien entendu, réglée, et donc sans raison apparente. Pourtant, les cadres sociaux peuvent expliquer la possibilité, plutôt que la raison, des actions humaines. Cette solution a l'avantage de rester rationaliste et de ne pas renoncer entièrement à expliquer l'homme « statistique ». Finalement, on retrouve une forme de raison à l'action empirique des hommes. Il serait trop hâtif de conclure à l'absence d'une théorie de l'action chez Leibniz, non sans rapport avec le hasard. Il pensait qu'« il est vrai que le hasard est aveugle ; mais une volonté sans motif ne serait pas moins aveugle, et ne serait pas moins due au simple hasard » (Cinquième écrit à Clarke, § 70, cité par ROHRBASSER, 2001, p. 70). Ainsi comme les actions humaines n'ont pas de motif apparent, alors il nous faudrait nous en tenir au hasard... Ce hasard, pour Leibniz, n'a strictement aucun caractère objectif, c'est-à-dire concernant la structure des événements. Pour Halbwachs au contraire, les cadres sociaux autorisent un comportement probable dont l'issue ne peut être prédite d'avance, sauf si l'on possédait une intelligence parfaite des causes. Paradoxalement, il reprend l'idée, souvent défendue par Leibniz et qu'on exposera ensuite, selon laquelle la logique *soulage* la mémoire et permet de raisonner sans tracas, d'agir promptement et de façon spontanée, entre autres. Les cadres sociaux deviennent alors une sorte de condition logique du raisonnement et du souvenir adéquat. Il est d'ailleurs difficile, au cours des *Cadres sociaux* de pleinement distinguer les cadres linguistiques et les cadres sociaux en tant que tels.

Enfin, soulignons un point annexe mais tout aussi important : la définition de la probabilité,

pour Fréchet et Halbwachs, dans leur manuel, est empirique, et même expérimentale. Elle est fortement éloignée de présupposés métaphysiques, puisque leur manuel a tout sauf l'objectif d'un essai philosophique sur les probabilités. Elle y est ainsi définie comme un « nombre dont on obtient une valeur approchée en calculant la fréquence de cet événement dans un groupe d'épreuves pris au hasard dans la catégorie considérée » (FRÉCHET et al., 2019). Leibniz n'aurait certainement pas accepté le fait que les probabilités ne sont qu'approchées, et qu'on définisse ce concept de façon autre qu'*a priori*. Si la probabilité est le degré de possibilité d'un événement, on est contraint de préciser ce qu'est cette possibilité, et pour Leibniz, ce concept s'inscrit dans sa théorie des mondes possibles et sa théologie. Il est vrai, comme le dit J.-M. Rohrbasser, qu'il existe une sorte de science du réel pour Leibniz, constituée du principe de raison suffisante et de la science des vérités contingentes. Pour autant, nous serions moins enclins à le suivre lorsqu'il dit que « le calcul des probabilités est la science du réel – *la réalité est probabiliste*, selon Leibniz – comme la logique est la science des possibles » (ROHRBASSER, 2001, p. 18) (je souligne). Rohrbasser est en tout cas catégorique : « Ni Leibniz ni Süßmilch ne peuvent concevoir cet homme moyen uniformisé. Pour eux, chaque unité statistique demeure encore sous le regard bienveillant du Père et peut encore songer à son salut toujours possible » (ibid., p. 96). Ce point nécessite de faire appel à une recherche plus approfondie concernant l'évolution sur le très long terme de l'origine du calcul des probabilités et surtout, le passage de la théologie à la science, ce que nous aborderons dans le dernier temps du mémoire. La réalité, terme extrêmement général, n'est pour Leibniz vraisemblablement pas « probabiliste » au sens d'une quantification que nous pourrions réaliser à son propos en mesurant son degré de hasard. Par contre, il est vrai que si, et c'est une condition très forte, nous acceptons de réduire le concept de probabilité à celui d'un degré de possibilité métaphysique (rattachant en cela le calcul des probabilités à l'ontologie), alors, en effet, en ce sens, les événements sont probabilistes, mais comme Rohrbasser le dit, leur degré de possibilité demeure « sous le regard bienveillant du Père ».

Nous constatons deux choses à ce stade. D'abord, la nouveauté de l'idée de hasard social, qui bien entendu est esquissée chez Quetelet et Durkheim mais va se trouver explicitement approfondie par Halbwachs. Ce sera l'objet d'un dernier développement en troisième partie. Pour le moment, pour élargir le propos, nous pouvons nous consacrer aux questions explicitement

ontologiques qui, bien que Durkheim refuse de se positionner à leur propos dans ses textes les plus connus, connaît une sorte de « double » intellectuel puisque nombre de ses textes ou conférences se positionnent sur des questions métaphysiques fondamentales³⁸ : la nature de la ressemblance, la dualité entre le corps et l'esprit ou encore l'idée d'individu. Passons désormais à ce sujet.

38. Nous utiliserons les termes d'ontologie et de métaphysique dans un sens extrêmement général, celui, pour la première, d'une étude des entités possibles, et pour la seconde, de la structure plus générale de la réalité, de son ordre.

3 Débats ontologiques et méthodologiques : quel remaniement de la doctrine durkheimienne ?

En 1902, dans la préface de la seconde édition des *Règles de la méthode sociologique*, Durkheim répond aux critiques visant le concept de fait social. En répondant à ceux qui pensent que la sociologie réduit la réalité extérieure à une réalité sociale, et en insistant à nouveau sur l'objectivité de faits sociaux, il écrit que cette première règle n'implique « donc aucune conception métaphysique, aucune spéculation, sur le fond des êtres. Ce qu'elle réclame, c'est que le sociologue se mette dans l'état d'esprit où sont physiciens, chimistes, physiologistes, quand ils s'engagent dans une région, encore inexplorée, de leur domaine scientifique³⁹ » (DURKHEIM, 1919, p. XIII). Notons que le passage dans lequel Durkheim affirme cette impossibilité d'engagement ontologique, dirait-on aujourd'hui, est un passage polémique visant des détracteurs, Tarde le premier, mais aussi plus largement les savants affichant leur scepticisme quant au projet sociologique. Pour autant, ce jugement, qui évoque un trait typique du positivisme par ailleurs, stipule donc qu'une règle possède avant tout une visée *pratique* afin de mener à bien l'enquête et de faire un bon usage de ses concepts. Il est donc juste à nos yeux de dire que « son débat avec Tarde pousse Durkheim vers des positions extrêmes. Dans les *Règles*, on l'a vu, c'est sa polémique, essentiellement implicite, avec Tarde qui l'amène d'une part à des propositions un peu embrouillées, d'autre part à durcir l'opposition du social et de l'individuel. » (BESNARD, 2003, p. 85). Cette stratégie, sinon extrême, au moins dogmatique témoigne donc du refus de Durkheim de s'engager d'emblée dans des débats métaphysiques quant à une science dont les fondements sont en pleine construction.

« La doctrine d'Émile Durkheim », publié en 1918 dans le tome 95 de la *Revue philosophique de la France et de l'Étranger* est un texte commandé par Lévy-Bruhl⁴⁰. Durkheim est mort un an plus tôt. On retrouve également une nécrologie plus courte, sans signature associée à la

39. Même constat chez Simmel en 1907 : « La science sociale, aujourd'hui, en est généralement encore à ce stade où elle n'étudie que les très grandes (*ganz großen*) formations sociales, susceptibles d'être observées par tous, et entend établir en s'appuyant sur elles la connaissance de la vie sociale dans son ensemble » (traduction légèrement modifiée) (« Sociologie des sens », repris dans SIMMEL, 1981 ; SIMMEL et al., 2018).

40. Selon Thomas Hirsch, leçon IV, note introductive (HALBWACHS et HIRSCH, 2015).

suite⁴¹, mais sûrement rédigée par Félix Alcan. Long de 58 pages, composé de cinq parties, cet article a en fait valeur de manifeste pour la sociologie durkheimienne tout en permettant à Halbwachs d'exposer sa conception générale de la sociologie après, d'une part, ses deux thèses de 1912-1913, et, d'autre part, après la guerre.

3.1 Le statut de la métaphysique sociale au début du siècle

On peut raisonnablement dire que Durkheim et Tarde ont proposé des voies radicalement opposées pour théoriser la sociologie et ses fonctions.

Tarde est connu pour son opposition radicale aux principes de Durkheim. De façon très générale, il s'oppose à deux principes, intimement liés, à savoir, d'une part, l'évincement des pratiques accidentielles, contingentes et trop rapidement décrites comme « irrationnelles », d'autre part, l'idée selon laquelle ce sont les entités collectives qui expliquent la logique de la société⁴². Aujourd'hui encore, on trouve pourtant des réactualisations de son travail, en France, chez Bruno Latour ou Serge Moscovici (mais ceci est hors de notre propos).

On a souvent rappelé la trajectoire socialement différenciée de l'un et de l'autre (BESNARD, 2003). Le premier est venu tardivement à l'étude du phénomène social puisqu'il a commencé par la criminologie et la statistique criminelle. Il obtiendra pourtant une chaire au Collège de France, mais seulement pendant un an, et c'est Bergson qui le remplacera en 1904. Durkheim, malgré un soutien non négligeable du monde philosophique n'obtiendra pas la chaire et restera encore quelque temps suppléant de Buisson à la Sorbonne. À un dernier niveau, il existe la question de savoir si la controverse entre les deux a été ou non profitable épistémologiquement : il n'est pas question de trancher ce débat ici, mais de souligner que c'est dans une telle situation que Halbwachs va évoluer.

D'un côté, nous avons un philosophe convaincu par l'utilité de la spéculation et qui n'enseignera jamais véritablement dans le monde universitaire. De l'autre, Durkheim est un produit pur de l'élite républicaine et intellectuelle consacrée : il obtient (péniblement certes) l'agrégation de

41. Elle commence ainsi : « La mort frappe à coups redoublés sur les maîtres de la philosophie en France. Après Delbos, après Ribot, après Le Dantec, après Liard voici que Durkheim disparaît à son tour prématurément, et aucune perte ne pouvait être plus cruelle pour la philosophie et la science française ».

42. Pour un propos détaillé et récent sur Tarde, consulter LEROUX, 2018.

philosophie et enseigne en lycée à Sens, puis à l'université de Bordeaux avant de revenir à Paris en 1894.

Abordons l'un des articles de Tarde qui appartient définitivement au cadre référentiel du jeune Halbwachs : « Monadologie et sociologie », publié en 1893 dans la *Revue internationale de sociologie*. Présentons donc ce manifeste de métaphysique sociale, qui n'est concrètement pas cité, à notre connaissance, par Halbwachs durant toute sa carrière. Il nous semble pourtant relativement établi qu'un jeune philosophe féru de rationalisme classique et attentif aux événements académiques pendant ses études (en particulier : l'élection possible de Durkheim au Collège de France), l'a lu⁴³. Selon les mots de Deleuze, Tarde propose « l'une des dernières grandes philosophies de la Nature, héritière de Leibniz ». Deleuze insiste sur le fait qu'il est injuste de réduire Tarde à un psychologisme. La « variation universelle » est une structure fondamentale : elle n'est pas psychologique, mais monadologique et sociologique⁴⁴. Pour Tarde, « la science tend à pulvériser l'univers (*sic*), à multiplier indéfiniment les êtres » (TARDE, 1999, p. 43). C'est face à ce genre de contradictions qu'Halbwachs est confronté lorsqu'il doit écrire, au sortir de la guerre, l'article dédié à Durkheim après sa mort. Ce dilemme lui pose donc un défi particulièrement délicat : comment concilier son admiration pour Leibniz, qui était également métaphysicien, avec les exigences de scientificité propres à la sociologie, lesquelles n'imposent pas de déterminer *a priori* la structure de la réalité ?

3.2 Classes sociales et unité perceptive dans *La classe ouvrière et les niveaux de vie* (1912)

La théorie des classes sociales de Halbwachs est peut-être, avec la théorie de la mémoire collective, l'un des aspects de son œuvre les plus retenus et commentés. Celle-ci va donc nous occuper pour un certain temps, et ce pour au moins deux raisons. D'abord, elle séduit par sa force inventive et suscite par là de nombreuses critiques qui n'y voient qu'un idéalisme bourgeois, celui

43. À ce sujet nous renvoyons à notre analyse des notes de jeunesse d'Halbwachs, précédemment.

44. « Il est entièrement faux de réduire la sociologie de Tarde à un psychologisme ou même à une interpsychologie. Ce que Tarde reproche à Durkheim, c'est de se donner ce qu'il faut expliquer, la similitude de millions d'hommes. (...) Ce que Tarde instaure, c'est la micro-sociologie, qui ne s'établit pas nécessairement entre deux individus, mais est déjà fondée dans un seul et même individu (...). L'ensemble de la philosophie de Tarde se présente ainsi : une dialectique de la différence et de la répétition, qui fonde sur toute une cosmologie la possibilité d'une microsociologie. » (DELEUZE, 1968, p. 104).

que nous avons développé au chapitre 1, transposé dans la théorie, même inconsciemment⁴⁵. Ensuite, elle nous permettra de se demander, plus tard, l'étendue de l'analogie physicaliste chez Halbwachs⁴⁶ : les ouvriers ne sont-ils qu'une matière sociale éloignée d'un foyer de normes et de liens sociaux ? Comment rendre compte de telles affirmations ?

La classe ouvrière et les niveaux de vie, publiée en 1912 et soutenue en 1913, est la thèse de lettres principale de Halbwachs, tandis que *La théorie de l'homme moyen* est donc sa thèse secondaire. On retient aujourd'hui surtout la théorie du « feu de camp social », inspirée de Durkheim, qui postule que la société se forme autour de valeurs collectives, et que les différentes professions permettent des relations variées avec ces valeurs centrales. Selon Halbwachs, la classe ouvrière, du fait de son contact constant avec la matière dans le cadre de son travail, se trouve relativement éloignée du foyer social et des centres d'activité sociale. Par-là, elle possède une très faible intensité mémorielle : mémoire de son histoire fragmentée, connaissance instable de son passé. Cette distance entraîne une inégalité dans la satisfaction des besoins, plus marquée entre les ouvriers et les autres groupes sociaux que parmi les ouvriers eux-mêmes. Cette disparité se manifeste notamment dans les habitudes de consommation. Les ouvriers, qui consacrent une part plus importante de leur revenu à l'alimentation et aux distractions de rue pour compenser leur manque de contact social au travail, diffèrent des employés. Ces derniers privilégient davantage le logement, la culture et la santé, signes d'une plus grande intégration sociale. Ces observations font écho aux lois d'Engel, comme le souligne Halbwachs, bien qu'il les nuance sur certains points. L'analyse de la classe ouvrière ne s'est pas arrêtée là et a été poursuivie jusqu'à *L'évolution des besoins dans les classes ouvrières* (1933).

Différentes questions guident Halbwachs dans sa thèse sur la classe ouvrière. Jeune socialiste, qui se fait expulser de Berlin en 1911, membre du réseau d'Albert Thomas, on ne peut séparer son activisme politique de sa conceptualisation. Dans sa thèse, on trouve une la première critique adressée à la théorie individualiste des besoins se fonde sur un emprunt, seulement apparent, à la philosophie de Leibniz. Halbwachs présente d'abord les pré-requis de la théorie individualiste des besoins : celle-ci refuserait l'existence de représentations sociales et de besoins sociaux : en

45. C'est le point de vue de AMIOT, 1991, un article fondamental et qui a touché des conclusions essentielles sur Halbwachs.

46. C'est l'objet de la dernière partie de cette présente section.

somme, elle ne confère de réalité qu'à des besoins individuels et restreints aux personnes, qui constituent l'unique terme de l'explication. Depuis son séjour à Berlin, il connaissait les travaux de von Böhm-Bawerk et Menger, ainsi que ceux de Schmoller dont on a étudié le compte-rendu de 1905 (DURAND, 2018, p. 120).

Ce qui pose problème à Halbwachs est qu'on peut décomposer un besoin à l'infini. Il prend le besoin d'eau comme exemple. On peut faire le choix de l'abstraire comme tel et ensuite d'en faire des courbes d'utilité. Or, « quel rapport existe, à ne considérer que nos tendances et leur base physiologique, entre le besoin d'eau pour boire, pour donner à boire à son cheval, pour se laver, pour laver sa maison, etc. ? » Généralisons : il est tout à fait possible, voire souhaitable, de considérer un besoin de façon abstraite. Or si cette abstraction permet une formalisation, elle court le risque de perdre ce qui, selon Halbwachs, donne sa cohérence au besoin : la forme sociale qui l'organise. La réponse de Halbwachs est claire : plus on serre de près les besoins en leur forme d'états de conscience individuels, plus on les voit se résoudre en une diversité de dispositions psychologiques, et plus paraît artificielle l'unité qu'on prête à chacun de ceux qui sont dits essentiels, et qu'on désigne d'ordinaire d'un même nom dans la société » (HALBWACHS, 2011, p. 327). Ainsi, il faut savoir déterminer ce qui fonde la régularité de ce besoin. Elle est pour Halbwachs, de nature sociale et psychique : « une telle régularité est inexplicable, si l'on n'admet pas que chaque ménage ait prévu d'avance, au moins en gros, la part de son revenu qu'il voulait consacrer à chaque dépense, et qu'il ait pu ainsi résister à des entraînements momentanés, et rétablir au besoin l'équilibre rompu par certaines abstinences compensatrices » (ibid., p. 327). Si on décompose individuellement un besoin, son unité apparente disparaît, puisque, pour Halbwachs en tout cas c'est la société qui lui en confère une. Leibniz, pour sa part, on le sait, distinguait fondamentalement les propositions nécessaires (dont le contraire implique contradiction) et contingentes (dont le contraire est possible). Dans ses *Recherches générales sur l'analyse des notions et des vérités* (1686), il énonce le principe de l'analyse dite infinie : « une proposition vraie contingente ne peut être réduite aux identiques, mais on la prouve néanmoins en montrant que, si la résolution est poursuivie de plus en plus, elle s'approche perpétuellement des identiques et n'y parvient jamais tout à fait » (C, 388 ; RC, 277). Pour Leibniz, seul Dieu possède la certitude concernant les vérités contingentes : il constitue l'hypothèse d'une connaissance

parfaite de la série des causes. Si on peut considérer un besoin comme une qualité de notre homme moyen (ou probable), cette qualité est contingente et aurait pu être autre, sans impliquer de contradiction. Ainsi à nouveau dans ce cadre, ce qui remplace le « géométral de toutes les perspectives » est la connaissance de la société, au sens le plus général, car elle organise et hiérarchise les besoins à travers le temps et l'expérience. Ainsi, l'idée que l'on puisse décomposer un besoin en une série indéfinie de sous-composantes rappelle, chez Leibniz, l'analyse infinie des propositions contingentes : leur vérité n'est accessible qu'à travers une suite illimitée de raisons, sans qu'on parvienne à une identité claire.

Toutefois, bien que les propositions vraies, qu'elles soient contingentes ou non, expriment une organisation optimale de la nature, appliquer ce schème à la société est, sinon non avenu, au moins risqué. D'autre part, la vérité d'une proposition composée d'un sujet et d'un prédicat peut être déterminée par son analyse jusqu'à révéler que son prédicat se déduit des propriétés du sujet. Or, on a bien vu qu'un besoin, ontologiquement cette fois, aurait pu *ne pas être*, et par conséquent n'est pas calculé d'avance, tandis que les propositions contingentes sont censées l'être malgré leur statut particulier. Enfin, un besoin ne peut être identifié à une proposition, qu'elle soit d'ailleurs contingente ou non. L'homologie qu'on a cru trouver ne se révèle féconde que sur le plan de la connaissance parfaite. Celle-ci permettrait de rendre raison des propositions contingentes en les ramenant progressivement à des identités, qui ne sont jamais atteintes comme en logique. Finalement, l'étude des représentations collectives et de leur intensité permet de donner un sens aux besoins et par là, éventuellement, d'en donner une formulation mathématique.

Supposant ce premier point, la conséquence est prévisible : c'est l'expérience et la mémoire sociale qui sont le principe de la hiérarchie des besoins. Dès sa thèse de lettres, Halbwachs donc une proximité entre l'espérance objective et le fait social : les deux s'imposent du dehors à la manière d'un fait social⁴⁷. Pour autant, ce qui est important ici est qu'il est déjà question, il nous semble, d'une critique de la théorie de l'imitation. L'imitation ne peut pas fonder la théorie des besoins, si on la définit comme le fait de se conformer à un modèle, comme l'homme moyen, par

47. « En tous cas, on ne peut pas dire que les chances mathématiques expriment le degré de notre attente. Si notre attente prend une forme quantitative, bien plutôt, c'est parce que nous sommes *avertis, du dehors*, du degré mathématique de probabilité de l'événement attendu. (...) Mais, à plus forte raison, sur ce marché qu'est notre for intérieur, comment une évaluation et une comparaison des biens et de leur utilité pour nous serait-elle possible, *si nous ne sommes pas déjà avertis du dehors* du prix qu'on leur attribue ? » (HALBWACHS, 2011, p. 331 – je souligne).

exemple. Halbwachs n'ira bien entendu jamais jusqu'à nier l'existence de l'imitation : ce qui lui pose problème est la manière d'en faire usage dans l'analyse sociologique. Il préfère ainsi la définir comme le fait de « reconnaître la présence d'une règle d'action, d'une coutume *qui dépasse celui-ci comme les autres*, et l'adopter parce qu'elle est telle » (HALBWACHS, 2011, p. 332 – je souligne). Ici, une clarification conceptuelle est utile. Concernant le débat des règles et de la pratique, on a coutume de distinguer au moins trois sens du mot « règle » : un modèle (ou bien que les agents suivent, ou bien construit par le scientifique), une régularité, ou une norme pour l'action (BOUVERESSE, 1995). Ainsi, pour Halbwachs, il semble que le concept adéquat d'imitation ne soit pas un concept « quételesien », c'est-à-dire le suivi d'une norme idéale, mais plutôt l'acquisition durable, et ce, par la mémoire. Si l'imitation prend ce sens non plus idéaliste mais davantage dispositionnel, alors cela permet de l'intégrer à la théorie de la mémoire collective, qui sera construite plus tard. Dans l'article sur les musiciens ou dans celui sur l'espace, Halbwachs a déjà en vue la possibilité d'un modèle de ce genre, puisqu'il parle de la « disposition de ceux qui avant nous ont fait de la géométrie » (LMC, 212), disposition nécessaire pour fixer le sens de certaines propositions (c'est une thèse forte). *In fine*, la mémoire collective serait un ressort du progrès des mathématiques : s'il fallait démontrer à nouveau chaque proposition employée, la pratique serait impossible.

En décrivant l'application du principe de continuité à la théorie de la conscience par Leibniz, Halbwachs écrit dans le *Leibniz* qu'« on n'oublie rien : ces petites perceptions, lorsqu'on y fait attention de nouveau, redeviennent claires, et alors nous nous souvenons ; elles obéissent à des « retours périodiques », diminuant par degrés insensibles pour croître de même » (HALBWACHS, 1928b, p. 71). Il reprend la thèse de la permanence du passé, mais appliquée à la mémoire individuelle. Il le fait dans le chapitre « Mémoire collective et mémoire historique », une trentaine d'années plus tard. Ce chapitre est consacré, comme son titre l'indique, aux différences avec la mémoire historique. Il y écrit : « Inversement, il n'y a pas dans la mémoire de vide absolu, c'est-à-dire des régions de notre passé à ce point sorties de notre mémoire que toute image qu'on y projette ne peut s'accrocher à aucun élément de souvenir et demeure une imagination pure et simple, ou une représentation historique qui nous resterait extérieure. On n'oublie rien » (LMC, 126). Il y distingue alors deux sens. Le premier est tiré de Bergson : l'esprit conserve

en lui tous ses souvenirs, d'ailleurs latents ou manifestes. Le deuxième est selon lequel « ce qui subsiste, ce n'est pas (...) des images toutes faites, mais c'est, dans la société, toutes les indications nécessaires pour reconstruire telle part de notre passé que nous nous représentons de façon incomplète ou indistincte » (*ibid.*). Bien entendu, Halbwachs défend la seconde version, car l'illusion de permanence des souvenirs personnels repose sur la permanence des cadres sociaux, favorisant ainsi nos petites perceptions et par là permettant la continuité de l'expérience.

Halbwachs admet donc un postulat « ensembliste », selon lequel la réalité sociale est nécessairement composée de groupes, tout en affirmant une prudence méthodologique. Il essaie de concilier ce réalisme avec un travail de construction de l'objet : « nous avons tenu compte, plutôt, des chiffres totaux de dépense qui se présentent le plus souvent, et nous avons groupé les autres autour d'eux, sûrs de ne pas imposer ainsi aux faits des cadres artificiels. Un tel travail implique, sans doute, bien des tâtonnements, et une telle classification est parfois arbitraire ; mais c'est le seul moyen de se guider sur les articulations mêmes de la réalité, de ne point morceler ou tronquer des groupes qui se présentent avec un aspect d'unité » (HALBWACHS, 2011, p. 218, cité par TOPALOV, 1999). Ainsi Halbwachs semble essayer de concilier réalisme des groupes sociaux et prudence de méthode et, dirait-on, de construction de l'objet.

Insistons sur un dernier point qui évoque Leibniz dans ces travaux sur la classe ouvrière : à savoir la conceptualisation de la vie sociale comme une hausse de combinaison de rapports sociaux. Halbwachs mobilise à nouveau, dans un cadre parfois légitimiste, la différenciation des goûts propres aux classes qu'on appellerait les classes supérieures de nos jours. Les membres de ces classes sont « conduits de plus en plus à rechercher non pas un plaisir, mais un ensemble de plaisirs bien harmonisés ». Les préférences de ces personnes sont « communes à tout le groupe de celles et ceux qui s'y attachent » (HALBWACHS, 2011, p. 344). Toutefois, l'harmonisation n'est pas un modèle que les individus devraient suivre, en vertu de la loi des grands nombres, mais le résultat de leur expérience sociale différenciée. Comme chez Durkheim, on assiste ici à nouveau à la distinction fondamentale entre solidarité mécanique et organique, mais plus encore, la seconde est associée au régime de causalité dite finale (et non efficiente) : « la société, disions-nous, nous engage à substituer, à un objet qui répond à divers usages, divers objets dont chacun n'a qu'une fin propre » (*ibid.*, p. 355). Cette recherche d'une fin associée à chaque besoin

est visible dans le logement ou l'usage du mobilier. Ici, la solidarité organique est plus ou moins associée à la vie sociale des classes supérieures, point évidemment critiquable, mais, surtout, on remarque une référence à une harmonisation des besoins et des plaisirs⁴⁸. Il précise ensuite son propos en disant que cette harmonisation est une spécialisation, d'une part, et que, d'autre part, elle est aussi propre aux classes ouvrières. En effet, Halbwachs fait une distinction entre la famille du point de vue interne et du point de vue externe, c'est-à-dire tournée vers la « société », c'est-à-dire l'extériorité⁴⁹. La classe ouvrière n'est pas exclue de ce processus de spécialisation des besoins.

La théorie des besoins évoque donc l'hypothèse d'une connaissance parfaite des rapports entre ces derniers, connaissance qui serait permise par l'étude sociologique. Cette étude est nécessaire pour donner un sens à leur hiérarchisation. Les besoins sont certes des faits contingents, mais n'ont pas nécessairement vocation à être vrais comme l'est une proposition contingente.

Ces considérations sur les besoins, leur contingence et leur organisation sociale, appellent un retour vers les principes premiers de la sociologie durkheimienne. C'est précisément l'objet de l'hommage que Halbwachs consacre à Durkheim, que nous allons désormais aborder.

3.3 Se situer entre l'invention spéculative de Tarde et l'exigence scientifique de Durkheim : la publication de « La doctrine d'Émile Durkheim » en 1918

3.3.1 Halbwachs en 1918 : un « pionnier par défaut » de la théorie sociologique ?

À nos yeux, il est utile de réfléchir à partir d'un angle de travail explicitement ontologique et fondationnaliste car cela nous permet de détailler la genèse de sa conception de l'individu comme centre de rapports et de relations, relation dynamique avec les cadres collectifs et non en opposition à ces derniers. Halbwachs conceptualise l'individualité d'une façon relationnelle

48. Le légitimisme de Halbwachs est particulièrement frappant dans ce passage : « La vie sociale enrichit la vie organique, en lui ouvrant des perspectives nouvelles et indéfinies ; elle la complique et la raffine. De ce que les besoins se forment, se précisent, évoluent dans la société, il s'ensuit qu'ils se rattachent progressivement en systèmes plus ou moins consistants, de mieux en mieux liés en tout cas à mesure qu'on s'élève à des couches sociales plus hautes » (ibid., p. 363).

49. C'est un point sensiblement paradoxal puisque dans ses écrits ultérieurs Halbwachs s'efforcera de montrer la nature sociale de notre mémoire personnelle.

et cela grâce à un usage tout à fait nouveau de la philosophie de Leibniz, sans jamais négliger l'exigence sociologique (en particulier concernant la vérifiabilité statistique ; cela sera l'objet d'un propos ultérieur).

On s'attendrait, en lisant l'article de Halbwachs, à constater les divers principes que Halbwachs entend défendre contre la théorie de l'imitation de Tarde, alors une des principales concurrentes de celle de Durkheim. Il rappelle effectivement les deux théories concurrentes, que tout sépare :

[Halbwachs s'exprime ainsi, sans citer l'article leibnizien de Tarde] « En réalité le conformisme social s'explique par l'action réciproque des individus qui, après beaucoup d'expériences et de frictions, ont fini, par consentement mutuel, par adopter certaines façons d'agir et de penser. On peut, si l'on veut, distinguer l'imitation d'un individu par un autre de celle de beaucoup d'individus par un seul : dans le second cas, le phénomène est plus général ; mais la généralité de l'imitation ne change point le mécanisme de cet acte élémentaire, qui suppose seulement la mise en rapport de deux pensées, et dont la conscience individuelle perçoit tout l'essentiel. C'est en partant de là, et *par voie de complication*, qu'on expliquerait tout le détail et tout l'ensemble des faits sociaux » (p. 360-361 – je souligne).

La thèse de l'imitation consiste donc à défendre que le principe de toute société est l'imitation entre individus, qui proviendrait de la sympathie naturelle pour autrui. Pour Durkheim (relu et présenté par Halbwachs), c'est un principe irrecevable car il faut expliquer l'imitation elle-même. A-t-elle un principe plus profond ?

Pour résoudre ce débat, Halbwachs en vient à considérer deux alternatives conceptuelles pour clarifier la thèse de l'imitation, à savoir le *réalisme* contre le *nominalisme* :

« Il faut l'expliquer elle-même [l'imitation]. Si on est nominaliste, c'est-à-dire si on est surtout sensible aux différences irréductibles qui séparent les individus, si on n'admet pas qu'il y ait entre l'un et l'autre aucun élément commun, on en conclut qu'ils ne peuvent agir et penser en commun : il n'est pas possible d'expliquer par eux la société » (Halbwachs, 1918, p. 361).

Halbwachs tente ici de concilier ces deux options, signe de sa formation philosophique, en particulier leibnizienne, plutôt que d'en choisir une, mais toujours afin de défendre l'explication durkheimienne en dernière instance. Si on est nominaliste, il est difficile de défendre une causalité

des entités collectives, car par définition ces dernières n'existent tout simplement pas. Pour autant, le réalisme pose aussi problème : il postule qu'il existe une nature humaine commune à tous les hommes et qui permettrait d'expliquer l'activité sociale. Mais, Halbwachs demande, quelle est cette nature humaine ? Car si on élimine « les variations individuelles, nous n'obtiendrons qu'un résidu vague et schématique, une nature humaine assez large pour fonder la possibilité d'une quantité d'institutions assez différentes, mais qui ne suffit à en expliquer aucune » (HALBWACHS, 1918, p. 361-362). Au fond, comme Tarde se range explicitement du côté nominaliste, cela a automatiquement classé Durkheim du côté des réalistes (dogmatiques), ce qui par ailleurs s'harmonise avec sa position méthodologique initiale dans les *Règles*.

Halbwachs, à la suite de ces remarques, va étrangement accepter l'imitation comme un fait, mais la refuser comme explication. Il part alors d'une supposition : « si la ressemblance est marquée, visible, elle s'extériorise sous une forme sensible, traduction ou symbole, en sorte qu'il est de plus en plus possible de saisir dans son unité la pratique sociale correspondante » (ibid., p. 362). Il est difficile, étant donné le sujet de ce travail, de ne pas lire cette remarque avec ces débats ontologiques en tête, d'une part, et avec Leibniz en tête d'autre part. Une telle proposition requiert une analyse que le métaphysicien proposait déjà : les ressemblances sont réelles et non fictives. Comme Halbwachs l'écrit, en résumant Leibniz, « Les nominalistes ont tort, de leur côté, après avoir nié l'existence séparée des universaux, de nier aussi qu'il y ait, entre les individus, des ressemblances réelles ; il leur devient impossible d'expliquer l'existence même des mots et leur usage propre. Il est vrai qu'il n'existe que des individus, mais, entre les individus, nous reconnaissons des ressemblances, et ces ressemblances sont des réalités » (HALBWACHS, 1928, p. 75 – le passage à l'appui étant NE, l. 3, ch. 3⁵⁰). Halbwachs affirme aussi que les différences et les ressemblances entre les individus existent réellement, et ne sont pas qu'une construction nominale. Si l'inverse était vrai, on ne pourrait exprimer la généralité⁵¹. Les ressemblances

50. La thèse de la réalité des ressemblances est un point fondamental pour Leibniz. Lui-même avait l'impression d'avoir inventé une nouvelle position philosophique, ce qu'il a appelé le « nominalisme par provision ». Couturat, une référence fondamentale et pionnière pour Halbwachs, écrit que « (...) Leibniz reste nominaliste, en un sens tout négatif, à savoir qu'il repousse le réalisme, et dénie aux universaux l'existence réelle et substantielle. (...) C'est dans cette ressemblance que Leibniz cherche "l'essence des genres et des espèces" (...). En résumé, "les individus sont reliés entre eux par l'unité d'une *loi*, sinon par l'unité d'une *substance*. Tout se passe donc comme si les universaux étaient des réalités, bien qu'ils n'en soient pas" (Boutroux, 1886, p. 39) » (COUTURAT, 1901, p. 471).

51. Le garant ultime de cette généralité est l'existence des « forces sociales » : « Il n'est donc nullement indifférent que ces pratiques prennent corps et se fixent dans une formule ; elles révèlent ainsi *une forme d'existence* qui les distingue des habitudes personnelles, inscrites dans l'organisme ou la conscience de chacun. Si le sociologue

sociales sont donc bien fondées, mais de quelle façon ?

Pour Halbwachs, ces dernières sont exprimées dans nos définitions et nos conventions (c'est pour cela même que nos conventions existent). Sans elles, on ne pourrait pas construire d'ensembles statistiques, et inférer des représentations collectives qui agissent sur les groupes sociaux et les motifs d'agir⁵². Dans le cas contraire, on se résignerait à les justifier uniquement comme une construction langagière plus ou moins convenable, sans jamais pouvoir s'entendre.

Notons enfin que les individus dont il est question ici sont bien entendu des individus réels et non des individus métaphysiques qui comportent une notion idéale. Halbwachs ne discute pas la question de l'unité de la notion individuelle de telle ou telle personne, comme le fait Leibniz dans le *Discours de métaphysique* et la correspondance avec Arnauld. Il se concentre avant tout sur la spécificité de la doctrine durkheimienne dans un champ qui, à ses yeux, a besoin de connaître bien davantage son contenu. C'est par sa formation leibnizienne que cette pédagogie se développe alors.

Dès la première page, comme Durkheim, Halbwachs affichait son ambition théorique et désire « marquer les directions principales de la doctrine qui fonde ces règles ; (...) et apporter une solution originale à plusieurs problèmes importants de philosophie et de morale » (HALBWACHS, 1918, p. 353). Remarquons pour finir que le commentaire que l'on vient de développer se fonde seulement, en tout et pour tout, sur quatre pages extrêmement denses, situées dans la première partie de l'article. Il y en a cinq en tout. MARCEL, 2020 propose un approfondissement récent tout à fait suggestif de la théorie de la connaissance de Halbwachs. Il y est question de la place centrale de la mémoire dans le concept de connaissance halbwachsien : « Prolongeant leurs résultats [ceux de Mauss et de Durkheim], Halbwachs arrivera à la conclusion que penser collectivement c'est se souvenir, dans la mesure où les représentations collectives sur lesquelles on s'appuie (...) sont pleines de la connaissance qu'y ont accumulée les générations passées. Or, cette connaissance passée mobilise obligatoirement des souvenirs. La mémoire est donc à comprendre comme une fonction supérieure de l'esprit (Halbwachs, 1938), siège de cette

s'attache aux ressemblances les plus générales des actions des hommes, aux expressions les plus matérielles de leurs coutumes, c'est que seules les forces sociales sont capables de créer de telles ressemblances, et de s'extérioriser à ce point » (je souligne).

52. Dans ses futures textes « méthodologiques », Halbwachs mobilisera à nouveau cette réalité de la forme sociale pour justifier l'expérimentation statistique (HALBWACHS, 1923, 1944).

“hyperspiritualité” dont parlait déjà Durkheim (Durkheim, 1898) » (MARCEL, 2020, p. 123).

Suivons donc le fil de cette proposition philosophique, cette fois-ci relativement à un autre concept durkheimien fondamental, les représentations collectives, concept que Halbwachs va faire sien.

3.3.2 La position de Halbwachs en 1918 : des principes remaniés, mais un terrain à consolider

Il faut rappeler que le concept de ressemblance occupe un rôle fondamental dans la théorie de la division du travail : aux yeux de Durkheim, c'est précisément la différenciation des personnes qui fonde la solidarité organique, alors que dans les sociétés à solidarité mécanique, les ressemblances individuelles lient directement l'individu à la société (DURKHEIM, 1986, p. 74). Le problème qui se pose à Halbwachs est que dans les sociétés à solidarité organique, ce n'est pas la ressemblance qui prime, mais bien la différenciation. Comment qualifier ce processus ? En tant qu'un des chefs de file « par défaut » du durkheimisme⁵³, Halbwachs note dès 1918 que l'opposition entre l'individu et la société est artificielle et qu'il faut changer de conception générale si l'on veut être en mesure d'expliquer correctement cette nouvelle forme de solidarité (HALBWACHS, 1918, p. 398)⁵⁴.

Halbwachs pose, dès cet article-manifeste, des jalons tout à fait fondamentaux pour la suite, qui éclairent un possible dispositionnalisme. Par exemple, il écrit que « Si les coutumes existent hors de moi, elles n'existent pour moi que dans la mesure où je les suis, et chaque individu, tout en adoptant des règles posées en dehors de lui, *les adapte à ses dispositions propres*, et les modifie en y mêlant des éléments personnels (HALBWACHS, 1918, p. 359)⁵⁵.

53. Cf. HEILBRON, 2015, chapitre 5.

54. « Certes, les transformations sociales procèdent souvent d'un ou de quelques hommes qui ont pris avant les autres une conscience nette de ce qui répondait le mieux aux tendances et à l'état actuel de la société. Mais ils n'ont point proposé des réformes, avancé des conceptions nouvelles, sans s'être informés, sans avoir réfléchi sur leur expérience. (...) Ils ne peuvent en effet connaître les croyances et coutumes morales que dans la mesure où s'est développée en eux *la part de la pensée qui est collective* (je souligne), c'est-à-dire les concepts et les catégories, et où ils sont capables de se représenter par leur moyen la vie morale de leur temps, et des autres temps, de leur société et des autres sociétés ». Halbwachs se contente ici de reformuler l'un des principes fondamentaux de la théorie de la connaissance de Durkheim (voir la préface aux *Formes élémentaires*). Il y aurait bien, dans ce cadre un élément impersonnel dans toute connaissance sociale, et il devient inutile d'opposer l'individu au « social ».

55. Je souligne. C'est un jugement en contradiction avec un constat influent dans les *memory studies*, représenté par exemple par Gedi et Elam quand ils écrivent que « Halbwachs fonde sa théorie sur la thèse de Durkheim, selon laquelle les "phénomènes sociaux" sont à la fois externes et indépendants des individus et de leurs représentations mentales. Dans la théorie de Durkheim, les idées ne sont accessibles qu'à travers leurs manifestations sociales ou

Durkheim et Tarde, tout en partant d'un même présupposé, arrivaient sur ce point précis à des positions opposées. Tarde dit ainsi dans son cours sur Cournot, que la sociologie, comme la biologie, « a débuté par des conceptions vagues et vastes, par des vues panoramiques de philosophies de l'histoire qui (...) prêtent *un faux air de continuité* aux groupes humains » (TARDE, 2002, p. 121) (je souligne). Cette continuité ne serait qu'une représentation qui émane de notre esprit : « toutes les réalisations extérieures [de la continuité] ne sont qu'une objectivation de ces phénomènes intérieurs » (ibid., p. 122), et, par conséquent, seule une psychologie « individualiste » est en mesure de fonder la sociologie et de lui permettre de ne pas créer des entités *ad hoc*. Tarde conclut ainsi un débat qu'il a eu avec Durkheim un an plus tard : « Entre nous, c'est le débat du nominalisme et du réalisme scolastique. Je suis nominaliste. Il ne peut y avoir qu'actions individuelles et interactions. Le reste n'est qu'entité métaphysique, que mysticisme » (DURKHEIM et TARDE, 1975, p. 165). Durkheim postule au contraire une réalité objective à cette continuité des représentations, à travers le concept de fait social. C'est car nous partageons des représentations que naît une continuité entre celles-ci⁵⁶.

Comment donc réussir à expliquer la genèse de cette continuité, afin de dégager la production des représentations et des catégories collectives ? Pour Halbwachs, le choix fut clair. Le cadre social est une notion bien présente chez Durkheim⁵⁷, va permettre d'affiner la théorie sociologique. Dans un second temps, ce sera la mémoire collective qui devient le principe de l'unité du groupe.

On peut à juste titre avoir des doutes sur cette « collectivisation » des processus individuels. Plus qu'un principe à rejeter parmi d'autres, on peut même se demander si cela n'est pas tout simplement une *faute* logique : ce serait conclure ce qui est le cas pour un ensemble à partir de ce qui est le cas pour ses individus. Or, on sait bien que les propriétés d'un individu ne se prédisent pas nécessairement de l'ensemble de ces individus : le fait d'être une rose concerne une rose, et non l'ensemble des roses ; un groupe social, à proprement parler, n'apprécie pas

actualisations. Toute existence qu'elles pourraient avoir dans la conscience individuelle ne peut être tracée que dans les représentations collectives qui caractérisent la vie sociale » (GEDI et ELAM, 1996, p. 36).

56. Ce programme sera continué à travers la sociologie des catégories de pensée (chez Mauss notamment, puis chez Halbwachs) ou la morphologie sociale.

57. Le terme apparaît une quinzaine de fois dans le *Suicide*. On le retrouve dans de nombreux autres textes. Il a pour vocation à la fois de dénoter les structures matérielles des représentations (la morphologie) que leurs conditions abstraites : « De même, la réalité sensible n'est pas faite pour entrer d'elle-même et comme spontanément dans le cadre de nos concepts. Elle y résiste et, pour l'y plier, il nous faut la violenter, en quelque sorte, la soumettre à toutes sortes d'opérations laborieuses qui l'altèrent pour la simplifier, et jamais nous ne parvenons à triompher complètement de ces résistances » (DURKHEIM, 1975, p. 32). Le terme devient omniprésent chez Halbwachs.

tel vêtement ou tel aliment. Si l'on veut étendre l'explication individuelle au règne collectif, il faut justifier ce passage, et assurément, affirmer que le collectif émerge de l'individuel n'est pas suffisant pour Halbwachs. On l'a vu, il refuse que les entités collectives émergent purement et simplement des pratiques individuelles⁵⁸. Il est difficile ici de ne pas songer à la différence que faisait Leibniz entre le règne de la raison (les causes finales) et le règne des causes dites efficientes. Ces deux règnes, déjà présents plus en détails dans le *Discours de métaphysique*, possèdent chacun leurs lois propres mais pourtant s'accordent de façon harmonique (Leibniz prenait l'exemple des lois de l'optique). La représentation collective, dirige alors les tendances générales des actions individuelles, tandis que les actions individuelles, localisées, ne sont « que » des effets des motifs subjectifs d'agir.

On serait tenté d'aller chercher dans la *Morphologie sociale* ou dans les *Causes du suicide* des éléments permettant de trouver des clés pour préciser cette ambition. Pourtant, faire un pas en arrière nous apporte encore davantage d'éléments de clarification. Dès 1905, dans « Les besoins et les tendances dans l'économie sociale », Halbwachs défend cette conception originale des rapports entre individu, groupe, et société. On ne possède pas beaucoup de données sur son contexte de publication, si ce n'est qu'il est publié dans la *Revue philosophique de la France et de l'étranger* et qu'il est publié dans le numéro de janvier-juin 1905, un an (vraisemblablement) après le retour d'Allemagne, Halbwachs étant alors suffisamment imprégné (à ses yeux tout du moins !), de l'École historique pour en proposer une revue critique. Dans ce compte-rendu du livre de Gustav Schmoller, le *Précis d'économie politique générale* (*Grundriss der allgemeinen Volkswirtschaftslehre*). Composé de cinq tomes (« livres », plus précisément) dans sa traduction française (éditions Giard et Brière, la seule qui existe en français⁵⁹), ce traité extrêmement long rassemble à la fois des données empiriques et des éléments théoriques. Le tome 1 comprend une grande introduction générale qui expose le projet d'une économie politique et de ses « principes

58. Halbwachs avertira explicitement contre ce risque de réification, voire de personnalisation du collectif, en écrivant plus tard que ce sont concrètement des individus qui se souviennent et non des groupes : « On n'est pas encore habitué à parler de la mémoire d'un groupe, même par métaphore. Il semble qu'une telle faculté ne puisse exister et durer que dans la mesure où elle est liée à un corps ou à un cerveau individuel. Admettons cependant qu'il y ait, pour les souvenirs, deux manières de s'organiser et qu'ils puissent tantôt se grouper autour d'une personne définie, qui les envisage de son point de vue, et tantôt se distribuer à l'intérieur d'une société grande ou petite, dont ils sont autant d'images partielles » (MC, 97, je souligne). Il y aurait pour le « dernier » Halbwachs deux logiques mémorielles : la conscience, et son cadre collectif qui permet une distribution de la mémoire.

59. Et dont la publication s'étale de 1905 à 1908. Elle est accessible sur Gallica (SCHMOLLER, 1905).

psychiques, moraux et juridiques ». Le tome 2 comprend notamment les dernières pensées de Schmoller sur les classes sociales, que Halbwachs mobilisera dès sa thèse de 1912 puis dans ses cours à la Sorbonne⁶⁰. Schmoller accepte également, dans le tome 2, l'idée de division du travail : « Je dois donc m'en tenir à la proposition générale que, sans parler du type de la race, les grandes divisions historiques, provenant de l'exercice de la profession et de la division du travail, donnent l'impulsion la plus forte à la formation des classes sociales » (SCHMOLLER, 1905, p. II, 439 cité par Montigny, *op. cit.*, p. 266, n. 83). Halbwachs pouvait donc apprécier ce genre de motivation historique dans la méthode économique.

Halbwachs affiche sa proximité avec ses méthodes, car Schmoller a également proposé une sociologie des tendances à agir. Cela étant posé, Halbwachs explique, il reste à définir ces tendances et à savoir s'il existe une tendance fondamentale de l'action humaine. Les utilitaristes affirment que cette dernière est constituée par l'intérêt bien entendu (on corrigerait en disant que ce sont plutôt les libéraux comme Smith), pour Mill par la recherche explicite de la richesse et on a pu vouloir y intégrer l'accumulation de capital. Halbwachs rejette frontalement ici l'approche « individualiste » de l'économie, au sens où elle exclut toute composante sociale, et qui essaierait de compenser ce manque par une application non avenue de la loi des grands nombres : on voit déjà ici la critique adressée à Quetelet quelques années plus tard. L'argument de Halbwachs, déjà présent ici, est que la forme mathématique de la loi des grands nombres (supposant l'indépendance des événements) ne correspond tout simplement pas aux formes sociales. Par exemple, la loi des grands nombres ne peut pas expliquer la variation locale des prix dans une région, car cela dépend, entre autres, des différents groupes sociaux faisant partie de la région. En ce sens, ici Halbwachs postule explicitement que la masse des hommes n'est pas une somme d'individus : elle est d'emblée composée de *groupes* possédant une substantialité. (HALBWACHS, 1905a, p. 186). Il profite aussi de ce passage d'épistémologie des statistiques, digne d'un professeur fraîchement agrégé, pour rappeler que la moyenne n'est qu'un des outils

60. En particulier, Schmoller expose aussi une forme de perspectivisme au fondement de la hiérarchisation sociale : « Celui qui sait combien la bonne cuisinière s'estime plus que la simple servante, combien le domestique d'une maison princière se croit supérieur à celui d'une maison bourgeoise, combien le maçon et le charpentier expérimentés se considèrent plus que le simple manœuvre ; celui qui sait combien fortement, en dépit de notre fanatisme égalitaire d'aujourd'hui (*sic.*), ces différences de rang se traduisent dans les idées et les revenus des intéressés, celui-là comprendra qu'une certaine hiérarchie des états est une nécessité psychologique de tous les temps » (SCHMOLLER, 1905, p. II, 429 cité par Montigny dans HALBWACHS, 2008, 259, note 21).

de l'économiste, et que ce qui l'intéresse également est la variation locale dans des contextes précis.

Sa critique de l'approche individualiste en économie se conclut ainsi : « Toutes ces données particulières s'écarteront de la donnée moyenne, parce que des forces sociales diverses ont agi sur les divers groupes d'individus aux divers moments, parce que sous l'influence de ces forces les mobiles se sont différemment hiérarchisés dans leur esprit : et c'est cela qui est la vraie matière de la science » (ibid., p. 186-187). Ce principe établi en 1905 servira d'aiguillon pour la suite, en particulier concernant la causalité sociale, qui dans cet extrait est conçue comme une force qui dirige les groupes et hiérarchise leurs motifs d'agir : on songe à la critique du mouvement par Leibniz, qui était l'un des premiers à clairement distinguer quantité de force et quantité de mouvement (*Animadversiones*, II, 36) lorsqu'il fallait considérer le choc des corps. Poser la motivation, l'intérêt individuel au fondement de l'économie, d'une part peut conduire à se priver d'explications sociales, pourtant nécessaires dans le cas des fortes variations (ou des crises, tout simplement), et plus fondamentalement, est insuffisant : il faut expliquer l'intérêt et donner sa genèse sociale. Comment ce principe va-t-il évoluer jusque dans les *Causes du suicide* ? Cette force sociale, en 1905, correspond aux représentations collectives, et en 1944 dans le cours de psychologie collective, sera étendue à la mémoire collective, qui permet d'expliquer à la fois les tendances individuelles et les représentations collectives grâce à la persistance des secondes dans les premières. Pour atteindre cette étape, il faut donc passer à l'examen des concepts plus spécifiques de la sociologie halbwachsiennne, comme la causalité et l'espace, et ce du point de vue de ses enquêtes⁶¹.

Ce compte-rendu, tout à fait remarquable par sa partialité (Halbwachs considère en tout et pour tout une trentaine de pages du traité de Schmoller) contient une prémisse tout à fait fondamentale qui sera affinée à l'occasion de la conclusion de sa thèse de 1913 : il faut, en droit, dans notre méthode sociologique, privilégier la variation autour des normes statistiques, puisque celle-ci est le signe de l'existence de tendances collectives *sui generis*, de forces cachées pour notre conscience. Dans ce texte, il n'est par contre ni question de mémoire sociale (ou alors de

61. À noter que, bien entendu, la notion d'enquête pour un durkheimien aguerri en quête à la fois de légitimité institutionnelle et de son objet d'étude même, si ce n'est de sa méthode, ne signifie à peu près rien en commun avec l'enquête sociologique contemporaine (à commencer par l'opposition arbitraire entre le « qualitatif » et le « quantitatif »).

façon encore implicite), ni de Leibniz.

II. Sur le terrain de l'invention et de l'expérimentation sociologique : le rationalisme de Halbwachs à l'épreuve du fait social

Une lecture attentive du texte-manifeste de 1918 nous a enseignés au moins deux choses. D'abord, que Halbwachs mobilise Leibniz pour servir les fins de son ontologie sociale durkheimienne dans un contexte décisif : celui de l'après-guerre, marqué par une sociologie qui reste à bâtir et qui, aux yeux des durkheimiens au moins, possède toutes les clés en mains pour se solidifier. Ce temps de l'entre-deux-guerres est en effet tout à fait décisif pour ce qui nous intéresse, puisque s'y joue un mécanisme classique, celui de l'institutionnalisation¹.

Les interprétations dominantes de cette période (au moins jusqu'à l'article de Jean-Christophe Marcel) donnaient l'image d'une discipline censée être vouée à un déclin inéluctable. Entre l'absence de moyens, l'absence d'existence institutionnelle, ou bien la difficile lutte contre les autres disciplines, il semblait difficile d'espérer trouver quelque intérêt pour cette période (et préférable de s'en remettre à l'année « 0 », l'année 1945). Pourtant on peut aussi retourner ce genre d'arguments : par exemple, l'absence d'héritiers, en tout cas la difficulté à dénommer des successeurs, n'est-elle pas également un motif qui pousse à se lancer dans la recherche historique² ?

1. Voir par exemple HEILBRON, 1985, HEILBRON, 2015, ch. 4 et 5, puis particulièrement MARCEL, 2001 ; MARCEL, 2004 pour le cas de Halbwachs.

2. C'est en tout cas le point de vue de Marcel : « Contrairement à certains commentaires qui ont été faits sur la question (Heilbron, 1991 ; Clark, 1973), et dans lesquels le déclin de la sociologie durkheimienne est interprété comme l'aboutissement d'un évident processus de sclérose intellectuelle et institutionnelle entamé dès la Première Guerre, il semble qu'on peut au contraire s'étonner (...) que le durkheimisme n'ait pas eu plus de succès dans les années 1930 et après 1945. » (MARCEL, 2004b, p. 90). Essayons donc de nous étonner des inventions, hypothèses, bref du foisonnement intellectuel qui se développe alors chez Halbwachs.

1 La construction du perspectivisme social de Halbwachs

Dans « Matière et société », Halbwachs fournit une justification plus détaillée de cette séparation nette entre le « règne » physiologique, individuel et le règne collectif qu'il observait en 1918. Ainsi,

« [D]ans toutes les relations que comprend la vie d'une société n'entrent que des termes de même nature, rien que du collectif : les faits sociaux se présentent comme un système fermé » (HALBWACHS, 1920, p. 88).

Un « système fermé » : Halbwachs est désormais convaincu : la sociologie est dotée de moyens suffisants pour se mettre à la recherche de son objet. Le même article est pourtant à la source de nombreuses critiques, car on a pu voir ce qu'on appelle un biais légitimiste, ou plus simplement élitiste. Michel Amiot n'y va pas de main morte et déclare alors vers la fin de son article très convaincant, qu'« en inscrivant la combinatoire de la profession et du revenu dans le dualisme de l'aristocratie (considérée comme l'essence du social) et de la matière (considérée comme le pôle absolu de la désocialisation), Halbwachs ne fait sans doute qu'exprimer ses propres préjugés de petit bourgeois fasciné par le mode de vie aristocratique tel qu'il se prolongeait dans la bourgeoisie de robe de son temps » (AMIOT, 1991, p. 283). Un premier risque apparaît donc pour notre leibnizien : celui de l'idéalisme épistémologique. Les classes inférieures dépendraient de la « monade » de celles qui sont supérieures, car supérieures dans leur quantité d'action.

Christian Topalov a réussi à davantage situer cet article dans le sillage des deux thèses de Halbwachs, concernant l'expropriation des terrains et la théorie de la classe ouvrière (Halbwachs a écrit trois thèses si l'on ajoute celle sur Quetelet). Cette analyse se fait à la fois par rapport au champ intellectuel et politique. Ce travail doctoral était en effet difficilement dissociable du mouvement socialiste normalien concentré autour d'Albert Thomas, de Simiand et d'autres. Topalov étudie ensuite son programme intellectuel proprement dit. En raison de l'évolution des normes de calcul statistique, les premières thèses de Halbwachs relèvent bien d'un autre temps que le nôtre (TOPALOV, 1999, p. 18), tout comme les propos tenus dans « Matière et société ». Deuxième risque donc : l'idéalisme politique. Si les classes supérieures sont à l'origine de la

cohésion sociale, ne pourraient-elles pas l'être pour la cohésion politique³ ?

Finalement, pour Halbwachs, cette hiérarchie n'est pas naturelle ou divine, mais historique et socialement déterminée. La « confusion » des perceptions ouvrières vient de leur rapport imposé à la matière, pas de leur essence. Au risque d'étonner des commentateurs, la sociologie d'Halbwachs est davantage une monadologie « matérialiste », au moins au niveau de la méthode, où la capacité de perception dépend de la place dans le système social.

1.1 À la recherche de la causalité sociale : itinéraire d'une problématique

Comme le rappellent Baudelot et Establet, Halbwachs « est bien le premier à définir les rapports de classes comme des rapports de forces et de sens » (HALBWACHS, 2011, p. XXXVI). Dans *La classe ouvrière*, la hiérarchie des besoins, l'un des problèmes-clés, est définie en termes de force sociale : « On ne nous explique pas d'où cette « échelle » et cette « hiérarchie » tireront leur force » (ibid., p. 328) et c'est dans les *Causes du suicide* que se met en pratique ce qu'on retient aujourd'hui comme le concept de milieu social, proche des considérations de Vidal de la Blache, par exemple. Dans la littérature secondaire, il y a déjà eu l'occasion de montrer la nouveauté de la conception du milieu social présente dans ce travail imposant que sont *Les causes du suicide* (BAUDELLOT, 2007 ; BAUDELLOT et ESTABLET, 2011), qui, malgré la préface élogieuse de Mauss, nuancent fortement le travail de Durkheim. Passons donc à l'objet sociologique par excellence pour tout durkheimien aguerri durant l'entre-deux-guerres : le suicide.

Selon Durkheim, au moment d'écrire son étude sur la question, seuls les « caractères généraux de l'humanité » seraient explicables sociologiquement :

« Pour ce qui est des propriétés individuelles, celles-là seules peuvent jouer un rôle qui se retrouvent chez tous. Car celles qui sont strictement personnelles ou qui n'appartiennent qu'à de petites minorités sont noyées dans la masse des autres. De plus, comme elles diffèrent

3. Nous n'avons toutefois, par manque de temps, abordé plus en détail le rapport entre le leibnizianisme d'Halbwachs et sa pensée politique. Les textes qui nous renseignent sur la question sont, à mes yeux, « Ma campagne au Collège de France » (1944) et les carnets de l'IMEC mentionnés par Topalov dans l'article de 1999. Bourdieu a aussi proposé une analyse spécifiquement politique de l'œuvre de Halbwachs dans son article appartenant à un numéro collectif sur les professeurs de Collège de France affectés par la Résistance (BOURDIEU, 1987) Ainsi conclut-il son article : « Je crois que, sous peine de s'exposer aux répétitions de l'histoire, il faut accepter de voir un lien entre les discours de rectorat que le plus grand philosophe allemand du temps prononça, en 1933, le brassard à croix gammée sur le bras, à la gloire de l'Université allemande et la rencontre du rationalisme réducteur et destructeur dont la sociologie française représentait le symbole le plus abhorré et l'assassinat d'un grand sociologue français, perpétré en 1945, dans la folie ultrarationnelle d'un camp d'extermination. ».

entre elles, elles se neutralisent et s'effacent mutuellement. Il n'y a donc que les caractères généraux de l'humanité qui peuvent être de quelque effet. Or ils sont à peu près immuables. Du moins, pour qu'ils puissent changer, ce n'est pas assez des quelques siècles que peut durer une nation. Par conséquent les conditions sociales dont dépend le nombre des suicides sont les seules en fonction desquelles il puisse varier. Car ce sont les seules qui soient variables (DURKHEIM, 2002, p. 28, l. III). »

Halbwachs, ayant en tête les défauts du « quêtesisme » latent de Durkheim depuis sa thèse, met alors en œuvre deux stratégies. D'une part, il propose une définition du suicide qui exclut le sacrifice. Pourquoi donc ? En fait, il existe des sacrifices volontaires qui ne sont tout simplement pas des suicides. D'autre part, Halbwachs va se mettre en quête d'une explication sociologique en termes d'influence causale du milieu, ce avec à l'appui des données diverses. Le cas des suicides en Suisse (tableau XXXV) montre que toutes zones géographiques confondues, les catholiques se tuent moins que les protestants : cela confirme bien l'énoncé général de Durkheim. Toutefois, le problème est que plus on s'approche des milieux urbains, plus l'écart diminue : les protestants se suicident 3,3 fois plus que les catholiques en milieu agricole. Au contraire, l'écart est de 1,4 dans les districts industriels. Halbwachs remarque donc que « l'influence du milieu, urbain ou rural, apparaît donc prépondérante. Ce n'est pas parce qu'ils sont catholiques, mais parce qu'ils vivent dans des milieux paysans traditionnels, que les catholiques de la campagne se tuent si peu : il suffit de les transporter dans les milieux urbains pour qu'ils se rapprochent singulièrement des protestants » (ibid., p. 211-212). En somme, la religion ne suffit pas à expliquer le suicide des croyants. Un autre constat est que le suicide est un exemple de fait social total : « un ensemble de suicides est donc une donnée très complexe qu'on ne peut mettre en rapport qu'avec un ensemble complexe de causes » (HALBWACHS, 2002b, p. 369). Ici, on retrouve une première mise à l'épreuve du concept de complexité que Halbwachs développe petit à petit, jusqu'à l'article sur Simiand (HALBWACHS, 1936) qu'on abordera ensuite.

Pour finir, il s'agira de préciser le statut causal des représentations collectives chez Halbwachs. Nous nous appuierons sur les interprétations de Frédéric Keck, les discussions autour du suicide, et les héritages combinés de Lévy-Bruhl, Borel et Tarde.

Le philosophe et historien des sciences Frédéric Keck a proposé une interprétation dynamique de la conception de la causalité de Halbwachs pour la situer par rapport à Durkheim et Lévy-Bruhl

(KECK, 2005). Une de ses thèses est que Halbwachs propose une conception des classes sociales perspectiviste, selon laquelle celles-ci sont autant de points de vues sur l'activité sociale (ibid., p. 37). Il rappelle que le modèle de la causalité sociale de Lévy-Bruhl concernant le totémisme et les sociétés dites primitives est inspiré par Malebranche et sa théorie occasionnaliste et consiste à dire que l'activité sociale émane des consciences individuelles. C'est par une analyse du degré de participation des consciences au tout qu'on explique, dans ce cas, le totémisme, ou pour nous, le suicide. La conception de Halbwachs s'en rapproche. Celui qui se suicide appartient de moins en moins à la vie sociale environnante. Dans « La mémoire collective et le temps », il parle de degrés de participation des pensées individuelles à la pensée collective (LMC, 192). Il est par contre moins sûr que, comme le dit Keck, la richesse de la vie sociale soit « objectivement calculable » (ibid., p. 44), étant donné la conception aléatoire de la variation des cadres présentée précédemment. Il n'est pas certain qu'il soit utile de chercher à identifier la richesse de la vie sociale à la richesse économique : il faut plutôt l'associer à une intensité croissante des rapports sociaux (à nouveau, on a vu que cette position peut poser des problèmes légitimistes). Keck souligne en outre que la solution de Halbwachs au problème de la transcendance de la conscience collective est qu'elle pose « autant de degrés de conscience qu'il y a d'intensités dans l'expression du tout social » (ibid., p. 36). Halbwachs écrit à propos des motifs individuels, que, « s'ils conduisent au suicide, c'est que chacun de ces événements a pour effet d'isoler et retrancher moralement un individu du groupe auquel il se rattachait, si bien que l'homme ne se trouve plus adapté à son milieu habituel. Pris d'ensemble, ces motifs mesurent exactement la quantité de déséquilibre que comporte chaque type de société. Comment leur nombre ou leur fréquence résulterait-elle du hasard ? (HALBWACHS, 2002b, p. 383). On doit pouvoir être en capacité de mesurer l'intensité du sentiment collectif. Or, les motifs, plus que la forme externe de la religion, permettent de saisir plus concrètement l'activité sociale, puisqu'ils ne peuvent pas être séparés des causes plus générales (crises économiques, guerres...) : « bien que les suicides soient le plus souvent dispersés dans le temps et dans l'espace, (...), les motifs individuels du suicide n'en sont pas moins en rapport avec des causes générales, et font partie du même système » (ibid., p. 383). Justement, ces causes générales sont incarnées de la meilleure façon dans les motifs individuels : on mesure ici la distance avec l'explication connue de Durkheim. Le terme

de système doit être entendu en un sens général, qui consiste à dire que l'étude générale des faits sociaux nécessite d'intégrer les motifs individuels à l'étude des causes collectives. Cela découle de la thèse exposée précédemment concernant l'entre-expression des classes sociales par rapport à l'activité sociale générale⁴. On peut également y voir la volonté de réussir à expliquer le règne des fins sans l'éloigner de celui des causes efficientes. Il est nécessaire de considérer les motifs du suicide, puisque ceux-ci inclinent les agents, dont la psychologie est le résultat de la psychologie (collective) de différents espaces, comme leur classe sociale, la religion ou le milieu géographique. Jusqu'à son *Esquisse pour une psychologie des classes sociales*, Halbwachs continuera à défendre ce principe d'intensité variable de la conscience collective : « Cette diversité entre les membres, cette différenciation dans la structure du groupe est le seul moyen d'assurer la durée et de maintenir la force des tendances qui le caractérisent, des motifs sociaux qu'il représente et impose aux hommes qu'il comprend⁵ » (HALBWACHS, 2002a, p. 20).

Dans le texte important sur l'expérimentation statistique, Halbwachs discute le livre de Borel, *Le hasard* (publié en 1920), les travaux de Simiand (notamment *La méthode positive en science économique*, 1908) ou encore les avancées récentes de la statistique avec Galton et Gini. Il en profite pour préciser sa conception de la causalité (HALBWACHS, 1923) : « c'est la comparaison entre les résultats de l'observation et du calcul des probabilités qui met en lumière l'action d'une telle cause » (ibid., p. 368). Si on mesure un écart entre une modélisation au hasard et les fréquences mesurées, ce serait donc le signe de l'existence de représentations collectives. Maintenant que l'existence de ces représentations collectives est posée, quel est leur mode d'action et de production ?

D'abord, on peut voir que les représentations collectives peuvent agir comme une force de poussée. Elles incitent alors les individus à agir par un pouvoir causal propre. F. Keck écrit de façon particulièrement claire que, pour Halbwachs « d'un individu qui se suicide, on ne peut pas dire que la société le fait mourir, mais qu'elle le laisse mourir » (KECK, 2005, p. 38). Ainsi, le mouvement serait aussi inverse : le suicide, comme retrait de la vie sociale, est une manifestation de la perte de force des cadres sociaux. Si on accepte la définition leibnizienne

4. Aussi bien Christian Baudelot que Sophie Jankélévitch s'accordent sur cette conception pluraliste et « systémique » de la causalité proposée dans *Les causes du suicide* (BAUDELLOT, 2007 ; JANKÉLÉVITCH, 2018, resp. 27 et 72). Baudelot avance même un rapprochement avec les théories d'Elias et de Bourdieu sur l'incorporation sociale.

5. Ici, on possède un principe repris par Bourdieu (voir BOURDIEU, 1997, chapitre 4).

du motif comme disposition à agir (LEIBNIZ, 1957, p. 127), les causes plus générales comme le milieu géographique ou la religion, doivent être expliquées de façon plus classique, par les représentations collectives (et la mémoire collective, bien entendu), qui hiérarchise ces motifs.

Une autre façon de procéder est la méthode individualiste, qui pose que ce dont on parle depuis le début, les représentations collectives, n'existent pas, ou sont, au mieux, des fictions utiles employées pour faciliter le raisonnement. Or, une fiction utile vise une fin pratique et présuppose un certain fondement, ce qui révèle l'ambiguïté du terme, à cheval entre nominalisme et réalisme. Pour Halbwachs, s'il est utile de parler de représentations collectives, c'est qu'elles existent, en particulier elles sont mesurables par les statistiques. Il emprunte une voie qu'on peut qualifier, comme pour Tarde, de dynamique : les représentations collectives agissent sur les individus par leur force, qui varie en intensité selon l'espace et le temps. Ce qui est particulièrement frappant est que Tarde aussi tendait vers une conception proche de celle de Halbwachs, puisqu'il acceptait que les tableaux statistiques révèlent « la hausse ou la baisse croissante d'une consommation ou d'une production spéciale, d'une opinion politique particulière traduite en bulletins de vote, d'un besoin de sécurité déterminée exprimé en primes d'assurances contre l'incendie ou en livrets de caisses d'épargne, etc. » (TARDE, 1883, p. 376 – cité par T. MARTIN, 2017). En outre, il possédait aussi une conception bien plus dynamique que Durkheim, fondée sur l'intensité de l'imitation et du désir. Toutefois, Thierry Martin rappelle qu'« il s'agit moins pour Tarde d'expliquer la présence constante de ce phénomène social qu'est la criminalité que d'étudier les moyens mis en œuvre pour le combattre » (T. MARTIN, 2017, p. 80). Ajoutons que sa tendance, presque constante, à fonder l'explication sur l'imitation inter-individuelle l'empêchait de parler de forces collectives *sui generis*, dont l'intensité serait mesurable à travers les relevés statistiques eux-mêmes et ce qui lui aurait permis de se rapprocher d'Halbwachs.

C'est dans cette pluralité des influences – de l'occasionnalisme de Lévy-Bruhl à la dynamique statistique de Tarde – que Halbwachs élabore une conception originale : les représentations collectives sont à la fois mesurables et causales, sans cesser d'être médiées par les motifs singuliers.

1.2 La physique sociale de Halbwachs : analogies, métaphores et emprunts disciplinaires

1.2.1 Quelques remarques générales sur l'analogie physicaliste chez Halbwachs

Halbwachs considère les forces sociales comme des réalités agissantes au sein des groupes. Ces derniers forment, selon lui, la matrice primitive de la vie humaine. Leurs membres ne coexistent pas passivement, mais s'imitent et s'influencent continuellement. Quelle est la trace de ce lien ? Ce sont les cadres sociaux ⁶ : « Le développement de Paris, tel que nous le connaissons, se conçoit dans plusieurs cadres divers ; l'essentiel est que tous ces cadres répondent au même ensemble de tendances, et les satisfassent également. Les besoins sociaux ne sont compressibles et extensibles que dans de certaines limites » (HALBWACHS, 1928a, p. 170). Un autre présupposé employé par Halbwachs est que ces forces agissent réellement, ce qui les rend objectivables. Parmi tous les passages « physicalistes » de Halbwachs ⁷, peut-être le plus représentatif, car conclusif, est la dernière phrase de la *Morphologie sociale*. Halbwachs y décrit à nouveau cette perception collective dont il est à la recherche depuis ses premières enquêtes :

« C'est là [cette perception collective], sans doute, en elle parfois un poids mort, car l'attitude qu'elle a prise en présence de ces formes tend à s'immobiliser elle-même ; mais c'est aussi un lest nécessaire, et parfois comme une force vive, en ce que, dans ces formes, se conserve tout l'acquis de la société, et même son élan. »

Cette citation concentre une tension centrale de notre propos : l'articulation entre une perception collective comme force vive (héritage bergsonien), et une dynamique structurée par des formes sociales substantielles (héritage leibnizien) ⁸.

6. Point abordé dans HALBWACHS, 1918, p. 362. Ensuite, Halbwachs laissera la place au concept de mémoire collective, qui doit prendre le rôle de cadre social général de la vie en groupe.

7. J'entends ce terme en référence au cadre référentiel de Halbwachs, qui est celui de Comte (la physique sociale).

8. Il me semble que ce genre de formulations se distingue d'un type plus primitif, encore descriptif. Je pense par exemple à ce passage du *Tracé des voies à Paris*, à propos des besoins sociaux : « si on leur ouvre un chemin trop large, ils ne le rempliront pas ; si on leur ouvre un chemin trop étroit, ils en chercheront et en trouveront un autre. Les sources jaillies au sommet d'une colline ne débiteront pas plus d'eau parce qu'on aura creusé plus de rigoles pour les accueillir : si on ne les capte pas pour irriguer certains terrains, elles en féconderont d'autres. Il en est ainsi des besoins qui s'expriment dans les mouvements de la population. Si quelques temps, on n'en tient pas compte, ils s'accumulent, et quand on est enfin obligé de s'y plier, toute la force emmagasinée se dépense sans doute d'un coup, mais son action reste égale à ce qu'elle eût été autrement » (HALBWACHS, 1928, p. 170-171 – cité par TOPALOV, 1999, p. 36).

Différents éléments peuvent permettre de comprendre cet emprunt.

D'abord, pour des raisons méthodologiques, Halbwachs mobilise ces catégories pour clarifier l'objet qu'il étudie. À ce stade, faisons appel à un philosophe silencieux mais qui structure notre corpus : Antoine-Augustin Cournot⁹. Cournot a un rapport ambigu à Leibniz, qu'on retrouve de façon homologue chez Halbwachs puisque les deux auteurs essaient de penser un probabilisme moral. Suivons le mot d'ordre cournotien :

« Ces adages, reçus également en physique, en médecine, en morale, en politique : “Toute action entraîne une réaction ; – on ne s'appuie que sur ce qui résiste,” et d'autres semblables, sont autant de manières d'exprimer certaines règles de cette dynamique que nous qualifions de supérieure, parce qu'elle gouverne aussi bien le monde moral que le monde physique, et sert à rendre raison des phénomènes les plus délicats de l'organisme, comme des mouvements des corps inertes » (COURNOT ANTOINE AUGUSTIN, 1975, p. 461).

Selon François Vatin, un leibnizianisme parcourt toute l'œuvre de Cournot et, contrairement à ce que l'on a pu croire, ne disparaît pas pendant une période « mécaniste »¹⁰. Dans le *Specimen dynamicum* en effet, vers 1695 Leibniz affirmait en effet que la force est bien *réelle*, et qu'une substance a besoin de celle-ci pour agir véritablement. L'interprétation sociologique qui apparaît à partir des considérations précédentes serait que les représentations collectives agissent selon une certaine intensité chez les individus, grâce à la mémoire qu'ils en ont, mémoire permettant la « rétention » de la force sociale. Cette rétention, en un sens plus relâché, serait objectivable par la mesure statistique. Reste une difficulté théorique majeure : peut-on concevoir une force sociale qui s'exercerait sans limiter ou réduire une autre ? Toute force implique une interaction, et donc une loi de composition, qu'il faudrait pouvoir déduire du concept même de force (LEIBNIZ, 2017b, p. 6).

9. Le leibnizianisme de Cournot est étudié par exemple dans ROBINET, 1981.

10. « Sans doute, Cournot a-t-il évolué, de ses premiers travaux mathématiques des années 1820 à ses derniers ouvrages épistémologiques des années 1870. Il rencontra tardivement sur son chemin la thermodynamique qui devait profondément marquer ses derniers ouvrages et ne se forma que progressivement par ses lectures à la biologie. Mais il était préparé philosophiquement à de tels apports par sa méditation de l'œuvre de Leibniz, qui fut et resta son philosophe de prédilection. Ainsi, le biologisme de sa maturité résulte de la confirmation par un matériau nouveau d'intuitions philosophiques présentes dès l'origine. Il n'y a donc pas à proprement parler passage, dans la pensée de Cournot, d'un modèle “mécaniste” à un modèle “biologiste”, non seulement, parce qu'il combinera dans son épistémologie les références mécaniques et biologiques, mais parce que son abord de la mécanique elle-même ne fut jamais “mécaniste” » (VATIN, 1998, p. 245).

1.2.2 Vers une théorie de la complexité sociale à partir de 1936

Pourtant, notre histoire ne s'arrête pas là. En avril 1935, François Simiand, ami de toujours de Halbwachs, meurt prématurément. Halbwachs ne tarde pas et, en 1936, nous livre un dense compte-rendu qui fait aussi office de manifeste : « La méthodologie de François Simiand : un empirisme rationaliste ». La « donnée très complexe » aperçue lors de la théorisation du suicide va ici prendre une consistance bien plus grande ¹¹.

Pour terminer cet « itinéraire » d'Halbwachs quant à la causalité sociale, nous aimerions mettre en valeur la spécificité de sa position par rapport à Simiand ou Durkheim. *Les causes du suicide* sont riches d'enseignements pour une recherche de méthodologie : Halbwachs y met à l'épreuve des raisonnements géographiques, moraux, et sociologiques tout en développant une conclusion qui interroge la difficile question existentielle qui a motivé le livre : qu'est-ce qui nous pousse au suicide ? Comme on l'avait évoqué dans la partie II.1, Halbwachs propose une conception de la causalité comme système de combinaisons. Le suicide serait une complexité qui doit être mise en rapport avec le plus grand nombre de causes possibles. Or c'est à l'occasion de cet hommage à Simiand qu'Halbwachs se livre davantage sur ce terme de complexité.

Divisé en cinq parties, l'article et hommage à Simiand se présente comme un manifeste explicite en faveur de la méthode expérimentale en sociologie, citations et enquêtes à l'appui, dans un contexte de dépréciation croissante de la sociologie ¹². À partir des pages 287-288, on assiste à un phénomène assez typique désormais chez Halbwachs : celui de parler de tout autre chose que ce qu'il était prévu. Au lieu de citer Simiand comme il le faisait jusqu'ici quant à la méthode économique, Halbwachs commence à désigner des ennemis : l'abstraction infondée, le contractualisme social, et, enfin, une mauvaise conception de la causalité (« C'est, au fond, la notion de cause qui est mal comprise », p. 287).

Halbwachs y renforce une conviction méthodologique centrale : l'individu, en tant que tel, ne peut pas être tenu pour une cause. Il constitue plutôt une *limite* de l'explication, une borne

11. Il existe à notre connaissance deux études consacrées aux rapports intellectuels entre Simiand et Halbwachs : l'article d'Éric Brian et de Marie Jaisson sur le probabilisme social d'Halbwachs (BRIAN et JAISSE, 2005), et l'étude de Jean-Christophe Marcel (MARCEL, 2008).

12. Je renvoie aux analyses de Jean-Christophe Marcel et de Johan Heilbron sur cette difficile question de la dépréciation de la sociologie pendant la période. Cette prudence invite à ne pas réifier ce genre de textes sous forme d'hommage. Sa date de rédaction, qui suit de quelques années les *Causes du suicide* et l'article sur les rapports entre statistique et sciences sociales (1931), le présente comme une maturation théorique de ces étapes.

où viennent buter les outils conceptuels de la sociologie. La formulation de cette idée est d'une clarté remarquable. À la page 287, il écrit : « La relation causale s'établit non pas entre un agent et un acte, mais entre deux faits. Il n'y a cause que là où il y a loi. En ce sens, le phénomène individuel n'a pas de cause » (HALBWACHS, 1936, p. 287).

L'individu, pris comme singularité concrète, échappe par définition à toute loi générale. Il est le produit du croisement de séries causales multiples, indépendantes, souvent incompatibles :

« Le concret, ainsi entendu, peut être conçu comme une complexité, c'est-à-dire comme le concours contingent de séries de causes indépendantes. Alors, il y a une alternative. Ou bien l'explication de l'individuel sera une limite : il s'agira de combiner des plans d'abstraction, de façon à réduire indéfiniment la part de l'inexpliqué : mais ce qui sera expliqué le sera suivant le type de causalité des autres sciences. Ou le phénomène est unique, dans sa forme abstraite (une éclipse, le passage d'une comète) : c'est une seule expérience. »

Halbwachs, toutefois, esquisse *de facto* une troisième voie : « Le concret peut aussi être imaginé comme une synthèse originale, un effet de spontanéité absolument imprévisible, qu'il s'agisse de faits organiques ou de faits historiques » (ibid., p. 287).

Dans cette perspective, la complexité des faits sociaux n'est pas un obstacle à la science, mais une invitation à renouveler les instruments de la connaissance. Contre toute tentation de réduction, Halbwachs propose de concevoir l'individuel non pas comme ce qui échappe à la loi, mais comme le lieu où les lois se composent sans se confondre. Le fait social devient alors lisible à travers des combinaisons – notion-clé déjà à l'œuvre dans ses analyses du suicide – qui constituent autant d'idéaux de preuves ouverts à l'idée de contingence.

Dans ce cadre, la complexité est une donnée positive : elle oblige à penser des formes d'explication plus souples et capables d'articuler la multiplicité des causes. Ce geste méthodologique ouvre naturellement sur un autre enjeu central pour Halbwachs : celui de l'activité savante elle-même. Car si les faits sociaux appellent des instruments de connaissance renouvelés, c'est aussi que l'esprit humain n'est jamais seul dans son effort de compréhension.

C'est dans cette perspective que s'inscrit sa réflexion sur la science et sur la psychologie des savants, où se dévoile un usage discret mais significatif de certaines idées leibniziennes. À travers l'analyse des représentations collectives et des formes de raisonnement, Halbwachs

esquisse une véritable sociologie de la connaissance. Ce sera l'objet de cette nouvelle section.

2 Le pendant leibnizien de la psychologie collective : la théorie de la science et de l'activité savante chez Halbwachs

Le cas de la psychologie collective apparaît tout aussi révélateur pour notre sujet que celui de la théorie des classes sociales. Halbwachs visait à fonder la sociologie des classes sociales sur une théorie psychologique de la connaissance. Dans un article tardif de 1938, il développe cette théorie sociologique du raisonnement. Après avoir étudié les travaux liés aux classes sociales et au suicide, il est toutefois possible de considérer cette thématique pour sa spécificité, qui est désormais mieux balisée¹³. Cette « théorie sans protocole de recherche », pour reprendre l'expression heureuse de Marcel, fut-elle, et si oui comment, passée sous le crible, même indirect, de la formation leibnizienne de Halbwachs, ou y chercher un tel usage est-il excessif ? Pour ce faire, abordons un texte de Leibniz qui peut nous aider à calibrer notre réponse.

Dans le *Mémoire pour des personnes éclairées et de bonne intention*, écrit entre 1692 et 1695, Leibniz présente plusieurs conditions propices, selon lui, au bon fonctionnement d'une communauté de savants, avant de finir sur une sorte de compte-rendu de l'état des diverses Académies des sciences en vigueur à l'époque. Le tout est complété de quelques recommandations pour améliorer leur fonctionnement¹⁴. Une quinzaine d'années plus tôt, il écrivit des dialogues sur la morale et la religion, comme le *Dialogue entre Poliandre et Théophile*, composé vers le milieu de l'année 1679, ou le *Dialogue entre un habile politique et un ecclésiastique d'une piété reconnue* à la même période. Ce rappel permet de mieux situer le *Mémoire*. En effet dans ces dialogues Leibniz se fait le défenseur d'une équivalence stricte entre la démarche théologique et l'entreprise de connaissance, rappelant la connaissance du troisième genre chez Spinoza. Il refuse toutefois de réduire la religion à la morale, ce que Spinoza est censé avoir fait, ainsi que le nécessitarisme « aveugle », comme il le dit parfois et qui a contribué à retenir la position de Spinoza de cette façon.

Ce rapprochement se fait clairement sentir aux paragraphes 9 et 10, où Leibniz défend d'une

13. Voir à ce sujet, malgré ses défauts, à mes yeux, de cadrage thématique MUCCHIELLI, 1999 et les nombreux travaux de Jean-Christophe Marcel (par exemple MARCEL, 2004 ou MARCEL, 1998.)

14. Présent dans l'édition de Foucher de Careil, p. 274-293, puis dans le volume A IV 4, p. 613-621, ce texte est traduit en français : voir LEIBNIZ, 2017.

part que le monde est gouverné par la plus parfaite intelligence qui soit possible, et d'autre part qu'agir selon sa bonne volonté revient à augmenter son concours au royaume du Bien. Pour autant, le *Mémoire* ne possède pas une teinte théologique aussi forte que dans les dialogues, la raison étant, selon P. Rateau, qu'il est rédigé pendant une période caractérisée par l'échec de ses tentatives de fondation d'Académies (LEIBNIZ, 2017a, p. 52). Il présente plus directement ce qu'on appellerait aujourd'hui une éthique du savant. Enfin, il présente aussi un intérêt propre au projet encyclopédiste de Leibniz, qui se fait par exemple remarquer au paragraphe 13, que Leibniz conclut en disant « qu'[il] a déjà assez médité là-dessus pour pouvoir entrer dans un grand détail, s'il était lieu ici de le faire » (LEIBNIZ, 2017c, § 13). Il rappelait juste avant la nécessité d'un inventaire raisonné des connaissances disponibles.

Il est difficile de savoir si Halbwachs avait lu ce mémoire, mais il avait bien entendu connaissance de l'édition de Foucher de Careil, qui est citée dans la table des matières. Ce mémoire montre un Leibniz défendant l'aspect collectif d'une société savante, au niveau politique avant tout. Ces remarques fournissent, parmi d'autres bien entendu, le matériau du livre extrêmement instructif et suggestif de Davillé, *Essai sur l'activité et la méthode historique de Leibniz* publié en 1909 chez Alcan, philosophe avec qui Halbwachs avait travaillé à l'édition. Ainsi Leibniz propose la théorie d'une « intelligence mutuelle » des savants, et bien qu'il n'utilise pas ce terme, on peut même parler d'une théorie de la société des savants, qui peut à elle seule, par son caractère social, permettre le progrès : « un seul [savant] ne peut pas travailler à tout » (ibid., § 24)¹⁵. Il écrit aussi que « le meilleur serait que cette volonté se trouvât dans plusieurs qui soient d'intelligence. Rien n'est plus fort que la société » (ibid., § 6). La volonté dont Leibniz parle ici est la bonne volonté, qui suffit selon lui à s'acquitter de son devoir rationnel et permet d'accéder au royaume du Bien et à la gloire de Dieu. N'extrapolons pas cette citation de Leibniz, et continuons, à partir de ce point de départ, à considérer la sociologie de la mémoire de Halbwachs sous cet angle.

La mémoire collective, à partir de ce que l'on a établi, permet de décrire des phénomènes épistémologiques de différents ordres. Dans le cadre de l'activité scientifique, elle peut d'abord permettre de décrire le contexte d'élaboration d'un concept ou d'une hypothèse, ce que l'on

15. Comme on le verra, c'est Halbwachs lui-même qui propose ce terme pour étudier les diverses sociétés, au sens de groupes sociaux autonomes, comme la société des musiciens ou la société des savants (HALBWACHS, 1997, p. 159, 210). Halbwachs parle tantôt d'espace des savants, tantôt de sociétés des savants.

a coutume d'appeler le *contexte de découverte*. Les phénomènes concernés ici sont donc tout ce qui relève de facteurs historiques et sociaux de la découverte scientifique. On peut toutefois donner une interprétation plus cognitive de celle-ci, car elle est aussi un support permettant les opérations intellectuelles, comme le raisonnement, l'abstraction, etc. Par exemple, elle permet de donner une base pour ensuite émettre des critiques ou des conjectures. En outre, elle permettrait de décrire le savoir scientifique à un moment donné tel qu'il est partagé par une communauté déterminée avec ce que cela comporte comme tensions et oppositions. Ce second sens comprend donc aussi des phénomènes normatifs, comme le fait d'émettre une hypothèse et de la justifier, mais aussi le fait de défendre de ce qui est digne d'être étudié dans l'activité scientifique : des procédés expérimentaux utiles, un programme de recherche fructueux (*contexte de justification*). Il ne sera pas question dans ce dernier temps d'évaluer les nombreuses discussions qui ont eu lieu concernant la distinction entre le contexte de découverte et le contexte de justification, notamment au sein des épistémologies qualifiées d'évolutionnistes, mais d'abord d'éclairer les propositions de Halbwachs en gardant en tête son rapport à Leibniz.

2.1 De la logique de l'invention de Leibniz à la théorie sociale de la connaissance scientifique

Comme Durkheim, Halbwachs pense que nos concepts et nos catégories sont d'ordre collectif, puisqu'ils visent à être objectifs et impersonnels (HALBWACHS, 1918, p. 388-389, 399). En outre dès cet article il affirme que si on pense par rapport au groupe, alors on pense grâce à l'espace social (ibid., p. 385-386). Cet aspect collectif de la recherche scientifique n'est bien sûr pas une question nouvelle : il est défendu à nouveaux frais par Kazimierz Ajdukiewicz lors de l'ouverture du congrès international de philosophie scientifique de 1935 : « Le caractère scientifique [...] ne peut être attribué qu'à ce genre d'effort intellectuel qui dépasse la conscience individuelle et devient un bien commun » (ROUGIER, 1936, p. 19). M. Jaisson, qui a considéré l'évolution du concept d'espace chez Halbwachs, met en garde contre deux erreurs à éviter quant à son cas : chaque groupe social possède un temps spécifique associé ; ces temps sociaux sont incommensurables entre eux (JAISSE, 2008). Pour parler en termes bourdieusiens, il ne peut donc exister d'autonomie relative entre eux (en outre, Halbwachs ne s'exprime jamais

en termes de champ). Justement, Bourdieu quant à lui postulait l'unicité de droit du champ scientifique, à conquérir justement par rapport aux autres champs, la tendance fondamentale du champ scientifique étant la recherche désintéressée de la vérité.

Abordons un article de Halbwachs peu cité et étudié, « La psychologie collective du raisonnement » publié dans la revue allemande *Zeitschrift für Sozialforschung* en 1938, et repris dans son projet de cours au Collège de France, avec quelques paragraphes en moins. L'objectif de l'article est d'étudier du point de vue de la psychologie collective la question du raisonnement, scientifique ou non scientifique. Dans un premier temps, il propose de montrer que le raisonnement est nécessairement un phénomène collectif. Il étudie ensuite la théorie des actions logiques de Pareto, ce qui permet selon Halbwachs de montrer que la logique d'un raisonnement doit s'entendre en un sens relatif et non absolu. Un dernier temps est consacré à la naissance de la logique formelle, où il est d'ailleurs question de Leibniz et Arnauld.

Pour Halbwachs, le raisonnement n'est possible que si nous avons préalablement débattu avec d'autres personnes (« ce sont les autres qui débattent en nous » peut-il écrire). De même, le raisonnement possède une fonction subjective puisqu'il permet d'organiser sa propre pensée, ainsi qu'une fonction objective car il permet de théoriser les choses qui nous entourent selon un ordre de raisons. La seconde fonction provient en grande partie du rationalisme classique, qui postulait une raison inhérente aux choses, qui doit être dévoilée par l'analyse et la connaissance : c'est la fonction objective. Ce que Halbwachs retient de Pareto est qu'il existe une distinction entre résidus et dérivations au sein du concept d'action logique. Les résidus sont ce qu'on trouve en écartant toute justification et raisonnement, comme l'intérêt personnel, l'appétit, etc. Les dérivations sont les moyens utilisés pour raisonner, et sont le plus souvent, mais pas nécessairement, de type déductif et sont au nombre de quatre selon Pareto : affirmations, raisonnement d'autorité, raisonnement en accord avec les doctrines, principes et croyances (on pense à l'autorité charismatique de Weber, mais aussi aux démonstrations en science), et les preuves verbales, qui reposent sur l'équivocité du langage et ne sont donc pas forcément vraies. Ce qui est important est que Halbwachs en tire deux conséquences : d'une part, la logique d'un raisonnement est à entendre en un sens relatif et non absolu : en somme, ce qui est logique pour un groupe ne l'est pas pour l'autre. Ensuite, une conséquence plus banale mais qui a son

importance sur le plan de la théorie sociologique est la suivante : on cherche (et trouve) souvent des raisons pour justifier nos préférences, nos choix, et ce aussi bien dans la vie pratique que scientifique. Le premier point repose sur le fait que le prédicat « logique » ne possède pas la même signification selon le groupe social étudié. Halbwachs essaie pourtant d'éviter de tomber dans le relativisme du contenu scientifique. En effet, ce qu'il défend avant tout est l'existence d'un *fait*, à savoir que les diverses communautés savantes ne possèdent pas les mêmes valeurs qu'on qualifierait aujourd'hui de « cognitives », ce qui sera logique sera simple pour l'une, et sera clair pour l'autre, par exemple. Il continue à défendre la normativité de la logique (voir p. 372) : les règles s'imposent bien à ceux qui les suivent (ces prescriptions sont d'ordre social, puisqu'elles s'imposent à tout individu désirant faire partie du groupe) ¹⁶.

Ce qui va être plus intéressant est le cas de la logique formelle, qui n'est qu'un des types de raisonnements (Halbwachs considère par exemple que la religion met en place une logique, tout comme le droit). Pour illustrer le caractère collectif du développement scientifique, il défend le fait que la naissance de la logique formelle elle-même n'est pas un processus individuel et est donc un processus collectif. La dialectique socratique a émergé pour lutter contre les sophistes ; la scolastique a émergé contre le mythe du savant isolé (on est contraint de présenter sa thèse publiquement et selon les règles très strictes de la *disputatio*) ; enfin, la correspondance entre Arnauld et Leibniz révèle que le premier ne pouvait comprendre le second si et seulement si il présentait ses arguments sous une forme scolastique, justement ¹⁷. S'ensuit alors un passage on ne peut plus leibnizien, mais justifié sociologiquement. Il vaut la peine de le citer entièrement :

« Avec le raisonnement mathématique, nous sortons de la logique formelle pour entrer dans un autre domaine. Ici encore, on a pu croire qu'un esprit, livré à ses seules forces, pourrait reconstruire toute la mathématique, toute la géométrie. En fait, il n'irait pas bien loin, s'il ne faisait point partie de la société des mathématiciens. Cette société existe en effet, elle a ses principes, ses règles, ses conventions, ses formules, son langage, ses signes, qu'elle a élaborés peu à peu, au cours du temps, au prix d'un effort collectif. La démonstration mathématique n'est une analyse qu'en apparence et après coup. En réalité, elle suppose une

16. On peut toutefois se montrer insatisfait de ces quelques hypothèses de travail, qui apparaissent, rappelons-le dans un article normalement consacré à Pareto.

17. Halbwachs songe très probablement aux nombreux passages de la correspondance entre les deux dans laquelle Leibniz emploie l'exemple de la notion individuelle d'Adam pour expliquer sa thèse du *praedicatum inest subjecto*.

synthèse, c'est-à-dire le rapprochement de plusieurs propositions qui ont été établies par des groupes de chercheurs distincts. Tout problème nouveau est d'ailleurs une question qui est posée à un ensemble de mathématiciens par l'ensemble des autres (HALBWACHS, 1938, p. 370). »

On remarque beaucoup de choses ici. D'abord, une sorte de réticence immédiate au logicisme tel qu'exprimé depuis le début du siècle aussi bien par Russell que Couturat. Le logicisme devrait être associé à une posture individualiste, celle de savants qui essaient à eux seuls de fournir des axiomes en nombre fini pour fonder les mathématiques. Essayons d'être un peu plus charitable que Halbwachs : ce qu'il veut essayer de faire comprendre est qu'il est rare que le raisonnement mathématique soit purement analytique (qu'il découle *uniquement* des principes admis) et que par conséquent, les systèmes axiomatiques ne peuvent pas épuiser l'activité mathématique. Cette dernière repose sur des principes qui sont le résultat d'une histoire des principes, des règles déjà admises (et qui ont prouvé leurs fruits), et ne peut donc reposer (*uniquement*) sur un système d'axiomes. Par exemple, Leibniz a cru devoir démontrer le principe de conservation de la force vive (i.e. l'énergie cinétique) de manière uniquement mathématique, aujourd'hui nous dirions dans un champ dominé par la démonstration mathématique, même si Halbwachs ne s'exprime pas en ces termes.

Leibniz a pu défendre aussi cette impureté de l'analyse. Par exemple, il écrit qu'il « est rare cependant que l'analyse soit pure ; le plus souvent, en recherchant des moyens, nous tombons sur des artifices inventés depuis longtemps par accident sous la conduite de la raison par nous-mêmes ou par d'autres, que nous rencontrons dans notre mémoire ou dans les écrits des autres comme dans une table ou un répertoire ; et nous les appliquons, ce qui relève de la synthèse » (GP VII, 297 ; RC, 142¹⁸). Ici, nous avons affaire à bien plus qu'un emprunt : c'est bien une identité de positions. En outre, ce qui est remarquable est que Leibniz concède de son côté le fait que les autres mathématiciens, autres que celui qui raisonne, possèdent une fonction dans cette analyse « impure ». Dans ce fragment composé vraisemblablement entre 1683 et 1686, il différencie la synthèse, qu'il définit assez traditionnellement comme le fait de partir des principes pour découvrir des vérités, et l'analyse « considère seulement la cause du problème qu'on se pose et régresse jusqu'aux principes, comme si auparavant rien n'avait jamais été découvert par

18. Fragment intitulé : « De la synthèse et de l'analyse universelles ou sur l'art d'inventer et de juger ».

nous-mêmes ou par d'autres » (ibid., RC, 141). Il existe, d'une part, l'analyse commune, réalisée « par sauts » et qu'on utilise en algèbre, et, d'autre part, l'analyse réductrice, « la plus élégante et la moins connue ». Les commentateurs renvoient ici au fait que cela permet de réduire le problème à un plus simple, et ce dernier à un autre plus simple, ce qui possède l'avantage de la continuité, contrairement à une analyse plus directe. Un autre point important de ce texte est que Leibniz associe la synthèse à l'art combinatoire, qui est selon lui une véritable science dont les principes sont encore à trouver. Ce fragment est une conséquence de ce qu'il défend dans le *Mémoire* cité plus haut, à savoir que l'analyse est rarement pure, c'est-à-dire, en fin de compte, logique, puisqu'on doit toujours faire appel à des règles qui ne sont pas de nous. C'est ainsi que Halbwachs pourrait se défendre.

La conception de la logique que Halbwachs propose à partir de 1938 est en fait une conception de *plusieurs* logiques : « il y a autant de logiques distinctes que d'aspects déterminés des choses, pouvant devenir centres d'intérêt pour une communauté » (ibid., p. 374). En ce sens, la logique est moins une théorie abstraite du raisonnement, qu'un système de règles reconnues comme cohérentes et utiles à la cohésion sociale. Ainsi, la communauté scientifique est aussi un groupe social, et par conséquent ses règles sont une logique parmi d'autres, dans un sens moins théorique que celui de la logique philosophique. Pourtant Halbwachs note une différence entre les logiques sociales présentes en droit ou dans la religion, à savoir que ces dernières « s'inspirent du principe de finalité » (ibid., p. 373). Leibniz pour sa part louait aussi bien le raisonnement juridique, logique et théologique et donc peut accepter la pluralité de systèmes de règles. Pour autant, il n'aurait pu (ce qui est une conséquence possible de ce que dit Halbwachs) rejeter l'existence de principes universels de démonstration. Dès 1920, Halbwachs était conscient de cette distinction entre la science au sens le plus général, et la théorie de la science comme art : « Quand Leibniz dit qu'un artisan est capable dans certains cas de retrouver la théorie de son art, il entend par théorie la systématisation des règles et procédés pratiques, qui permet d'en comprendre l'enchaînement dans un cas et pour une application particulière, mais non la science, c'est-à-dire l'ensemble de concepts à la fois très riches et très généraux, œuvre lentement perfectionnée de tous les savants de tous les temps » (HALBWACHS, 1920, p. 116). Ainsi, de 1920, Halbwachs élabore une certaine théorie de la science, avec ses lectures passées de Leibniz en arrière-plan, couplées

à son ambition durkheimienne, partagée par Simiand, par exemple. En 1938, à la fois dans la *Morphologie* et dans l'article sur Pareto, on retrouve à la fois une théorie du développement scientifique et une esquisse de théorie du raisonnement collectif. Ces quelques présupposés étant exposés, quelle théorie de la science peut-on trouver chez Halbwachs, en considérant sa théorie de la mémoire collective, d'une part, et en considérant le rapport de Leibniz à l'encyclopédisme, d'autre part ?

2.2 Mémoire des prémisses et historicité du raisonnement scientifique

2.2.1 Un premier détour encyclopédiste

La citation de Leibniz tirée d'une lettre adressée à Vincent Placcius en mars 1696, « Celui qui ne me connaît que par ce qu'on a publié de moi ne me connaît pas », nous invite à se plonger dans ses écrits moins connus ou non publiés. Leibniz, en 1667, donc à un peu plus de vingt ans, dans la *Nova methodus discendae docendaeque jurisprudentiae*, nous propose déjà des considérations générales sur son encyclopédisme¹⁹. Dans ce texte, il propose une articulation entre mnémonique et analytique, distinction héritée à la fois de la rhétorique cicéronienne et de l'encyclopédisme naissant, comme celui d'Alsted. Vers 1697, il révisera ces paragraphes, ce qui, en soi, constitue un intérêt majeur pour étudier l'évolution du statut de la mnémonique dans son épistémologie, et pour nous, nous invite à réactiver ce thème. Dès lors, deux questions naissent : Halbwachs connaissait-il ce texte, ou à la limite, en avait-il une connaissance indirecte ? De plus, l'étude de l'évolution du sens même de la distinction, aux yeux de Leibniz nous renseigne-t-elle davantage sur un héritage dans la théorie de la mémoire collective ? Il convient pour cela de procéder à quelques clarifications méthodologiques. La prise de connaissance d'un texte de jeunesse de texte dont l'importance semble non négligeable pose plusieurs questions. Comment ce texte a-t-il été transmis jusqu'en 1907 ? Quelles modifications Leibniz lui apporte-t-il, et, sont-elles utiles pour nous ?

19. *Nova methodus discendae docendaeque jurisprudentiae*, « Nouvelle méthode pour apprendre et enseigner la jurisprudence », désormais abrégée *Nova methodus*.. Située en A VI 1, 263-292 pour la partie qui nous intéresse. Elle est désormais abrégée en *Nova methodus*. La partie I n'est reprise que partiellement dans LEIBNIZ, 1976, 85-92. La seconde partie semble avoir été traduite partiellement en français en 1830 (LEIBNIZ, 1830), et récemment en anglais (LEIBNIZ, 2017d). Elle est traduite intégralement dans PICON, 2015, p. 259-308 avec des commentaires historiques.

Dans la partie I, Leibniz précise les relations qu'il entend établir entre la mnémonique et la logique. Ce texte a été annoté à nouveau vers 1697 (en tout cas « trente ans après la parution », voir A VI, 1, p. XVII), ce qui indique non seulement une révision continue de ses propres idées mais aussi l'importance particulière qu'il accordait à certaines sections, en particulier celles concernant la mnémonique, comme on le verra. Bien qu'il n'ait pas été ré-écrit dans son ensemble, il représentait clairement un travail significatif à ses yeux. Par son contenu, il reste un témoignage essentiel de son développement intellectuel, explorant des sujets déjà fondamentaux comme la mémoire, la nécessité logique ou l'art d'inventer. Enfin, il existe une possibilité non négligeable que Halbwachs ait pu le lire, soit directement, soit grâce à des intermédiaires comme Kabitz. En 1928, il inclut dans sa bibliographie l'ouvrage de ce dernier datant de 1909, *La philosophie du jeune Leibniz*, qui examine la *Nova methodus*.

Les révisions ont été importantes mais n'ont pas modifié l'œuvre originale en profondeur. Dans l'édition finale, elles sont présentées sous forme de notes pour maintenir l'intégrité du texte original, tout en permettant de saisir les ajustements faits par Leibniz (ici, ses corrections et suppressions sont représentées par une note alphabétique). C'est un texte qui était destiné au premier abord au prince-évêque Jean-Philippe de Schönborn, afin d'obtenir une place à sa cour, ce qui a plus ou moins fonctionné étant donné que Leibniz put ensuite travailler avec Lasser sur la révision du code pénal. Dans deux lettres adressées en 1712 à Friedrich Wilhelm Bierling, un professeur d'histoire, d'éloquence et de politique à l'université de Rinteln, Leibniz demande des avis sur cet ouvrage juridique, espérant le publier sous une forme révisée. Comme mentionné au chapitre 2, l'année de sa mort, Leibniz relisait encore ce texte.

La partie I est composée de 42 paragraphes. Un premier temps est consacré à ce qu'on peut appeler, de façon anachronique, une psychologie de l'éducation. Un second temps, des paragraphes 22 à 26, définit plus précisément les disciplines de l'éducation : la mnémonique, l'analytique et les topiques (la logique étant l'application d'une méthodologie à la mnémonique, sur lesquels nous reviendrons). Les paragraphes 27 à 30 sont consacrés aux habitudes corporelles, les suivants à des remarques plus décousues sur l'histoire, la métaphysique et la causalité. Les paragraphes 39 à 42 détaillent enfin une chronologie possible du parcours éducatif d'un étudiant.

La Nova Methodus, semble bien être le texte dans lequel s'élabore pour la première fois un

argument important, qui sera clairement exposé en avril 1676 par exemple :

« S'il est vrai qu'il n'y a pas de mémoire sans traces, et que les traces dans le corps des pensées portant sur les choses incorporelles ne sont pas naturelles mais arbitraires, c'est-à-dire qu'elles sont des symboles (car il n'y a pas de lien de représentation nécessaire entre l'incorporel et le corporel), alors il s'ensuit qu'il n'y a pas de connaissance ou de raisonnement sans symboles, puisque tout raisonnement ou démonstration se fait au moyen de la mémoire des prémisses. Mais il n'y a pas de mémoire sans symboles ou images, comme nous l'avons supposé²⁰. » (Loemker, 160 ; Jag., p. 94 ; repris dans G. W. LEIBNIZ, 1992, p. 69)

Il n'y a pas de mémoire des faits, du contenu sans traces. Or, il n'y a pas de connaissance ni de raisonnement sans caractères, car tout raisonnement se produit à travers la mémoire des prémisses, à savoir la connaissance de leur contenu et de l'usage de leurs symboles. Ainsi, un raisonnement correct reposerait sur une mémoire précise de ses prémisses. C'est ce genre de raisonnement qu'on retrouve exposé dans les *Nouveaux Essais* (IV, 1, § 8). Ce paragraphe, que Halbwachs paraphrase sans citation en 1920, repose donc sur une évolution intellectuelle propre à Leibniz qu'il est intéressant de considérer pour notre analyse.

À diverses reprises, Leibniz souligne en effet l'importance d'un outil pour soulager la mémoire et prévenir le plus possible les erreurs de raisonnement futures, et *in fine* pour construire la Science générale, ou les sciences en particulier. Considérons, parmi ces nombreux textes :

- Jag. 94-99, repris dans Loemker 160-16 : texte d'avril 1676 rédigé à Paris, contenant le raisonnement important sur la nécessité de la mémoire dans la manipulation des signes, qui sera repris dans les NE
- NE IV, 1, § 8, donc : c'est celui exploité par Halbwachs en 1920.
- GP VII, 202, texte sur la progression de l'analyse et de l'art d'inventer, repris et commenté dans RC, 164. C'est un texte extrêmement intéressant à tout point de vues, dans lequel Leibniz noue ses différents projets métaphysiques, linguistiques et scientifiques. Après avoir commencé à détailler cet art d'inventer, on lit une phrase tout à fait significative :
« (...) de même, ceux qui ont fait de nombreuses expériences dans un certain domaine, grâce

20. Ce court fragment est ensuite consacré aux attributs divins

au souvenir des événements, peuvent souvent anticiper la nécessité même de raisonner, et ainsi exceller par une sorte d'improvisation ». Phrase au demeurant tout à fait étonnante pour une interprétation strictement logiciste de la logique de Leibniz.

- Enfin, C, 511, qui correspond à l'*Introduction à l'Encyclopédie des secrets*, reprise et commentée dans RC, 130. Deux mouvements principaux : affirmation d'une dualité dans les principes (*praecognita*) de la Science, à savoir les principes historiques (*historica*) et les principes dogmatiques (*dogmatica*). Inclusion de la mnémonique dans la *Scientia generalis*.

Paolo Rossi a étendu cet axe de réflexion de deux façons. D'une part, il a mesuré la dette de Leibniz vis-à-vis des traditions encyclopédistes et des théories de la langue universelle. D'autre part, il a ré-évalué la conception que Leibniz se fait de la logique elle-même (ROSSI, 2006, 176 sq.). Son travail a ainsi permis de préciser les travaux classiques de Couturat, Cassirer, Russell qui sont encore discutés aujourd'hui, certains voyant la logique comme le fondement du système de Leibniz, d'autres souhaitant adopter une position plus nuancée en incluant des principes scientifiques comme ceux de la dynamique. David Rabouin rappelle ces débats qui animent encore les études leibniziennes aujourd'hui, en défendant l'existence d'une pluralité des sens de la logique et de la *mathesis universalis* pour Leibniz, augmentée d'une prudence historique quant à l'évolution de son projet, étant donnée l'édition encore en cours des manuscrits (LEIBNIZ, 2018, p. 12-19). Dans le chapitre « The sources of Leibniz's universal character », Rossi cite une lettre de Leibniz à Koch de 1708, dans laquelle il accepte d'inclure la mnémonique dans la logique générale (ROSSI, 2006, p. 190). Rossi mentionne ensuite la *Nova methodus*, en soulignant la continuité de l'intérêt de Leibniz pour la mnémonique, sans pour autant se prononcer sur sa conception générale de la logique. Yates s'avance davantage et dit que c'est « Leibniz qui constitue de loin l'exemple le plus remarquable de la survivance d'influences des arts de la mémoire et du Lullisme dans l'esprit d'une grande figure du dix-septième siècle » (YATES, 1999, p. 379).

Des textes de Leibniz consacrés à la Science générale furent traduits en français, comme l'*Introduction à l'encyclopédie des secrets*²¹ ou « De la synthèse et de l'analyse universelles

21. *Introductio ad Encyclopediam arcanam; sive initia et specimina scientiae generalis, de instauratione et*

ou sur l'art d'inventer et de juger²² », cité précédemment, permettent de se faire une idée un peu plus claire de cette méthode de découverte générale que Leibniz avait en tête, bien qu'on ne prétende en aucun cas fournir ici une étude profonde des raisons de Leibniz.

La « Nouvelle méthode pour apprendre et enseigner la jurisprudence », donc, propose elle aussi des conceptions précises sur la place de la mémoire dans la logique, et il m'a semblé intéressant de mobiliser davantage ce texte et son parcours dans le but d'avoir davantage de marge interprétative et afin de mettre la pensée du jeune Leibniz en rapport avec ses évolutions futures. Selon l'édition académique, ce texte a été annoté à nouveau par Leibniz vers 1697, ce qui indique non seulement une révision continue, fait assez évident et banal chez lui, mais aussi et surtout cela indique l'importance particulière qu'il accordait à certaines sections, notamment celles concernant la mnémonique. Bien qu'il n'ait pas été ré-écrit dans son ensemble, il représentait clairement un travail significatif. Par ses contenus et les idées qu'il développe, ce traité de jeunesse, qui reste encore très « ramiste »²³, reste un témoignage essentiel de son développement intellectuel, explorant des sujets déjà fondamentaux comme la mémoire, la nécessité ou l'art d'inventer. Picon, pour sa part, insiste sur le fait que ce texte ne doit pas être autant négligé qu'il ne l'est, car Leibniz tiendra encore à la même définition de la Science générale²⁴.

Leibniz définit les topiques comme l'étude de la forme, la mnémonique comme l'étude du contenu et la logique comme l'application de la forme au contenu (donc des topiques à la mnémonique). Connue aussi bien de Rossi que de Yates, on pourrait croire que c'est un écrit de circonstance puisqu'il fut écrit lors d'un voyage en 1667 et qu'il devait permettre, selon Loemker, d'obtenir une place à la cour de Jean-Philippe de Schönborn (Loemker, p. 85). Pourtant, contrairement à ce qu'indique l'édition anglaise, Leibniz a conservé ce traité et l'a révisé vers la

augmentis scientiarum, deque perficienda mente, et rerum inventionibus, ad publicam felicitatem, A VI 4 869-873 ; C 511-515 (écrit vers 1679). Il y écrit par exemple que « La Science Générale n'est rien d'autre que la science du pensable en général, en tant que tel, qui ne comprend pas seulement la Logique telle qu'acceptée jusqu'à présent, mais aussi l'art de l'invention, la Méthode ou la manière d'organiser, la Synthèse et l'Analyse, et la Didactique, ou la science de l'enseignement ; la Gnostologie, comme on l'appelle, la Noologie, l'art de la mémoire ou Mnémonique, l'art caractéristique ou symbolique, l'art de la combinaison, l'art des subtilités, la Grammaire philosophique ; l'art Lullien ; la Kabbale des sages, la Magie naturelle ; peut-être aussi l'Ontologie ou la science du Quelque chose et du Rien, de l'Être et du Non-être, de la Chose et du mode de la chose, de la Substance et de l'Accident. Peu importe comment on divise les Sciences, car elles forment un corps continu, tout comme l'Océan » (on souligne).

22. *De synthesisi et analysi universali seu Arte inveniendi et judicandi*, A VI 900-907 ; GP VII 292-298 (composé vraisemblablement entre 1683 et 1686).

23. Voir Picon, 2015, chap. I, section 1.

24. Avec A VI, 4 A, 972 à l'appui, par exemple (p276-277, note 37).

fin du siècle (A VI 1, Introduction, p. XVII), sans pour autant entreprendre d'écrire une nouvelle version. Deux options s'offrent à l'interprétation : ou bien il n'y croyait plus, ou bien il a essayé de préciser ses positions en vue de republier le traité (ce qu'il n'a pas fait). Une annotation au § 22 est par exemple : « La Didactique est double, comprenant la Mnémonique et la Logique, et cette dernière est elle-même double, comprenant l'Heuristique et la Logocritique (*logocriticus – sic*²⁵.) » (A VI 1, 277)²⁶.

Ci-dessous, nous présentons synthétiquement l'évolution, sur près de trente années, des rapports entre la logique et la mnémonique, à partir des notes manuscrites de Leibniz qui sont indiquées dans l'édition complète.

En 1667	En 1697
Logique	Mnémonique
Mnémonique	(Méthodologie) ^c
Topique	Logique
	Heuristique ^a
	Logocritique ^b

^a À laquelle selon Leibniz on peut associer les *Seconds analytiques* et les *Topiques* d'Aristote.

^b À laquelle on peut associer les *Pre-miers analytiques*.

^c Entre parenthèses car Leibniz écrit qu'on peut y ajouter une méthodologie mais il laisse entendre que ce n'est pas nécessaire.

TABLE II.1 – Évolution de la classification de la logique chez Leibniz

D'emblée, rappelons que Leibniz s'est bien entendu également intéressé à la logique strictement formelle, à savoir l'étude des règles de syllogisme ou encore l'étude du concept même de « forme logique », mais que des travaux comme ceux de Marine Picon, entre autres, montrent qu'il ne faut pas négliger sa pédagogie.

Cette tripartition, qui se trouve modifiée, repose sur le fait que les hommes adoptent des habitudes ou bien par la mémoire (d'où la mnémonique), ou bien par l'invention (d'où les, ou plutôt, dans son langage, la topique) ou par le jugement (d'où les analytiques). Il fait ensuite

25. L'invention linguistique de Leibniz est un sujet d'étude entier à lui seul.

26. Il est difficile de dire si la partie I était encore à ses yeux digne d'être partagée, ou s'il voulait surtout discuter, ce qui est plus probable, de ses premières vues sur la jurisprudence rationnelle. Mais comme le I est également annoté, cela invite à penser qu'il aurait pu le conserver dans une édition remaniée. En 1716, l'année de sa mort, il demandait encore au juriste hanovrien Christian Ulrich Grupen son avis sur la *Nova Methodus* (ANTOGNAZZA, 2011, p. 229).

directement référence à la *Dissertatio de arte combinatoria* rédigée l'année précédente et il semble la concevoir, par moments, comme le pendant formel de ce traité d'épistémologie. La base de la mnémonique est « cette chose perceptible qu'on appelle un signe, qui est joint à la chose par une relation certaine » (§ 23). La fin du traité contient tout un programme éducatif de l'homme, de l'enfance à l'âge adulte, et de nombreuses remarques, comme sur Descartes et sur la force physique. Le traité frappe en tout cas par son empirisme, au moins de principe, bien que Leibniz se sente déjà attiré par la métaphysique (la logique étant « la science la plus noble » après elle – § 34). Marine Picon écrit à propos de la topique, qu'« [e]n vue de cette forme, [elle] puise dans les réserves de la mémoire les contenus appropriés (arguments ou préceptes) et l'analytique leur applique les critères de validité qui seront énoncés au § 25. » (PICON, 2015, 277, n. 39). Par ailleurs, il faut insister sur la dette de Leibniz à l'égard de la tradition des traités d'enseignement au 17^e siècle, qui commencent souvent par une didactique générale²⁷.

Il existe à nos yeux une possibilité non négligeable qu'Halbwachs ait été exposé à ce texte soit directement, soit par des intermédiaires comme Kabitz, ou même en consultant le tome IV des œuvres de l'édition de Dutens, qui comportent la version réalisée par Christian Wolff. En 1928, il inclut finalement le livre de Kabitz dans sa bibliographie, *La philosophie du jeune Leibniz* (1909), qui examine précisément la *Nova methodus*, sans toutefois étudier en profondeur son héritage et les modifications ultérieures par Leibniz²⁸. Ainsi, à ce moment de l'analyse, il devient impossible d'appliquer les critères contemporains, permis par la meilleure connaissance que l'on possède des écrits de Leibniz, au cas de Halbwachs sous prétexte d'une ignorance supposée des prédécesseurs, sous prétexte d'écarter l'usage, certes indirect et très sûrement incomplet que Halbwachs en fait. Au contraire, il faut accepter ce à quoi l'on est confronté : une édition encore imparfaite avant 1945, et pourtant, on le voit bien, qui permet un éclairage fécond concernant notre sujet.

27. Didactique générale qui mobilisait très souvent le concept latin d'*habitus* (PICON, 2015, p. 25-35)

28. Dans son compte-rendu du livre de Gueroult, Halbwachs parle de ce livre comme une des « des études les meilleures et les plus récentes, appuyées sur des textes mal connus ou inédits » (HALBWACHS, 1935, p. 237).

2.2.2 La mnémonique des agents selon Halbwachs

Dès 1920, Halbwachs défend donc bien l'existence d'une base mémorielle nécessaire à l'activité savante : les savants sont aussi un groupe social, donc ils n'échappent pas aux lois de la mémoire collective. Quelle est alors cette base mémorielle ? D'abord, elle s'appuie sur des propositions scientifiques. Au détour de son article sur la classe ouvrière²⁹, Halbwachs écrit :

« Ne nous laissons pas abuser, en effet, par la simplicité et en quelque sorte la transparence des notions scientifiques les plus importantes, au point d'y voir le décalque décoloré de l'expérience individuelle (...). Au delà et autour de la formule abstraite d'une loi, il faut évoquer en même temps toutes les autres propositions qui trouvent sur elle leur point d'attache, toutes celles avec lesquelles elle s'articule, et non seulement toutes les expériences des individus qui les fondent, mais le fond social sur lequel elles se sont groupées, et toutes les croyances antérieures qu'elles recouvrent » (HALBWACHS, 1920, p. 117).

Pour un lecteur contemporain, la thèse du holisme de la confirmation prend *a minima* deux formes, que je résume pour mon propos. En outre, elle constitue un sujet en soi puisqu'elle affecte différentes branches de la philosophie et son sens même fait débat³⁰. On l'associe traditionnellement aux propos de Quine dans les *Deux dogmes*. D'abord, elle prend une forme dite épistémologique et sémantique : on ne confronte pas une proposition à la réalité, mais un système de propositions, ce qui entraîne certaines conséquences en termes de vérifiabilité et réfutabilité³¹. Ensuite, on peut dire qu'elle prend une forme ontologique sur la nature de l'activité scientifique : la science ne posséderait pas de fondements stables à un instant donné et, surtout, son amélioration ne peut se faire depuis un point de vue de nulle part. C'est, de

29. En fait, il faut avouer que cet article est un des textes de Halbwachs les plus difficiles à lire à mes yeux, tant par son objectif « officiel » (théoriser la classe ouvrière), implicite (énoncer ses vues sur l'activité savante), que par ses moyens (généralisations abusives, éloignées de l'idéal contemporain de réflexivité, couplées à une forte inventivité philosophique d'un docteur en droit et en lettres).

30. Par exemple, on a recours au même article séminal de Quine aussi bien pour décrire le holisme sémantique (et le holisme dit « de la confirmation »), que pour étayer la sous-détermination des théories par l'expérience (comparer les deux articles de la *Stanford Encyclopedia* : JACKMAN, 2020 ; STANFORD, 2023).

31. C'est une des propositions centrales de la thèse de « Duhem-Quine ». Pour une première approche historique et philosophique, voir par exemple Jules Vuillemin, « On Duhem's and Quine's theses », dans *The philosophy of W. V. Quine*, Library of Living Philosophers, OpenCourt Publishing p. 595-613. Remarquons aussi cette remarque de Wittgenstein : « Ce n'est pas une proposition que je confronte à la réalité comme un étalon, mais un système de propositions » (*Philosophical remarks*, Basil Blackwell 1975, p. 19). C'est une remarque qu'il étendra à ses réflexions sur les règles. Le « paradoxe » de Wittgenstein qui est un problème philosophique relativement indépendant du propos actuel.

façon très générale, la position de Neurath dans son article de 1913³². Finalement, il semble que Halbwachs oscille entre la seconde position, et une troisième qui se résumerait ainsi : l'étude de propositions particulières des systèmes scientifiques nécessite d'étudier les autres propositions auxquelles elles se rattachent. Or ces autres propositions ont pu se dérouler dans le passé et dans un autre contexte social. Le « fonds social » dont il parle pourrait être identifié à la mémoire collective du groupe scientifique en question. Par conséquent, il faut aussi considérer la mémoire de cette proposition et non seulement sa justification objective, en particulier, la justification dite publique, que l'on a souvent tendance à identifier à la justification définitive.

Le passage complet se présente ainsi :

« De cette différence [entre savant et ouvrier³³], il semble bien résulter que l'attitude de l'un et de l'autre face aux faits n'est identique qu'en apparence. L'esprit du savant déborde singulièrement les objets auxquels il s'arrête et se meut d'ordinaire dans un ordre de pensées qui ne sont pas une simple reproduction des choses particulières, mais qui expriment en même temps tout ce qu'il est possible à la collectivité humaine de connaître de leurs rapports entre elles et des propriétés de leurs éléments.

Quand bien même le travailleur serait capable de retenir et de rattacher ses remarques et observations sur les machines, les forces en jeu dans l'industrie, les matières premières et leurs transformations dans le tableau ou le système qu'il en constituerait, il n'y retrouverait guère que ce qu'il y a mis, c'est-à-dire son expérience individuelle.

Lorsque Leibniz dit qu'un artisan est capable, dans certains cas, de retrouver la théorie de son art, il entend par théorie la systématisation des règles et des procédés pratiques, qui permet d'en comprendre l'enchaînement dans un cas et pour une application particulière, mais non la science, c'est-à-dire l'ensemble de concepts à la fois très riches et très généraux, œuvre lentement perfectionnée par tous les savants de tous les temps, où l'on retrouve à leur place non seulement toutes les expériences et réflexions d'autrefois, mais aussi les problèmes posés et non encore résolus, *et le souvenir même des anciennes erreurs et des*

32. Intitulé « Die Verirrten Des Cartesius Und Das Auxiliarmotiv : Zur Psychologie Des Entschlusses » (Verlag von Johann Ambrosius Barth, Leipzig, 1913), ce texte est traduit en 1997 dans l'ouvrage collectif *Otto Neurath, un philosophe entre science et guerre*, éd. A. Soulez, F. Schmitz, J. Sebestik, Cahiers de philosophie du langage, L'Harmattan. J'évoque Neurath car, étant donné son profil « sociologisant » au sein du Cercle de Vienne, c'est celui avec lequel Halbwachs aurait eu le plus d'affinités. Cela permet de donner plus de sens à ce dont il est question dans l'article de Halbwachs actuellement analysé.

33. Au passage, très peu justifiée dans l'article.

interprétations abandonnées. » (HALBWACHS, 1920, p. 116-117).

Halbwachs a donc très probablement en tête les remarques de Leibniz consignées dans le volume VII de Gerhardt³⁴.

Deux points peuvent nous aiguiller pour la suite : d'abord, l'importance du terme de systématisation dans la pratique scientifique ; ensuite, l'idée de « souvenir des anciennes erreurs et des interprétations abandonnées ». Il est intéressant de remarquer que Halbwachs inclut dans ce concept de science les interprétations non pas seulement en vigueur et qui ont porté leurs fruits, mais aussi celles qui ont été laissées de côté.

Un autre passage fondamental est une remarque provenant la conclusion de la *Morphologie sociale* :

« Supposons un groupe de savants qui cherchent à résoudre un problème. Un grand nombre font les premiers pas, quelques-uns vont plus loin, toujours plus loin ; l'un d'eux, enfin, résout le problème. Quand ils connaissent la vraie méthode, ils comprennent que leurs solutions approchées s'inspiraient toutes de la solution exacte entrevue par eux, que celle-ci existait déjà en quelque mesure dans celles-là. Pourtant, la solution exacte est plus, et autre chose, que la somme des solutions approchées, puisque c'est par elle que s'explique tout ce qu'il y avait de juste dans chacune de celles-ci, et cependant qu'elle les dépasse. Ainsi peut-on se faire une idée de la façon dont une représentation collective se réalise partiellement dans les esprits individuels » (HALBWACHS, 2001, p. 113).

Ce passage correspond à un exemple qu'Halbwachs, à la fin de la conclusion, envisage alors de donner pour donner une idée de réalisation des représentations collectives dans les représentations individuelles, et plus précisément pour désigner la conscience qu'un groupe prend de lui-même. Ainsi, pour un lecteur contemporain, s'ouvre ici une interprétation du procédé si cher à Popper ensuite, mais aussi chez un nombre important de philosophes des années 1930³⁵, celui de l'élaboration de problèmes et de réfutations, mais sous un angle temporel et historique, « historicisé ». C'est cette dépendance à l'égard du passé dans le processus de sélection des

34. p. 168 sq., par ailleurs citées dans le *Leibniz* de 1907. On peut aussi souligner la défense d'une histoire de l'invention par Leibniz dans un célèbre fragment sur la quadrature arithmétique du cercle : « Or comme il n'y a rien de si important que de voir les origines des inventions, qui valent mieux à mon avis que les inventions mêmes, à cause de leur fécondité et parce qu'elles contiennent en elles la source d'une infinité d'autres qu'on en pourra tirer par une certaine *combinaison* (comme j'ay coutume de l'appeller) ou application à d'autres sujets, lors qu'on s'avisera de la faire comme il faut ; j'ay cru être obligé de faire part au public de l'origine de celle-cy » (GM V, 89).

35. Je pense par exemple à Bachelard ou bien, par de toutes autres voies, Brunschvicg.

hypothèses scientifiques que Leibniz tente de décrire dans ce paragraphe des *Nouveaux Essais* : « Il est vrai que notre science, même la plus démonstrative, se devant acquérir fort souvent par une longue chaîne de conséquences, doit envelopper le souvenir d'une démonstration passée qu'on envisage plus distinctement quand la conclusion est faite ; autrement ce serait répéter toujours cette démonstration » (NE, *op. cit.*). La mémoire des prémisses n'est cependant pas une condition suffisante d'un raisonnement correct : la forme correcte est une autre condition, rappelée dès les lignes suivantes par Leibniz. Ces quelques considérations aident à comprendre ce que Halbwachs aurait pu avoir en tête pour son cours au Collège de France : l'ambition de conjuguer de la meilleure façon possible la mémoire des connaissances avec la forme abstraite qu'elles prennent dans les raisonnements.

2.2.3 La connaissance scientifique en tant que mémoire collective

Il n'est pas entièrement clair qu'à l'époque de la rédaction des *Nouveaux Essais*, Leibniz entende encore réserver une place si importante à la mnémonique dans la définition de l'étude du contenu, bien qu'il écrive à Koch qu'il l'inclut dans la logique (ROSSI, 2006, p. 190). Toutefois, Marine Picon a de son côté insisté sur la nécessité de considérer sérieusement le destin de ce texte de jeunesse.

Finalement, il faut retenir ici, à nos yeux, l'idée fondamentale selon laquelle un raisonnement suppose une base mémorielle commune et partagée par la communauté savante : c'est ce que Halbwachs rappelle à de nombreuses reprises, quand il dit que la condition pour que les mathématiciens se comprennent est qu'ils se trouvent dans la même « disposition d'esprit ». C'est cette approche que C. Ehrhardt choisit pour décrire le parcours de Galois (EHRHARDT, 2011, p. 104). L'embarras dans lequel nous nous situons est bien résumé par Ehrhardt lorsqu'elle écrit que « la mémoire des mathématiciens comprend donc les contenus, les pratiques mathématiques et les systèmes de représentation associés à leur groupe. Elle relève donc à la fois de l'étude « externe » et « interne » de la science » (ibid., p. 104). Il semble que, dans ce cadre, il ne faille pas oublier que la forme historique des systèmes scientifiques ne possède pas d'emblée une forme logique similaire, qu'on pourrait déduire automatiquement. C'est en ce sens que mon interprétation s'éloigne de celle de Namer qui pense, à l'issue de son étude, que « toute pensée,

toute raison est mémoire en même temps que toute tradition est pensée » (NAMER, 2000, p. 234). Il défend aussi le fait que, au moins dans les *Cadres sociaux*, on aboutit à « l'idée-force (...) que toutes les idées sont des mémoires collectives » (ibid., p. 89). Il me semble qu'il est trop imprudent de ranger sans ordre ces différents concepts sous l'étiquette de mémoire collective, en particulier dans le cas de l'activité scientifique.

Il reste que Leibniz semble tenir en haute estime la mnémonique dans l'art général d'inventer, voire au sein de la théorie de la démonstration, et ce jusque dans ses derniers textes. En même temps, d'autres de ses remarques soulignent que c'est en raison du fait que notre mémoire est faillible que l'on a besoin d'instaurer des conventions et des symboles dans les raisonnements : « Lorsque nous procédons par imaginations ou idées, sans dessins ni définitions, nous sommes trompés par la mémoire » (Fragment sur l'esprit, l'univers et Dieu, décembre 1675, G. W. LEIBNIZ, 1992, p. 3). Ce qui est certain est que, dans ce cadre, la mémoire d'un concept supposerait une trace tangible et douée de sens, ce grâce aux symboles et aux conventions. Toutefois, il faut prendre garde à ne pas confondre la connaissance du concept avec sa mémoire : comme on l'a vu, les démonstrations permettent de soulager la mémoire et d'aboutir à de nouvelles conclusions, tout en conservant ce qui avait besoin de l'être parmi les prémisses et en écartant le superflu. Cela nous avait amené à nuancer l'opposition entre le contenu de la connaissance, structuré par le contexte de justification, et sa forme sociale, reléguée au contexte de découverte : pour Halbwachs, il est impossible de séparer ces deux ordres de pensée.

Comme Pascal est mobilisé, explicitement ou implicitement, à de nombreuses reprises par Halbwachs, on peut sans aucun risque dire qu'on peut trouver dans la théorie de la mémoire collective un principe proche de la ruse de la raison scientifique. Pour Pascal, nous ne sommes pas portés naturellement à la vérité. Dès lors, comment garantir socialement la stabilité de la mémoire collective de la connaissance scientifique ? C'est pourquoi « lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes comme par exemple la lune à qui on attribue le changement des saisons, le progrès des maladies, etc. Car la maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir et il ne lui est pas si mauvais d'être dans l'erreur que dans cette curiosité inutile »³⁶. Halbwachs nous

36. Lafuma 744 (PASCAL, DESCOTES et ESCOLA, 2015). Cléro a également noté ce rapprochement dans son livre (CLÉRO, 2004, p. 606).

instruit à nouveau de ses lectures pascaliennes au fil de ses développements sur les ouvriers : « On a dit que toute erreur collective apparente de ce genre [l'erreur provenant du sens commun] recouvre une part de vérité » (p. 115).

La mémoire collective ne se réduit pas à l'erreur commune, mais, comme le dit Pascal, permet véritablement de *délimiter* l'étendue des problèmes qui se posent à une époque et pour un groupe, par exemple la société des mathématiciens. Elle donne alors une forme possible à la résolution de ces problèmes, sans pour autant, bien entendu, contenir déjà la solution dans un arrière-monde, comme Halbwachs l'écrit dans sa conclusion citée au-dessus, ce qui est, semble-t-il, le point le moins naturel à saisir (comment la solution peut-elle précéder la solution sans pour autant que la déduction soit automatique ?). Le changement scientifique, dans ce cadre, paradoxalement, reposerait sur une sorte d'« abandon » nécessaire de la mémoire collective, dans le but d'en faire quelque chose de nouveau qui n'était pas contenu dans les prémisses du problème. La manière de trouver cet élément nouveau est, pour Halbwachs en tout cas, inculqué par l'art scientifique, la mémoire à laquelle les savants sont socialisés.

2.2.4 Remarques annexes : les rapports entre Cavaillès et Halbwachs

Il est avéré que Halbwachs avait connaissance des travaux de Jean Cavaillès (1903-1944)³⁷. Étudiant à l'ENS de la rue d'Ulm pendant les années 1920 puis caïman dans les mêmes murs, Cavaillès est un ancien étudiant de Michel Alexandre, son professeur en classes préparatoires. Il se trouve que c'est également le beau-frère de Halbwachs, qui aurait alors pu lui suggérer la vivacité de ce jeune esprit avant même son entrée à l'ENS.

Mais, plus encore, Cavaillès était relativement impliqué dans certaines évolutions de la sociologie de son époque. D'abord, il lit la philosophie socialiste de son temps grâce à Lucien Herr. De même, et c'est le point important, il fréquente le Centre de documentation sociale de Bouglé : il y est secrétaire-archiviste de 1928 à 1929 (HEILBRON, 1985, 232, n. 96)³⁸. Au CDS, Cavaillès réalise notamment une enquête sociologique sur l'évolution du luthérianisme dans la nouvelle république de Weimar (FERRIÈRES, BOUVERESSE et BACHELARD, 2020, p. 148).

37. Je tiens à remercier Éric Brian et Olivier Rey pour m'avoir incité à étudier plus en avant cette piste.

38. Halbwachs sous-dirige le CDS depuis 1935, puis le dirige après la mort de Bouglé en janvier 1940, jusqu'à son démantèlement par le régime de Vichy, amorcé vraisemblablement dès septembre 1940 (MARCEL, 2001a, p. 210).

On peut donc se demander quand Cavaillès aurait pu rencontrer Halbwachs. Ce dernier regagne Paris pour l'année scolaire 1936-1937. Cavaillès, pour sa part, obtient justement son poste à Strasbourg en 1938, avant d'être mobilisé l'année suivante, ce qui ouvrira une toute autre période pour lui.

Dans une leçon donnée à la Sorbonne en mai 1942 sur le temps, évoquée par Gilles-Gaston Granger, Cavaillès défend la spécificité et l'irréductibilité d'un temps mathématique (GRANGER, 1996, p. 570-571). On y remarque l'influence de Guérout dans l'approche structurale proposée par Cavaillès. L'enchaînement historique est alors conçu comme « succession des essais de réponse aux difficultés et aux obstacles », aux défauts de la structure (GRANGER, 1996, p. 572 – je souligne). Un sociologue de l'activité mathématique ne peut qu'être intrigué par ce genre de considération continuiste.

L'exemple canonique pris par Cavaillès est celui de l'introduction des nombres complexes : « Si le nombre complexe est plus que le couple de nombres réels qu'il remplace, c'est qu'il est à son tour point d'application concret pour les raisonnements de la théorie des fonctions analytiques » (CAVAILLÈS et CANGUILHEM, 1994, p. 179 – *Méthode axiomatique et formalisme*³⁹, 171). De plus, Cavaillès, par endroits, rejetait vivement ce qu'on peut appeler la métaphysique fondationnaliste⁴⁰ Halbwachs entretient la même vigueur anti-métaphysique : à nouveau, voir la notice sur Bouglé⁴¹.

Pour autant, il faut nuancer ce rapprochement. D'abord, pour Cavaillès, les concepts mathématiques se forment par nécessité interne seulement, sans facteur social ou historique. Ensuite, les quelques remarques épistémologiques de Halbwachs nous suggèrent les « gestes » démonstratifs envisagés par Cavaillès (à savoir : la thématization et l'idéalisation) ne sont pas toujours choisis pour les mêmes raisons et qu'ils évoluent selon la structure de la mémoire collective des mathématiciens⁴².

39. Désormais abrégé MAF.

40. Je pense par exemple au mot d'ordre de la fin de *Méthode axiomatique et formalisme* : « Si les axiomatiques semblent dissocier deux théories : équivalence, nombres ordinaux (et peut-être une troisième où serait étudié le problème du continu), dont la sécurité va décroissant, les considérations pragmatistes du mathématicien militant ont le dernier mot. C'est dans l'analyse entière que se pose le problème d'une existence et d'un affermissement, pour lesquels une définition du travail mathématique en général est nécessaire. » (MAF, p. 164).

41. Cependant, l'interprétation de cette expression n'est pas si simple : Marcel la cite à l'appui du fait que Halbwachs loue Bouglé, sociologue ayant pu combiner des résultats de la psychologie avec les travaux de Durkheim (MARCEL, 2001b, p. 210-212), tandis que T. Beaubreuil l'utilise pour placer Halbwachs du côté de l'empirisme (BEAUBREUIL, 2011, p. 168).

42. Les hypothèses qu'il resterait à étudier sont, à nos yeux, au nombre de quatre, et dépassent largement le cadre

Par ces brèves remarques, nous avons surtout souhaité souligner qu'il existe bien un espace de problèmes pour d'autres agents du champs et que la question de la théorie du geste mathématique n'échappe pas à la philosophie des mathématiques de l'époque.

de ce travail :

- Savoir quels textes de Cavaillès Halbwachs a pu consulter et si, ou non, cela nous autorise à effectuer un rapprochement entre les idées du premier et la fin de la *Morphologie sociale* étudiée plus haut.
- La question de la spécificité d'un temps mathématique.
- La question de la résolution des problèmes.
- La question du rapport à la métaphysique fondationnaliste, ou dogmatique.

III. Une monadologie mémorielle ? Enjeux et limites d'un transfert disciplinaire

Quelques remarques introductives

On peut trouver une tension, si l'on peut parler ainsi, dans les études halbwachsiennes, qui semble se résumer ainsi : Halbwachs aurait bel et bien proposé quelque chose de nouveau en sociologie, et ce avec des moyens qui pourtant n'étaient pas destinés à cette fin : c'est bien là le paradoxe de l'invention conceptuelle. Théorie de la mémoire de Bergson, rupture méthodologique de Durkheim, métaphysique nominaliste tardienne, entre autres, ont été des ressources auxquelles Halbwachs s'est confronté dès ses thèses de doctorat, voire avant.

Dominique Iogna-Prat souligne à juste titre ce flottement qui caractérise les interprétations qui ont été faites du travail de Halbwachs. Il met en avant deux tendances intellectuelles profondes. D'une part, il y aurait une philosophie bergsonienne, axée sur l'étude de la mémoire collective et ses mécanismes¹, et, d'autre part, une sociologie durkheimienne, qui s'inspire de ses travaux de morphologie sociale ou de ses études sur les classes sociales ou le suicide (IOGNA-PRAT, 2011, p. 821). Il décrit alors la réception de la théorie de la mémoire collective comme « un long purgatoire », dont la sortie est due à ses yeux à Gérard Namer, avec son livre *Halbwachs et la mémoire sociale* (NAMER, 2000), précédé par NAMER, 1987, et ses postfaces aux éditions des deux livres de Halbwachs, qu'il a ré-édités avec Marie Jaisson (IOGNA-PRAT, 2011, p. 822). Laurent Mucchielli ne fait pas autre chose quand il parle de synthèse « bergsono-durkheimienne » à propos de la *Morphologie sociale* (1940) (MUCCHIELLI, 1999, p. 108, 134)².

Jean-Christophe Marcel a d'abord proposé le même point de départ lors de sa considération du cas de Halbwachs : il parle de « contradiction » entre une « phénoménologie bergsonienne et une méthode strictement positive » (MARCEL, 2001b, p. 217). Par ailleurs, tout en rejoignant la

1. Sarah Gensburger, dans un article très suggestif, a montré l'équivocité sémantique du terme même de *memory studies*, en critiquant certains de aspects, comme le fait de se concentrer uniquement sur la théorie de la mémoire de Halbwachs, sans la considérer par rapport à l'épistémologie des statistiques (GENSBURGER, 2011).

2. Plus précisément, il s'appuie pour ce faire sur le passage de la conclusion de la *Morphologie sociale*, qui indique l'existence d'une forme de perception collective que possède un groupe social de lui-même, ce fait étant une « donnée immédiate » de la conscience sociale

présente analyse en soulignant que « [L]a phénoménologie d'Halbwachs gomme la dichotomie que Durkheim avait érigée en opposition irréductible entre individu et société » (MARCEL, 2001b, p. 193), Marcel invite à prendre une seconde tension comme objet d'étude : celle entre la forte inventivité de Halbwachs et sa postérité. Cependant, dans un article postérieur sur l'instinct social de survie, Marcel s'avancera davantage et propose à nos yeux, des clés de lecture tout à fait suggestives sur lesquelles nous reviendrons dans notre seconde sous-partie (MARCEL, 2004b).

Que faire, donc, des remarques centrales, comme celles défendant le fait que les aspects matériels « *expriment*, traduisent au dehors ses démarches [celles de la société], ses coutumes anciennes et actuelles » (HALBWACHS, 2001, p. 9), ou l'observation que « tout se passe comme si la société prenait conscience de son corps, de sa position dans l'espace, et adaptait son organisation aux possibilités qu'elle aperçoit ainsi » (ibid., p. 9), appartenant pourtant au même ouvrage ?

En fait, nous n'approfondirons ni les développements concernant les *memory studies*, ni ceux concernant l'anthropologie culturelle des traces matérielles³, ce qui pourra décevoir. Par contre, puisqu'il est tout de même question de considérer Leibniz à un moment ou à un autre, il nous a semblé incontournable de se pencher sur la tension entre la revendication progressive par Halbwachs d'un hasard social, d'une part, et, d'autre part, le refus quasi obstiné de Leibniz de postuler l'existence ontologique d'un hasard (ce sera l'objet du troisième temps)⁴. Il en va de même pour l'idée de topologie sociale, terme un peu ambitieux qui à nos yeux résume les différentes remarques de Halbwachs sur l'espace, que nous avons tenté de systématiser.

3. Approfondissement proposé, entre autres, par Jan Assmann et sa théorie de la mémoire culturelle. Elle postule une dynamique entre mémoire communicationnelle et mémoire culturelle, dynamique qui possède une visée anthropologique et destinée à prendre en compte, entre autres, l'étude aux textes anciens (ASSMANN, 1992).

4. Bien qu'il ait affiché un intérêt soutenu pour la loi des grands nombres, en témoigne sa correspondance avec Bernoulli.

1 La topologie sociale de Halbwachs

Halbwachs a été formé, comme toute sa génération, à la philosophie kantienne⁵ Durkheim affichait cette dette dans de nombreux textes : bien plus qu'un simple usage de l'espace social, la construction d'une nouvelle science de la morale n'est-elle pas, dans certains textes, une volonté de prolonger l'aspect anthropologique d'une théorie philosophique du devoir moral ? Halbwachs présente ainsi son projet dans son article « manifeste » étudié plus haut (HALBWACHS, 1918).

Beaubreuil note que les expressions mêmes d'« espace des géomètres » (et non espace géométrique) soulignent une distance de Halbwachs vis-à-vis des débats philosophiques de son temps⁶ (BEAUBREUIL, 2011, p. 168)⁷. Halbwachs lui-même écrit à propos du temps que « le temps des philosophes n'est qu'une forme vide » (LMC, 192), mais essayons de penser qu'il accordait un peu plus de bonne volonté à l'espace⁸. Comme on le rappellera, Halbwachs accepte comme son autre maître (c'est lui qui s'exprime ainsi dès 1918), Durkheim, une relativité des catégories de la pensée. Ces catégories restent universelles et précèdent bien les consciences individuelles : il n'acceptera nulle part le sensualisme (dire que nous formons notre concept d'espace à partir de nos sensations, par généralisation inductive).

1.1 Quelle genèse du concept d'espace chez Halbwachs ?

Kant définissait l'espace comme un *a priori* de la sensibilité, et ce qui le gênait dans la philosophie de Leibniz était l'absence de distinction entre différence conceptuelle et différence *interne*⁹. On retient de Leibniz la définition de l'espace, vers la fin de sa vie, comme « un ordre des coexistences possibles » (HALBWACHS, 1928b, p. 94), une organisation des positions

5. Je me permets de renvoyer aux travaux de Martin Strauss, en particulier sa thèse de doctorat bientôt soutenue, qui porte précisément sur les rapports du kantisme et de la sociologie sur la période qui nous intéresse (STRAUSS, 2016). Pour ce qui nous intéresse, voir en particulier DURKHEIM, 1975 ; DURKHEIM, 2010.

6. Encore en 1941 Halbwachs s'exprimait ainsi à propos de Bouglé : « un moraliste, qui a gardé des sympathies pour la psychologie métaphysique, dans le camp des sociologues » (HALBWACHS, 1941, p. 47, cité par Beaubreuil).

7. Jean-Christophe Marcel nuance cependant un Halbwachs trop critique de Bouglé, avec à l'appui leur collaboration au Centre de Documentation Sociale (CDS) – MARCEL, 2001, p. 210-212.

8. Cette remarque incisive tirée de son texte posthume sur l'espace peut aussi être comprise comme une dernière attaque implicite contre son ancien professeur. En effet, leurs derniers échanges n'avaient pas été très fructueux : sur ce point, voir par exemple la lettre de Bergson à Halbwachs du 27 avril 1926 (citée in BRIAN et JAISON, 2005, 13, n. 58).

9. Voir l'exemple de la main, par exemple dans *Critique de la raison pure*, Analytique transcendantale, Appendice (Ak. III, 216-217) ou dans les *Prolégomènes à toute métaphysique future*, §13.

physiques, qui est elle aussi idéale. Kant, en tout cas dans la *Critique de la raison pure*, se distingue de cette position en refusant l'idée d'une intellection des choses telles qu'elles sont (*ibid.* ; Ak. III, 219). Quelle orientation Halbwachs pouvait-il choisir ?

Locke reprochait à Leibniz de refuser certains faits : l'absence de consentement des hommes sur les idées prétendument universelles, ou bien la nécessité de devoir les enseigner, ce qui, avec d'autres arguments présentés dans les *Essais sur l'entendement humain*, devrait conduire à refuser l'existence d'idées innées précédant l'expérience, l'espace compris. Cléro, dans son livre « introductif », long de six-cents pages, à la philosophie des mathématiques remarque à juste titre la similitude entre l'approche de Halbwachs et la critique de Locke (CLÉRO, 2004, p. 606)¹⁰. Ce qui est troublant concernant Halbwachs est qu'il accepte une forme d'empirisme concernant le concept d'espace, puisque la pensée de celui-ci est le produit de la mémoire collective des groupes, et, en même temps, l'espace est un principe d'organisation de la pensée (« Il n'est point de mémoire collective qui ne se déroule dans un cadre spatial » – LMC, 209). L'espace serait-il donc vraiment la condition de la mémoire collective, et si oui comment ? N'y a-t-il pas un risque de cercle vicieux, qui le placerait tantôt comme cause tantôt comme effet de la mémoire collective ?

Dans certains textes, Halbwachs postule explicitement une sorte de correspondance harmonique entre la morphologie physique et sociale : toutes les démarches d'un groupe peuvent se traduire en termes spatiaux¹¹. On doit avouer que ce genre de remarques soulèvent certains problèmes de compréhensions : est-il question ici de démographie, de sociologie générale, ou de topographie ? Durkheim avait déjà érigé une frontière assez stricte entre les études de faits de population et les études des représentations collectives. On retrouve ainsi cette tension.

Halbwachs affinera sa position en disant que « ce n'est pas une simple harmonie et correspondance physique entre l'aspect des lieux et des gens » (LMC, 194-195). En effet, le moment de cet article est dédié à une description de l'aspect dit « actif » des lieux, à savoir le fait que considérer un objet évoque des manières d'être passées, et que décomposer un espace social, c'est donc décomposer la pensée qui l'a forgé (pensée réalisée par différents groupes antagonistes).

10. « Il n'est sans doute pas vrai qu'il y ait l'espace des géomètres, comme le dit Halbwachs ; mais il n'en est pas moins vrai que les objets et les raisonnements du passé peuvent avoir un certain effet de présence éternelle, même s'ils ne peuvent plus être les nôtres » (*ibid.*)

11. *Morphologie*, intro, de mémoire.

Cette dualité (on pourrait même dire identité de structure) entre structure matérielle et structure symbolique entre étant posée, comment alors *caractériser* cette relation ?

Cette caractérisation a lieu en particulier dans la *Topographie légendaire* : lois de compétition symbolique, remaniements, dédoublements des lieux... Dans ce livre, Halbwachs défend une conception entièrement relationnelle de l'objet : lorsque les groupes s'éloignent des lieux saints, s'opère alors une symbolisation pour créer une mémoire collective cohérente. Cléro illustre cela par l'exemple du « fantasme » collectif et sa possible étude par des considérations proches de celles de Freud¹². Le fait que, au même moment où Halbwachs développe sa théorie de la mémoire, on assiste aux premiers phénomènes majeurs de « commémoration » à la suite de la guerre n'est pas du tout fortuit. Halbwachs pense bien que l'objet social lui-même – Jérusalem, dans ce passage – change en raison de ses relations variables avec l'espace matériel (HALBWACHS, 2008, p. 128-129).

Cléro rappelle le défi que Hume posait : si un élément de notre perception disparaît, comme le bateau de Thésée, qu'est-ce qui, dans la relation de l'objet avec nous-même, justifie sa persistance ? La relation est-elle suffisante pour déterminer l'essence de l'objet ? Hume remarque alors qu'« ici ni la forme ni les matériaux ne sont les mêmes, (...) sauf leur relation aux habitants de la paroisse ; et ce fait à lui seul suffit à nous faire dénommer ces matériaux de la même manière »¹³. Halbwachs accepte bien de dire que les relations spatiales sont externes aux agents, puisque si l'on supprime certaines rues ou quartiers, alors la dynamique du groupe en est modifiée (LMC, 200 ou études sur les expropriations à Paris). De plus, ce thème de la dénomination sémantique est présent à son esprit lorsqu'il propose quelques lois de la mémoire collective : la rétention de souvenirs suppose que le groupe tire des enseignements. Cela signifie donc que pour que des souvenirs se forment, le groupe a besoin de construire une cohérence sémantique. Comme les traces du phénomène religieux « ne sont pas celles d'un être individuel, humain ou surnaturel, mais des groupes, animés par une foi collective » (HALBWACHS, 1941b, p. 206), alors on peut même se permettre de dire que ce qui compte, pour le sociologue, n'est pas de savoir s'il

12. Namer proposait également de voir que l'on peut entièrement concevoir des mémoires collectives inconscientes, dans les cas de traumatisme, notamment. À partir de Leibniz et de Freud, Halbwachs aurait abouti à une « sociologisation », à nouveau, de l'inconscient collectif : « le statut de cette mémoire collective inconsciente est tel qu'elle pourra dans d'autres circonstances, quand l'ensemble de la société le permettra, redevenir consciente » (NAMER, 2000, p. 233).

13. HUME, D. F. NORTON et M. J. NORTON, 2011, p. 168 – ma traduction.

existe une entité « lieux saints » établie dans un monde objectif et pérenne¹⁴. Au contraire, un impératif plus judicieux serait d'étudier la variation des relations, physiques et symboliques, de l'objet en question avec les groupes qui vivent en ces lieux (l'étude de cette variation étant le réel objet d'étude, si l'on veut). Leibniz refusait l'existence de relations externes dans le cadre de sa métaphysique (c'est la thèse du *praedicatum in esse*), ce qui n'est pas sans avoir suscité les critiques de Russell (RUSSELL et SLATER, 1992). Pour autant, comme on le verra, ses lettres à Clarke témoignent du contraire pour les relations *spatiales*, qui sont extérieures aux objets, sans pourtant être réelles (elles ne sont « ni substance ni accident »).

On peut ici mobiliser les lignes finales des *Cadres sociaux de la mémoire* et se demander si Halbwachs aurait tenu à ce que l'on conserve ce principe qu'on peut appeler le principe de la relativité des cadres sociaux :

« les cadres de la mémoire sont à la fois dans la durée, et hors d'elle. Hors de la durée, ils communiquent aux images et souvenirs concrets dont ils sont faits un peu de leur stabilité et de leur généralité. Mais ils se laissent prendre en partie dans le cours du temps » (CS, 289).

Ce passage évoque une tentative d'application des principes de la relativité physique développée alors par Einstein, entre autres, et en particulier à la prise en compte du référentiel dans la mesure du mouvement. Comme le témoignent ses carnets de lecture conservés à l'IMEC, on sait que Halbwachs lisait Einstein ou encore Bohr¹⁵. Cela nous invite, au moins, à ne pas identifier son concept d'espace social à un concept leibnizien, reconstruit avec une réflexion sociologique comme on vient de le faire, et, au plus, à confirmer que Halbwachs avait bien en tête une théorie générale des espaces sociaux, qu'il aurait pu approfondir lors de ses cours au Collège de France. Leibniz était bien entendu encore étranger au fait que le référentiel fait partie du calcul de la mesure du mouvement. La théorie des cadres sociaux, suivie par celle de la mémoire collective (sorte de cadre social générique des groupes, finalement) suppose quant à elles qu'ils sont eux-mêmes variables, et que l'activité sociologique consiste à réussir à passer outre cette relativité et à trouver les causes sociales à l'œuvre. Vincent Bontems, dans une

14. « (...) [L]a connaissance de ce qui était à l'origine est secondaire, sinon tout à fait inutile, puisque la réalité du passé n'est plus là, comme un modèle immuable auquel il faudrait se conformer » (HALBWACHS, 2008, p. 7, cité par MARCEL, 2001, p. 199).

15. Ces notes de lecture, plus que des textes établis, se trouvent surtout dans le quatrième cahier, parmi les quatre conservés à l'IMEC (cote HBW2-B1-02.4).

étude sur Ettore Majorana, constate que Halbwachs, comme Majorana, tenait à une conception fréquentiste des probabilités. Par conséquent, comme le dit Bontems en comparant Halbwachs à Majorana, « Halbwachs perçoit déjà dans l'analogie avec ces lois [de la thermodynamique, dans ce contexte] un moyen pour la sociologie de formuler son propre mode d'objectivation » (BONTEMS, 2013, p. 19).

Le perspectivisme social qu'Halbwachs nous propose aboutit donc à rechercher les analogies entre l'espace physique et l'espace des représentations collectives, car les deux sont en communication perpétuelle, à ses yeux du moins.

1.2 Les problèmes posés par la thèse d'un pluralisme des espaces sociaux

Les théories « du milieu » en histoire et en géographie ont été présentées et approfondies par Lucien Febvre dans *La Terre et l'évolution humaine* (1922). Le collègue de Halbwachs à Strasbourg prend alors le temps de présenter ces théories possibilistes que l'on doit, entre autres, à Vidal de La Blache. Dans son avant-propos, Henri Berr remarquait déjà qu'« [e]n réalité, dans ces cadres, et surtout dans les régions les plus riches en possibilités diverses, les possibilités tour à tour s'éveillent, ou s'assoupissent, pour brusquement se réveiller, en vertu de la nature et de l'initiative des occupants ». Le concept de cadre est omniprésent dans le livre de Febvre et suggère l'importance accordée aux conditions de possibilité de l'activité sociale et historique des hommes ¹⁶.

Henri Wallon (1879-1962), dans un article postérieur à notre période, proposait que « plusieurs milieux peuvent se recouper chez le même individu et même s'y trouver en conflit » (WALLON, 1954, p. 5) ¹⁷. Febvre, ami proche de Halbwachs, a par la suite loué son travail dans l'Encyclopédie française, ce qui souligne l'amitié intellectuelle et le respect que les deux se témoignaient. Rappelons en outre que Bergson lui-même qui proposait également de définir l'être vivant comme un « centre d'action », d'abord dans *Matière et mémoire* puis en détail dans *L'évolution créatrice* : « En réalité, un être vivant est un centre d'action. Il représente une certaine

16. Je tiens à remercier Éric Brian de m'avoir suggéré ces textes de Febvre, qui éclairent aussi bien le lecteur d'aujourd'hui que Halbwachs lui-même, étant donné que Febvre publie son ouvrage un peu avant les Cadres sociaux de la mémoire.

17. On retrouve un emprunt de cette conception chez Bernard Lahire, par exemple (LAHIRE, 2013 – voir en particulier l'avant-propos, note 6).

somme de contingence s'introduisant dans le monde, c'est-à-dire une certaine quantité d'action possible, - quantité variable avec les individus et surtout avec les espèces » (idée développée au long du chapitre 3).

C'est finalement un héritage de cette tradition de pensée, que l'on a rapidement esquissée ici et qui pourrait être précisée, que Halbwachs effectue lorsqu'il définit la mémoire individuelle comme entrecroisement de mémoires collectives.

Halbwachs acceptait bien la pluralité des règles de pensée des groupes sociaux, y compris pour la communauté scientifique¹⁸. On vient de voir que sa conception de l'espace est relationnelle, et, de plus, de second ordre, au sens où les changements dans l'espace social produisent des changements dans la mémoire collective, et donc dans les psychologies individuelles. Leibniz disait que « pour avoir l'idée de la place, et par conséquent de l'espace, il suffit de considérer ces rapports et les règles de leurs changements, sans avoir besoin de se figurer ici aucune réalité absolue hors des choses » (Cinquième écrit à Clarke, § 47¹⁹). L'espace résulterait tout simplement des places prises ensemble, de façon interne²⁰.

Or, il est bien question d'une pluralité de relations possibles pour les places occupées par un groupe dans l'espace, tout comme la pluralité des règles (au sens de régularités) de placement dans l'espace (voir les différents cas dans la *Topographie*). Si l'espace est un « ordre où l'esprit conçoit l'application des rapports²¹ » et si différents groupes conçoivent différemment les rapports entre les positions physiques, alors il y aurait bien plusieurs espaces irréductibles. Cléro rappelle que les études de Halbwachs sur la ville de Paris adoptent une conception relationnelle du lieu, c'est-à-dire qui fait de « chaque point un carrefour de multiples espaces, ou, si l'on préfère, de multiples fonctions » (CLÉRO, 2008, p. 52). Ainsi ce pluralisme spatial ne serait pas qu'une simple conséquence involontaire : elle permet, pour l'enquête sociologique, de considérer les intersections entre différentes mémoires collectives en un même lieu. Si on postulait un

18. On considèrera le texte dans lequel il élabore ses conceptions de l'activité scientifique dans la section suivante.

19. LEIBNIZ, 1957.

20. Dans l'appendice à l'*Analytique transcendantale*, Kant critiquera Leibniz pour n'avoir pas vu la distinction à faire entre la différence conceptuelle et la différence interne.

21. Cette déclaration de Halbwachs dans la conclusion de la *Morphologie sociale* postule aussi cette idéalisation nécessaire dans la méthode sociologique : « Mais, d'autre part, quelle vie proprement sociale attribuer à un groupe, si, derrière les unités rassemblées, telles qu'elles tombent sous les sens, nous n'atteignons pas des pensées, des sentiments, surtout l'idée de l'organisation qui les unit ? » (je souligne) (HALBWACHS, 2001, p. 102). Cette idéalisation (et non idéalité) est le socle de la vie sociale, selon Halbwachs (ibid., p. 113).

espace unique, comme un temps unique et transcendant aux mesures, on ne pourrait pas rendre compte de ces intersections. Finalement, comme pour les considérations sur le temps social, Halbwachs refuse un espace abstrait et général, indépendant des groupes sociaux²² Au contraire, ces groupes participent à construire cet espace même (organisation de « premier ordre ») et ses principes d'organisation même (organisation de « second ordre »), et, d'une façon que Halbwachs n'explique pas forcément, l'espace prend ensuite un tournant proprement normatif et permet aux individus de construire leur appartenance au groupe.

Il ressort de ce second moment que, pour accepter entièrement cette définition leibnizienne de l'espace social, il nous faut accepter l'idée que le fait social est, au moins en partie, le résultat d'une conscientisation effectuée par les individus.

Finalement, Halbwachs opère un renversement des catégories. Chez Kant, l'espace est une forme *a priori* de la sensibilité (universel, immuable). Chez Halbwachs, l'espace est un cadre social : il est donc *a priori* pour l'individu (qui le reçoit en naissant) mais *a posteriori* et construit par et pour la société (qui le forge historiquement). C'est ce double statut qui permet de réconcilier le constructivisme avec l'objectivité.

1.3 Les individus sont-ils sous le regard géométrique de la société ?

Dans une lettre à Fréchet datant du 29 septembre 1940, Halbwachs fournit à ce dernier des conseils de lecture agrémentés de quelques commentaires personnels :

Mon cher Fréchet, J'ai réfléchi à la question que tu m'avais posée. Au fond, c'est chez Descartes, au début de la Méditation cinquième (De l'essence des choses matérielles) que tu trouverais le plus nettement présentée la doctrine qui est devenue classique²³. (...) *C'est*

22. Toutefois, c'est le concept de mémoire sociale qui est censé rendre compte des expériences sociales qui dépassent les groupes concrets. C'est lorsque cette mémoire n'existe plus que l'histoire deviendrait possible : « c'est qu'en général l'histoire ne commence qu'au point où finit la tradition, au moment où s'éteint ou se décompose la mémoire sociale » (LMC, 130). On remarquera que, à la lecture des textes de Halbwachs lui-même, le concept qui pose le plus de difficultés est bien celui de mémoire sociale, plus que la mémoire collective. BRIAN, 2008 propose, à partir du cas du conflit israélo-palestinien, de définir la mémoire sociale d'un événement comme la mémoire qui dépend de toutes les mémoires collectives particulières, ce qui la rend donc très générale.

23. Halbwachs cite la cinquième Méditation : « [Le triangle] ne laisse pas néanmoins d'y avoir une certaine nature, ou forme, ou essence déterminée de cette figure, laquelle est immuable et éternelle, que je n'ai point inventée, et qui ne dépend en aucune façon de mon esprit... et je n'ai que faire de m'objecter que peut-être cette idée du triangle est venue en mon esprit par l'entremise de mes sens, pour avoir vu quelquefois des corps de figure triangulaire ».

assez métaphysique. Mais les philosophes paraissent ne pas s'être beaucoup écartés de cette conception.

(je souligne)

Il lui conseille ensuite de lire ou bien Liard (*Des définitions géométriques et des définitions empiriques*, 1888) ainsi que la *Logique* de Goblots (1918). Il conseille également Brunschvicg (*Les étapes de la philosophie mathématique*) à la place d'Hamelin²⁴. Il conclut :

« Mon opinion est que tout cela est trop métaphysique. Il est bien évident qu'un esprit d'orientation empirique ne trouvera pas tout seul de l'expérience ces notions mathématiques, et que, pour cette raison, l'empirisme vulgaire paraît devoir négliger ces "évidences". Mais il y a un empirisme sociologique. Le corps des objets mathématiques impressionne les philosophes qui croient qu'elles existent d'abord en Dieu, ou dans quelque monde transcendant. À la place de Dieu, les sociologues mettent la société, ici la "société des mathématiciens", qui existe depuis bien longtemps et qui, par un effort collectif, et grâce à une expérience très étendue, a réussi à dégager de la réalité sensible les propriétés mathématiques des corps réels et de l'espace réel. C'est dans la pensée de cette société qu'existent et se conservent ces notions. On la découvre quand on entre dans cette société, c'est-à-dire quand on devient mathématicien. Mais cela ne veut pas dire qu'elles ont été tirées d'ailleurs que de la réalité, patiemment explorée par ceux qui avaient naturellement l'esprit tourné de ce côté²⁵. »

La position, hypothèse, ou théorie, de Durkheim, qui fait de la société le nouveau fondement du sens de l'existence humaine possède de nombreuses ramifications, qui dépassent de très loin le présent sujet. Nous aimerions pour ce qui suit synthétiser la position de Halbwachs à ce sujet, position qui se construit au moins à partir de son article sur la sociologie religieuse de Durkheim²⁶, jusqu'à la *Topographie légendaire*. Ici, Halbwachs l'applique délibérément à la société des mathématiciens, mais qu'est-ce qui nous empêcherait de l'étendre, par analogie constructive, à tout groupe social ? C'est ce que nous allons essayer de voir. Durkheim, dans le chapitre des *Formes élémentaires* consacré à la notion d'âme chez Kant et Leibniz, les rapproche sur l'idée d'autonomie de la volonté. Par la monade, censée être présente en chaque individu, nous aurions une autonomie propre. À ses yeux, Kant propose la même conception : « Sous une

24. Songeant ou bien à son livre sur Aristote, *Le Système d'Aristote*, édité chez Félix Alcan en 1920 puis 1931.

25. La référence pascalienne est « évidente ». Reste à la problématiser.

26. HALBWACHS, 1925.

autre forme, Kant exprime le même sentiment. Pour lui, la clef de voûte de la personnalité est la volonté. ».

On peut ici généraliser la thèse de Halbwachs sur la société des mathématiciens : on peut se demander si l'on peut concevoir la société dans son ensemble comme le lieu à partir duquel se distribuent, à la manière d'un géométral perspectiviste, l'ensemble des positions subjectives. Cette hypothèse trouve une résonance métaphysique dans la théorie de la notion complète développée par Leibniz, que Michel Fichant a examinée dans un compte rendu du livre d'Alain Renaut, *L'ère de l'individu* (FICHANT, 1998).

Chez Leibniz, un individu est défini par un concept complet, c'est-à-dire par l'ensemble des prédicats vrais à son sujet. Si ce concept est connaissable, alors l'individu devient entièrement transparent à un entendement divin :

$$S = P_1 \wedge P_2 \wedge \dots \wedge P_n.$$

Toutefois, cette transparence n'est accessible qu'à Dieu, qui saisit l'univers dans sa totalité d'un seul regard. Pour tout entendement fini, il demeure impossible de connaître a priori l'ensemble des prédicats vrais d'un individu – comme le reconnaît Leibniz lui-même dans son texte sur les loteries (1696), où il affirme qu'aucun indice ne permet de juger du bonheur d'un homme avant sa mort :

Ceux [les hommes] que cet enchaînement, qui nous est embrouillé et inconnu, conduit au bien sont appelés heureux ; mais j'avoue qu'il n'y a point de marques pour les connaître avant l'événement, *et il faut attendre la mort d'un homme pour savoir si son bonheur est constant, le passé ne suffisant pas pour juger de l'avenir*, avec lequel il n'a point de connexion qui nous soit reconnaissable (Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, 1995, p. 447-448).

Halbwachs se situe à cette intersection entre l'idéal d'une intelligibilité sociale totale et l'impossibilité d'adopter un point de vue omniscient. Trois formes d'existence peuvent être synthétisées pour clarifier alors ce dont nous parlons.

L'existence morale, d'abord, relève de ce que Durkheim nomme l'*homo duplex* : elle réside dans l'intériorisation de normes collectives, de règles de conduite, de systèmes de valeurs. Elle est structurée, mais historiquement et socialement contingente. L'existence spatiale, ensuite, renvoie à l'inscription morphologique de l'individu dans un réseau de lieux et de positions sociales.

Elle est géométrique en un sens rigoureux, puisque chaque position se définit relativement à un système différentiel de distances sociales. Enfin, l'existence personnelle ou biographique repose sur la mémoire individuelle, constamment façonnée par les mémoires collectives que l'individu traverse. C'est cette forme qui rend l'individu irréductible à une série finie de prédicats : sa vie se définit par des moments de hasard, des affiliations successives, des reconstructions de soi qui échappent à toute prédétermination, en tout cas qui soit connue de nous. Si la société peut ainsi être pensée comme un géométral des positions, elle ne saurait épuiser l'individuation. Elle en fournit les coordonnées, mais non l'essence. L'individu, tel que le conçoit Halbwachs, excède toute forme de connaissance totalisante, car il vit dans le temps, dans la mémoire, et se transforme. Leibniz l'avait anticipé : seul Dieu peut percevoir un individu comme une totalité. La sociologie, quant à elle, doit composer avec des sujets qui, à chaque moment de leur existence, ne coïncident pas entièrement avec leur propre concept. C'est peut-être dans cet écart que se joue la condition même de toute science humaine.

Ce que souligne Jean-Christophe Marcel dans son étude de 2004 (MARCEL, 2004a) prolonge cette tension entre structure sociale et individualité vécue. Il écrit, pour éclairer la théorie halbwachsienne, que « Ce qui constitue une classe sociale, c'est un intérêt, un ordre d'idées et de préoccupations, qui se reflètent dans les personnalités des membres du groupe » (§5). L'individu ne se contente pas de refléter des propriétés abstraites de la classe ; il les incarne, parfois jusqu'à en devenir le représentant le plus saillant. À ce titre, il faut remarquer l'ambiguïté élitiste de Halbwachs, qui ressort encore en 1938 :

« Par une opération collective, par une sorte de pression que la classe exerce sur sa propre substance, la classe découvre en elle et fait surgir ses meilleurs interprètes [*sic.*] » (HALBWACHS, 1964 [1938], p. 213).

Halbwachs, dans ses textes sur la psychologie des classes, pose en effet la question de savoir si certains individus – les *hommes moyens*²⁷ – peuvent être tenus pour représentatifs de leur milieu.

Ainsi, chez Halbwachs, les analogies ne jouent pas (jamais, en fait) un rôle purement artificiel mais constituent souvent des instruments d'invention théorique. Elles permettent de penser ce qui,

27. Même s'il ne s'exprime pas ainsi, il semble bien qu'Halbwachs lui-même n'échappe pas vraiment à l'idée d'une supériorité de certains sur la moyenne.

faute de concept établi, résiste encore à l'analyse. C'est notamment le cas dans sa *Morphologie sociale*, où il mobilise une comparaison saisissante pour figurer la manière dont la société se perpétue comme instance totalisante. Il en appelle alors à une analogie frappante : à la page 121 de la *Morphologie sociale*, il suggère ceci :

« On peut appliquer à la société ce qu'on a toujours pensé des dieux, savoir qu'ils diffèrent principalement des hommes en ce que la mort ne les atteint pas. Les nécessités de la vie sociale empêchent les vivants d'être trop longtemps et trop gravement accablés par un deuil, et de garder ensuite sans cesse présente à leur esprit l'image des disparus » (HALBWACHS, 1970, p. 121).

Cette remarque, loin d'être anecdotique, dévoile une dimension plus profonde de sa sociologie. La société devient, en un sens, un sujet percevant, capable d'élire des figures représentatives, de former des manières de voir et de juger. Marcel conclut en disant que selon Halbwachs, « il existe en nous un spectateur, qui est la conscience du groupe avec ses propres principes de connaissance, de perception, d'appréhension du monde et des situations qu'on y rencontre » (MARCEL, 2004a, §32).

Cette conscience collective, qui habite les individus sans s'y réduire, fonctionne comme un perspectivisme phénoménologique. Ce dernier point marque peut-être la singularité de Halbwachs : dans l'espace social, les individus ne sont pas simplement positionnés. Ils perçoivent, se remémorent et agissent depuis ces positions. La société n'est donc pas seulement un géométral des lieux, mais est aussi une intériorité partagée à partir de laquelle toutes les mémoires se définissent.

Ainsi, la lettre à Maurice Fréchet (voir Annexe C) n'est donc pas une simple boutade, mais le symbole du programme épistémologique complet de Halbwachs. Elle valide le remplacement de la *Theodicea* (Justice de Dieu) par une *Sociodicea* (Justice/Logique de la Société).

2 Le hasard social : nouveauté d'un concept

Fréchet, dans un article sur la statistique dans les sciences sociales, rappelle une image à laquelle Huber faisait appel lorsqu'il compare le rapport du statisticien à l'observation à celui d'un passant sur le quai qui observe un paquebot de nuit :

« Cet observateur pourra noter certaines régularités dans la distribution des rangées de points lumineux, les extinctions et les allumages, il suivra les mouvements de l'ensemble et les déplacements relatifs des différentes parties du système. Il cherchera à s'expliquer le phénomène, au prix de quelles difficultés ! Et les explications qu'il tiendra pour satisfaisantes seront peut-être en lointain rapport avec la réalité » (FRÉCHET MAURICE, 1955, p. 308).

Cette prudence se retrouve par exemple dans l'interprétation des comptages statistiques. Pour Halbwachs, ce sont les représentations collectives qui confèrent une consistance aux ensembles de faits individuels. La mémoire collective est plus fondamentale que les représentations collectives car elle permet d'intégrer les dispositions subjectives des agents ; elle n'est pas une fiction et possède bien un ordre de réalité²⁸. Par conséquent, elle possède une autonomie distincte des représentations personnelles, puisque les agents eux-mêmes ont besoin des pratiques pré-existantes pour agir. En ce sens, Halbwachs conserve un principe durkheimien tout en le précisant, à savoir la solidarité entre la contrainte de l'extériorité et l'intériorité subjective. Ce qu'on aimerait montrer ici est qu'une des choses que Halbwachs recherchait est cette forme générale des représentations collectives derrière ses manifestations individuelles, exprimées dans les statistiques. Cette recherche suppose une réflexion sur le concept de rapport statistique.

Ce réalisme des entités collectives est solidaire de son épistémologie des statistiques²⁹. Comme on l'a vu, dès 1905, Halbwachs affirme la nécessaire organisation des masses humaines en groupes, et non sous forme atomistique. En 1923 puis dans d'autres textes sur la statistique, ce réalisme des groupes coïncide avec l'expérimentation statistique fondée sur des groupes consistants : « Il n'y a statistique que là où il y a un ensemble consistant, c'est-à-dire un système d'actions qui s'exercent simultanément sur tous les membres d'un groupe, et qui créent ainsi

28. JAISON, 2008, p. 88.

29. BRIAN et JAISON, 2005, p. 14. Il est aussi possible de la mettre en rapport avec la théorie de Simmel selon laquelle les formes sociales naissent à partir d'une certaine intensité du nombre, mais nous ne nous attarderons pas sur ce point.

entre eux beaucoup de liens d'interdépendance : toute loi positive exprime des rapports de ce genre » (HALBWACHS, 1923, p. 367). En cela Simiand et Halbwachs s'accordent sur la nécessité de la construction d'un ensemble consistant pour effectuer le comptage statistique.

Le phénomène qu'on cherche à décrire semble se résumer comme tel : plus l'étude sociologique privilégie les individus *concrets* (et non « épistémiques », construits par idéalisation), moins elle peut exprimer de rapports sur ces derniers – au sens statistique – et donc, ne peut pas fournir d'explication digne de ce nom. La généralisation statistique va de pair avec une augmentation de la possibilité d'un jugement objectif. Valéry, dans une remarque au texte « La méthode de Léonard de Vinci », écrit que « l'isolé, le singulier, l'individuel sont inexplicables, c'est-à-dire n'ont d'expression qu'en eux-mêmes » (VALÉRY, 2010, p. 1172). Si tant est qu'il pouvait penser à Leibniz en écrivant cela, ce qui n'est pas improbable étant donné que sa remarque appartient à un texte sur la méthode en sciences et en art, on peut comprendre sa formulation comme le fait que le « degré » (si on peut parler ainsi) d'expression de ce que l'on cherche à expliquer diminue à mesure que l'on considère l'individu dans l'explication sociologique, aux dépens des variables collectives³⁰. Allons encore plus loin : l'individu doit être déplié dans différentes dimensions : l'âge, le sexe, la classe sociale... On pourrait reformuler ce que dit Valéry en disant que le singulier, l'individuel sont inexplicables car ils n'ont d'expression *qu'eux-mêmes* : la proposition que César a franchi le Rubicon, que tel membre de cette classe sociale apprécie le vin, pour être douées de sens, doivent être mis en rapport avec d'autres faits : on revient là à la troisième règle de Durkheim. Le calcul des probabilités est à la statistique ce qu'est l'expérimentation est aux sciences physiques (HALBWACHS, 1923, p. 371), car il permet de trouver la causalité à l'œuvre dans les tendances collectives, en déterminant ou non si des croyances, actions, pensées individuelles sont dues au hasard.

Pour autant, on pourrait rétorquer que comme la mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire collective, comme Halbwachs le dit à plusieurs reprises, sans individus, il n'y a pas d'explication sociologique et qu'ils possèdent une place plus fondamentale que ce que

30. Halbwachs connaissait Valéry et se reconnaissait en partie dans ses écrits : il suffit de commencer à lire son article de 1936 dédié à Simiand pour s'en rendre compte : « Auguste Comte disait que, lorsqu'une discipline échappe aux docteurs pour être livrée aux littérateurs, c'est, pour elle, le commencement de la décadence, et le signe le plus clair qu'elle est à son déclin ». Voir explicitement chez Valéry : « J'ai peur ou horreur des maximes, invocations ou insinuations que les littérateurs glissent dans leur littérature pour simuler de la philosophie » (cité par SUNABA, 2012, p. 266).

l'on présente. Il répondrait que c'est une objection valide, mais qu'elle oublie que la condition pour remplir le critère d'explication sociologique est qu'il faut, après ce premier temps de considération de la mémoire individuelle, effectuer le raisonnement inverse : « en sociologie, où les faits sont particulièrement complexes et changeants, on est tenté trop souvent de s'en tenir à des observations qualitatives et psychologiques, qui varient suivant les observateurs, et qui n'offrent, en elles-mêmes, aucune garantie d'objectivité » (HALBWACHS, 2005, p. 371). Le ton polémique ne doit pas choquer car c'est dans ce texte connu seulement depuis les années 2000, que Halbwachs associe l'objectivité du fait social au concept de nombre, puisque selon lui les nombres « s'imposent à nous du dehors » (ibid.). Ce que Halbwachs cherche définitivement à écarter, comme le témoigne sa correspondance avec Bergson, et sa remarque sur la mécompréhension du concept de substance chez Leibniz dans son livre³¹, est la définition de l'individu comme une substance indépendante des cadres sociaux, que ceux-ci devraient réussir à atteindre par un moyen inconnu (on la retrouvera dans le cas du suicide chez Durkheim). Ce qu'il recherche est cette conception, qu'on a choisi de qualifier d'intégrative, du rapport entre le collectif et les individus, permettant de fournir un réel « principe de distinction suffisamment explicatif. Cournot critiquait l'abstraction d'une certaine philosophie morale de son époque : « Mais l'homme individuel, au point de vue de la science, n'est qu'une pure abstraction. Où le prenez-vous ? A quelle époque a-t-il fait son apparition dans le monde ? A quelle race appartient-il ? Dans quel milieu s'est-il formé ? Il faut donc considérer, non plus l'homme individuel, mais l'humanité, si nous voulons saisir un principe de distinction qui ait vraiment une importance capitale et qui comporte une preuve, au point de vue scientifique et historique. » (COURNOT et BRUYÈRE, 1982, p. 309). Halbwachs l'avait lu lors de ses études, et très sûrement son *Traité de l'enchaînement* (...), comme le témoignent ses carnets de notes. Il considère à de nombreuses reprises la nature combinatoire de la mémoire individuelle, plus le fait que l'organisation des souvenirs produit une unité apparente due en fait au croisement de différentes séries. Il s'accorde avec Cournot pour dire que ce hasard résulte du croisement d'espaces sociaux, dont les « séries » sont mutuellement indépendantes. Dans « Mémoire individuelle et mémoire collective »,

31. C'est dans un passage sur l'harmonie pré-établie qu'il écrit qu'« au fond, il ne s'agissait point, étant posées les substances, de les modifier et conformer de façon à ce qu'elles s'accordent ; les substances ne sont que des centres de rapports, et les rapports ont été posés au moins en même temps qu'elles » (HALBWACHS, 1928b, p. 110).

Halbwachs pense en tout cas que notre pensée personnelle résulte de la combinaison de l'influence des cadres sociaux. Il parle de la liaison des états mentaux entre eux : « Il n'en est pas moins vrai que cette combinaison ou cette liaison s'explique, non point par notre spontanéité interne, mais par la rencontre, en nous, de courants qui ont une réalité objective hors de nous » (MC, p. 83). Il insiste sur le fait que cette rencontre est bien un fait objectif et non une association psychologique. Ainsi Halbwachs s'éloigne sur ce point de Leibniz puisqu'il concède l'existence d'un hasard propre à la rencontre de séries causales indépendantes, permises par les différents espaces sociaux. Ce passage résume encore plus précisément, dans le même chapitre et qui est un de ses textes les plus théoriques, ce qu'il avait en tête lorsqu'il voulait décrire la relation entre les individus et les cadres sociaux :

« De ces combinaisons, certaines sont extrêmement complexes. C'est pourquoi il ne dépend pas de nous de les faire reparaître. *Il faut se fier au hasard*, attendre que plusieurs systèmes d'ondes, dans les milieux sociaux où nous nous déplaçons matériellement ou en pensée, se croisent à nouveau, et fassent vibrer de la même manière qu'autrefois l'appareil enregistreur qu'est notre conscience individuelle. Mais le genre de causalité est le même ici, et ne saurait être que le même, qu'autrefois. La succession de souvenirs, même de ceux qui sont le plus personnels, s'explique toujours par les changements qui se produisent dans nos rapports avec les divers milieux collectifs, c'est-à-dire, en définitive, par les transformations de ces milieux, chacun pris à part, et de leur ensemble » (MC, 95 – je souligne).

Finalement, les combinaisons d'influences sociales et la combinaison des états mentaux ne sont pas données d'avance. La conséquence, pour l'étude du suicide, par exemple, est qu'une série de motifs personnels dépend de la classe sociale et de ses représentations collectives, inscrites dans le temps et l'espace. Cette variabilité des motifs a servi à Halbwachs à insister encore davantage sur l'articulation profonde entre nos raisons personnelles et les causes plus générales. Comme la mémoire est de nature sociale (on ne souvient jamais seul), et que les espaces sociaux varient de façon imprévue, alors la succession de nos souvenirs produit une forme d'illusion (mais une illusion nécessaire, si l'on veut) de la permanence de l'identité sociale.

La distinction entre l'événement brut et son retentissement humain constitue un point de passage décisif dans la conceptualisation du hasard chez Halbwachs. Dans les *Leçons sur la philosophie de la religion*, Hegel oppose déjà le fait objectif à son retentissement subjectif :

« La tuile tombe par hasard. L'homme abattu, ce sujet concret, la mort de celui-ci, bref sa chute, sont d'un contenu totalement différent ³² » (HEGEL, 1972, p. 26).

Halbwachs formule très tôt une intuition voisine dans sa *Théorie de l'homme moyen*, lorsqu'il souligne que ce n'est pas le phénomène naturel en lui-même qui importe, mais la manière dont il entre en résonance avec des formes de vie humaines : « Mais que le cyclone les étende ici ou là, à qui cela importe-t-il, sinon aux hommes dont cela menace les personnes et les cultures ? En soi, ce sera toujours un cyclone » (HALBWACHS, 1913, p. 52). Quelques pages plus loin, il mobilise l'image d'un cône en équilibre instable pour insister sur la relativité de ce que l'on perçoit comme significatif : « Mais à qui importe le sens de sa chute ? Où est la grandeur de la différence, sinon pour quelqu'un qui se représente comme des différences de qualité, les différences d'orientation ? C'est donc toujours en vertu de conventions, *c'est-à-dire de représentations humaines et sociales*, que les effets peuvent être dits très différents » (ibid., p. 53).

Ce que Cournot, dans sa définition classique du hasard, décrit comme le croisement de séries causales indépendantes, Halbwachs le reprend sous un angle sociologique : la fortuité ne réside pas tant dans la nature des causes que dans le caractère signifiant que leur rencontre revêt pour un groupe humain. Le hasard prend alors un sens éminemment moral : il concerne des valeurs ou des pertes possibles. Il suppose donc une mémoire et une attente. Halbwachs affirmait une conception du hasard qui le soustrait à la seule mécanique des causes pour le rapporter à une économie des représentations collectives. L'attachement encore fort à Bergson lors de cette étape de son parcours se retrouve dans cette attention constante à la différence entre le règne organique et le règne mécanique. Notons aussi la « sociologisation » de l'idée classique d'Aristote selon laquelle le hasard repose sur un truchement de la finalité, nous disant qu'au fond, ce qui arrive par hasard est un événement qui a contredit nos attentes morales ³³.

32. C'est une remarque qu'il effectue lors d'un propos introductif sur la distinction entre nécessité interne et nécessité externe, au début de ses leçons.

33. Voir par exemple *Physique*, II, 5 : « Par exemple, c'est en vue de recevoir de l'argent de la part de quelqu'un (...) que quelqu'un pourrait s'être mis en marche (...); or il ne s'est pas mis en marche en vue de cela, mais c'est par coïncidence qu'il lui est arrivé de se mettre en marche, et que l'autre a agi de telle sorte que le premier récupère son argent; et cela sans qu'il fréquente cet endroit le plus souvent ni par nécessité. (...) Il est donc clair que le hasard est une cause par accident concernant celles parmi les choses en vue de quelque chose. ».

Conclusion générale

Canguilhem parlait d'Halbwachs en ces termes : « Je n'ignore pas qu'[il] ne s'est jamais livré lui-même à la transposition philosophique des résultats de ses recherches. Il n'est pas certain qu'il approuvât une telle sorte de considérations³⁴ » (CANGUILHEM, 1947). Pour autant, il a bien été possible de détailler le parcours de Halbwachs, doublement sociologique et philosophique, en prenant pour hypothèse principale celle d'un intérêt continu pour l'invention théorique et conceptuelle.

L'homme dont parle Halbwachs n'est pas l'Homme des moralistes et des rationalistes : conformément à la démarche expérimentale, il ne faut pas partir d'un concept *a priori* censé déterminer la forme empirique de la réalité sociale. Une fois ce premier écueil évité, on a pu mettre en valeur la nécessité d'un développement des débats ontologiques entamés par Durkheim et Tarde. Halbwachs confère bien une réalité aux représentations collectives, mais il souligne, d'une part, la nécessité de recourir aux statistiques, considérées comme la trace de la mémoire collective des groupes, d'autre part, le risque de réifier des groupes sans unité réelle, bien qu'il accepte que les individus s'associent naturellement en groupes.

Le premier temps de notre travail a abouti à une conception renouvelée de l'individu défini comme un centre de rapports, ces rapports étant de nature sociale et se réalisant dans des espaces autonomes selon le groupe social considéré. La multitude intrinsèque du fait social, que l'on a rappelée dans le cadre des travaux d'Halbwachs sur Quetelet et la statistique, permet d'approcher la réalité sociale de façon positive et de révéler l'objectivité des relations sociales. La morphologie sociale se révèle être le penchant empirique de la sociologie générale, car elle étudie l'espace social, du point de vue physique, ou du point de vue collectif, en tant que les deux se répondent, et l'étude de l'un renseigne sur l'étude de l'autre. La psychologie collective que Halbwachs avait en vue suggère une conception intégrative de la sociologie, car elle étudie également les régularités psychologiques, alors implicitement écartées de la réalité sociologique par Durkheim dans ses textes polémiques. Le cas du suicide fournit un cas d'étude révélateur qui révèle une

34. Prudence qui pouvait aller de pair avec un certain humour. Canguilhem avait eu l'occasion de côtoyer Halbwachs et, après qu'il lui ait parlé d'une interprétation métaphysique et socialiste des *Causes du suicide* qu'il a proposée dans un compte-rendu, Halbwachs lui lança : « Ah ! Ne me brouillez pas avec la République ! » (*ibid.*)

conception de la causalité renouvelée et qui s'apparente en certains points à celle de Leibniz, car étant fondée sur le concept de complication et d'expression. Elle s'oppose à la conception initiale du *Suicide*, plus interventionniste (et donc plus proche de la conception cartésienne de Dieu). Enfin, la conception d'Halbwachs ne prend pas l'individu comme point de départ de l'explication. Un point fondamental est que l'identité personnelle n'est pas une substance déterminée mais un centre de rapports : elle repose sur des cadres sociaux qui s'imposent aux personnes, car ces cadres fournissent un langage, une syntaxe pour construire l'identité personnelle et l'identité sociale. On a vu que Halbwachs refuse toute existence d'un moi profond et intérieur indépendant des faits sociaux, tout comme Goffman quelques années plus tard.

Halbwachs ne refuse pas stricto sensu le déterminisme : les cadres sociaux poussent les individus à agir selon une certaine forme. Seulement, cette forme est probable, comme on a essayé de le montrer. Deux interprétations s'offrent alors pour rendre compte de cette forme probable : ou bien elle s'explique par les cadres eux-mêmes, qui joueraient le rôle de conditions suffisantes ; ou bien, et c'est une hypothèse plus radicale, ces cadres n'ont pas à être justifiés, leur contingence étant constitutive de la réalité sociale. Cette réflexion quant aux cadres sociaux, qui peuvent décrire aussi bien des règles de raisonnement que des institutions, a nécessité une clarification de la théorie de l'homme moyen, parallèlement à celle du double homme de Durkheim. L'homme probable et sociologique de Halbwachs possède bien une double dimension. Une dimension physique, pouvant être décrite en termes de causalité efficiente, et une dimension morale, relevant de l'ordre de la finalité et des représentations collectives (et, dans la métaphysique leibnizienne « sociologisée », de la monade autonome). Halbwachs avertit sur la contingence des qualités de cet homme social, dont l'unité doit être reconstruite avant de proposer une généralisation abusive, qui créerait des *entia non gratia*.

Halbwachs ne fait usage des principes métaphysiques de la philosophie de Leibniz qu'à certaines étapes, mais en aucun cas pour fonder ses théories de façon dogmatique. Les aspects les plus saillants qui proviennent de la métaphysique de Leibniz sont multiples. D'abord, les raisonnements propres à la dynamique quant à la force et l'énergie, en particulier la persistance de l'action des cadres dans les consciences individuelles sont indirectement mobilisés pour

théoriser les forces sociales. Ensuite, la métaphysique de l'individu de Leibniz se retrouve dans le perspectivisme des classes sociales, métaphysique actualisée à la lumière d'un pluralisme des mémoires collectives. Enfin, la théorie leibnizienne de l'espace physique possède une place à part qu'on a essayé de préciser : il est clair que l'espace social et ses relations retrouvent une identité de structure dans les cadres sociaux.

Halbwachs a toujours essayé de concilier la réflexion théorique avec l'enquête, reflétant en cela le principe leibnizien que la théorie est une mémoire de la pratique³⁵. La morphologie qu'il propose en est un des meilleurs exemples. Tout en conservant les principes érigés par Durkheim ou Mauss, celle-ci s'en éloigne sur de nombreux points, comme la pluralité des espaces sociaux et l'existence d'une correspondance stricte entre structures matérielles et représentations collectives, permise par la mémoire collective des groupes. Cette correspondance évoque dans une certaine mesure, à nouveau, l'harmonie entre les causes finales et les causes efficientes, qui parcourt la sociologie depuis Comte.

Enfin, la théorie de l'activité scientifique, davantage esquissée que systématisée chez Halbwachs, possède deux aspects essentiels. D'abord, la mémoire d'une connaissance offre une certaine sémantique à l'agent qui lui permet de donner un sens à son action savante. Dans ce cadre, la mnémonique serait l'étude de ce sens, cet usage et la topique, celle de la syntaxe, la forme de son langage. Par conséquent Halbwachs propose une forme définitivement anticipée d'historicisme rationaliste, au sens de Bourdieu³⁶, dans le sens où la logique de la science n'est pas l'étude des principes logiques et formels de celle-ci, comme la falsification ou la confirmation, mais la confrontation de données sémantiques, un contenu, avec l'usage de concepts et méthodes scientifiques produits dans le temps par des groupes. On peut supposer que l'interaction de ces deux dimensions contribue à produire le savoir scientifique.

On conclura avec une certaine prudence que, plutôt que de proposer, comme Tarde, une monadologie mémorielle, terme trop simpliste, Halbwachs a mis à l'épreuve de la sociologie alors naissante des intuitions philosophiques *a priori* fondamentalement éloignées et dont le rapport

35. « Et même la théorie sans pratique passera incomparablement une pratique aveugle et sans théorie, lorsqu'on obligera le praticien de venir à quelque rencontre fort différente de celles qu'il a pratiquées »— G. VII, 172, fragment sans titre sur l'avancement des sciences.

36. BOURDIEU, 1997.

n'était pas donné d'emblée. C'est cet écart apparent qui a motivé la part reconstructrice du travail.

A. Table des matières du *Leibniz*

Remarque préliminaire On a ajouté les références précises des textes consultés par Halbwachs. Elles sont indiquées entre parenthèses. En effet, la table des matières de son livre sur Leibniz est extrêmement détaillée en ce qu'elle fournit des références pour *chaque* sous-section. Le seul problème étant que ces références n'ont pas de titre. Dans un second temps, on a reproduit le *memento* bibliographique indiqué à la toute fin du livre, indiquant les possibles lectures qu'il a effectuées, au-delà de sa préparation du livre introductif. Enfin, les références marquées d'un astérisque (*) sont celles qui ont été mobilisées pour le présent travail.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES ET DES RÉFÉRENCES

INTRODUCTION

La vie et les œuvres de Leibniz.

I. — LA LOGIQUE

Les imperfections de nos doctrines, de nos raisonnements, de nos langues.

G. VII, 21-23 (Introduction par Gerhardt de textes sur le thème "*Scientia Generalis*"¹), 160-161 (Préceptes pour avancer les sciences), 187-189 (sur la Caractéristique), 296 (« De la synthèse et de l'analyse universelles dans l'art d'inventer et de juger »). N. Essais, l. 3, passim (Référence à diverses sections du Livre Troisième "Des Mots", notamment le premier chapitre "Des mots ou du langage en général").

p.47

L'art d'inventer véritable et les mathématiques.

G. VII, 4-10 (Introduction), 18-20 (pareil), 198-199, 297-298. N. Essais, l. 4, ch. 2 ("Des degrés de notre connaissance").

p.51

1. Qui cite en fait diverses lettres de Leibniz sur le projet de Caractéristique.

La caractéristique universelle, sa nature, ses avantages ; comment il la faudrait constituer.

G. I, 381-382 ; VII, 11-15, 24-30, 163-168, 184-189, 198-199. N. Essais, l. 4, ch. 6, ch. 16 et 17 ("Des propositions universelles de leur vérité et de leur certitude", "Des degrés d'assentiment", "De la raison"). p.54

Les identités et les ressemblances : signification logique du principe de raison suffisante.

G. VII, 199-203 (Travaux préparatoires pour une caractéristique générale), 292-295 (Synthèse et analyse dans l'art d'inventer), 299-301 (Sans titre, concernant les moyens de la démonstration philosophique). N. Essais, l. 3, ch. 3 ("Des termes généraux") – Monad., 31-36. p.59

Le système des connaissances humaines.

G. VII, 157 ("Préceptes pour avancer les sciences"), 163-167 (*Ibid.*), 168-183 ("Préceptes pour avancer les sciences" et *Discours touchant la méthode de la certitude et l'art d'inventer*), 296 (« De la synthèse et de l'analyse universelles dans l'art d'inventer et de juger »). N. Essais, l. 4, ch. 21 ("De la division des sciences"). p.62

II. — LES IDÉES

Les idées innées et les données des sens.

N. Essais, l. 1, ch. 1 ("S'il y a des principes innés dans l'esprit de l'homme"). p.66

En quel sens les idées innées existent-elles véritablement dans notre âme.

N. Essais, l. 1, ch. 1. p.67

Les petites perceptions insensibles ; signification psychologique du principe de continuité.

N. Essais, l. 2, ch. 1 ("Où l'on traite des idées en général et où l'on examine par occasion si l'âme de l'homme pense toujours") — Monad., 20-24. p.69

Les idées confuses, claires, distinctes et adéquates.

N. Essais, l. 2, ch. 29 et 31 ("Des idées claires et obscures distinctes et confuses", "Des idées complètes et incomplètes") — Monad., 25-30. p.72

La loi de notre esprit ; connaître les choses à l'aide de symboles ; les signes des signes.

N. Essais, l. 2, ch. 29 ("Des idées claires et obscures, distinctes et confuses") ; l. 3, ch. 3 ("Des termes généraux"). p.75

Définition d'une connaissance intuitive ; qui serait un calcul sans signes.

Monad., 40-41, 43-44 ; G. I, 374 (avec Foucher) ; II, 300 (à des Bosses). p.77

Rôle et valeur de l'expérience.

G. VII, 11-15 passim (intro) ; 160 ("Préceptes pour avancer les sciences"), 168-183 passim (*Ibid.* et "Méthode de la certitude") — N. Essais, l. 4, ch. 2 ("Des degrés de notre connaissance"). p.79

III. — LES CORPS**Contre le vide et les atomes ; le principe des indiscernables.**

G. VII, 364-372 (Clarke n°3, Leibniz n°3, Leibniz n°4), 377-378 (Leibniz n°4), 393-395 (Leibniz n°5), 396-398 (*Ibid.*). — N. Essais, l. 2, ch. 4 et ch. 27 ("De la solidité", "Ce que c'est qu'identité ou diversité"). p.82

Contre la conception cartésienne de l'étendue.

G. II, 295 sq. (à des Bosses), 412 sq. (*Ibid.*) ; IV, 281 sq. (Leibniz et Philipp), 393 sq. ("Synoptique, contenant le commencement d'un traité d'édification concernant la philosophie de Descartes"²), 464 sq. (Lettre dans le journal des savants). p.86

Le labyrinthe de la composition du continu ; les séries infinies et les infiniment petits.

G. I, 416 ; II, 75 sq. (Correspondance entre Leibniz, Arnauld et comte Ernst von Hessen-Rheinfels), 304 sq., 370 sq., 379 (à des Bosses). — N. Essais, l. 2 ch. 17 ("De l'infinité"). p.88

L'espace, ordre des situations ; son caractère idéal.

G. II, 118-120, 304, 339, 379, 515 ; VII, 363 (5e lettre à Clarke), 400-402 (*Ibid.*), 415 (*Ibid.*), 455-458 (Leibniz à des Billettes, octobre 1697). — N. Essais, l. 2, ch. 13 ("Des modes simples et premièrement de ceux de l'espace"). p.92

Le mouvement et la force ; la conservation de la même quantité de force vive.

G. I, 349-350 (à Malebranche) ; II, 78-81 (À Arnauld), 154 (à De Volder) ; III, 60 sq. (à Bernoulli) ; VII, 403-404 (5e à Clarke), 413-414 (*Ibid.*), 459 (à De Billette), 469 (à Tolomei déc 1705). p.94

Matière première, ou impénétrabilité ; matière seconde, ou agrégat organisé ; la matière, apparence bien fondée.

2. Daté de mai 1702.

G. I, 17-18 (à Jakob Thomasius); II, 306 sq. (avec des Bosses), 371 (*Ibid.*), 510 sq. (*Ibid.*); III, 657 (à Bernoulli); IV, 512 (sur Bayle). — N. Essais, l. 2, ch. 4 ("De la solidité"). p.97

IV. — LA SUBSTANCE

En quoi la théorie des idées et la théorie des corps impliquent nécessairement l'idée de substance ; en particulier, insuffisance du mécanisme comme explication de l'entendement et des choses.

G. II, 370 sq. (à des Bosses); VI, 468 sq.; VII, 356-357, 365 sq., 393-399. — *Monad.*, 17. p.99

La monade ; ses caractères négatifs.

Monad., 1-7 ; G. II, 450-452 (à des Bosses). p.102

Nature représentative des monades ; la perception et l'appétition.

Monad., 8-12, 14-17. — G. I, 381 ; II, 372 sq. (à des Bosses) p.103

Les relations des monades entre elles ; l'harmonie préétablie ; comparaisons ; réponses aux objections.

G. II, 74 (Correspondance entre Leibniz, Arnauld et comte Ernst von Hessen-Rheinfels), 90-95, 111-115 (*Ibid.*), 409 et 411 (à des Bosses); IV, 477-487 sq. (*Système nouveau de la nature et de la communication...*). — *Monad.*, 56-57, 59. p.104

Activité et passivité.

Monad., 29-30, 42, 49-50, 52. — G. I, 390; II, 451 sq. (à des Bosses); IV, 504 sq. (Sur la nature elle-même ou sur la force inhérente et les actions des créatures, pour confirmer et illustrer ses propres dynamiques). p.110

L'entéléchie et l'âme ; le vivant et l'animal.

Monad., 18-20, 61-70. — G. II, 75 (Correspondance entre Leibniz, Arnauld et le comte Ernst von Hessen-Rheinfels), 98-100 (*Ibid.*). p.112

L'indestructibilité des monades, l'immortalité des esprits.

G. II, 99 sq. (Correspondance entre Leibniz, Arnauld et le comte Ernst von Hessen-Rheinfels); 122 (*Ibid.*); VII, 539-541 (à des Maizeaux, août 1716). — *Monad.*, 72-77. p.114

V. — LA LIBERTÉ

Position du problème. La liberté d'indifférence cartésienne : en quel sens elle est le contraire de la liberté véritable.

N. Essais, I. 2, ch. 20 et 21 (Chapitre 20 « Des modes du plaisir et de la douleur », Chapitre 21 "De la puissance et de la liberté"). — Théod., Préf., 35-37, 42. — G. II, 420 ; VII, 391-392 (Cinquième lettre à Clarke). p.118

La nécessité spinoziste, et la détermination compatible avec la contingence.

N. Essais, I. 2, ch. 21 ("De la puissance et de la liberté"). — G. II, 359 ; VII, 389-390 (Cinquième lettre à Clarke). p.123

La liberté : fondement des existences et des essences.

Théod., 7. — Monad., 37-41, 43-45, 48. — G. II, 314 ; VII, 389-390 (Cinquième lettre à Clarke), 407 sq. (*Ibid.*) p.131

La création : signification métaphysique du principe de raison suffisante.

Théod., 8 et 9. — G. IV, 371 (Passage précis des *Animadversiones*), 431 sq. (*Discours de Métaphysique*) ; VII, 71 ("Fragment concernant la *Scientia generalis*"), 270-274 ("Essai anagogique dans la recherche des causes"), 303 ("De l'origine radicale des choses"), 356-358 (Seconde lettre à Clarke), 419-420 (Cinquième lettre à Clarke). — Monad., 46-47, 51, 53-55, 58. p.131

La contingence et la liberté ; les notions individuelles et les décrets libres de Dieu.

Théod., 52-54. — G. II, 37-57. p.134

VI. — L'OPTIMISME

Les trois espèces de maux. Le mal physique, ou la douleur.

Théod., 10-13, 20-21, 251. p.139

Le mal métaphysique, ou le désordre.

Théod., 31 sq., 242-246. p.141

Le mal moral, ou le péché ; son explication par la réceptivité imparfaite des créatures.

Théod., 20, 25-30 sq. — Monad., 42, 60. p.143

En quel sens Dieu permet le mal ; Sa volonté antécédente et conséquente.

Théod., 22-30, 162 sq., 365. — Monad., 90. p.144

L'harmonie entre l'ordre des causes efficientes et l'ordre des causes finales.

Théod., 62-66. — G. II, 124-127 ; VII, 412 (Cinquième lettre à Clarke). — Monad., 78-90. p.147

Le progrès : sa possibilité et ses conditions.

G. VII, 11-15, 19, 21-23 (Introduction de Gerhardt), 161 sq, 187-189 (à Arnauld), 199-203 (de Volder). p.150

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

I. Les éditions des œuvres de Leibniz.

Leibniz ayant publié, de son vivant, fort peu de livres proprement dits, et une grande partie de son œuvre et de sa correspondance étant demeurée manuscrite, presque chacun de ses éditeurs nouveaux a mis au jour plus ou moins d'inédits. La liste à peu près complète de ces publications successives se trouve communément dans Ueberweg, *Geschichte der Philosophie*, 3e éd., [1901], p. 130 à 158, où nous renvoyons le lecteur. Nous indiquons d'abord ici les éditions sinon complètes, du moins les plus considérables, des œuvres proprement philosophiques :

- R. E. Raspe, *Œuvres philosophiques latines et françaises de feu M. de Leibniz*. Amsterdam et Leipzig, 1765.
- L. Dutens, *G. G. Leibnitii opera omnia*, 6 vol., 1768.
- E. Erdmann, *G. G. Leibnitii opera philosophici*, 2 vol., 1839-1840.
- P. Janet, *Œuvres philosophiques de Leibniz*, 2 vol., 1866 (rééd., Ger 1900).
- C. I. Gerhardt, *Die philosophischen Schriften von G. W. Leibniz*, 7 vol., 1875-1890.
- G.-H. Pertz, *Leibnizens gesammelte Werke*, 12 vol., 1843-1863 (les 4 premiers, par Pertz, contiennent des écrits historiques ; les 7 derniers, par Gerhardt, les écrits mathématiques).

- Foucher de Careil, *Œuvres de Leibniz*, 7 vol., 1859-1875 (histoire et politique). Lettres et opuscules inédits de L., 1854. Nouvelles lettres de L., 1857.
- Onno Klopp, *Die Werke von Leibniz*, 11 vol., 1861-1884 (id.).
- E.-J. Gerhardt, *Der Briefwechsel von G.-W. Leibniz mit Mathematikern*, tome I, 1899.

M. Bodemann a publié deux catalogues, l'un de la correspondance (*Briefwechsel des G. W. L. in der Königl. öff. Bibl. zu Hannover*, 1889), l'autre des manuscrits (*Die Handschriften der Kön. öff. Bibl. zu Hannover*, 1895) conservés à Hanovre.

La préparation, par M. Couturat, d'un important volume d'Opuscules et fragments inédits de Leibniz extraits des manuscrits de la Bibliothèque royale de Hanovre, 1903, avait attiré l'attention sur le défaut d'une édition intégrale des œuvres du philosophe. Lors de la réunion de l'Association internationale des Académies, en avril 1901, sur la proposition de MM. Lachelier, Boutroux, Brochard et Henri Poincaré, l'Académie royale des sciences de Berlin, l'Académie des sciences morales et politiques et l'Académie des sciences de Paris décidèrent de préparer en commun une édition complète des œuvres de Leibniz. Avant d'entreprendre cette tâche considérable, on se préoccupa de dresser un inventaire vraiment complet, analytique et descriptif, de tous les manuscrits, publiés ou non publiés, qui se trouvent à Hanovre et dans les autres villes d'Allemagne ou d'Europe, et de les classer, autant qu'il se pouvait, suivant un ordre chronologique. Ce catalogue, dû à la collaboration de MM. Paul Ritter, Kaibel, Groehtuysen, Wiese, — et de MM. Rivaud, Davillé, Siré, Vessiot et Halbwachs, a paru en deux fascicules (I, en allemand, autographié, à Berlin, par M. Ritter ; II, en français, imprimé, à Poitiers et Paris, par M. Rivaud ; 1909 et 1920).

Les deux premiers volumes de l'édition internationale allaient paraître en 1914, quand la guerre est survenue, et a mis fin à cette collaboration (Voir : Rivaud, *l'édition internationale des œuvres de Leibniz. Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1920, 1er semestre, p. 311-323). Depuis, et jusqu'à ce jour, l'Académie des sciences de Prusse a publié les trois premiers volumes des œuvres complètes de Leibniz (qui ne contiennent que des lettres) : *Leibnizens G. W. sämtliche Schriften und Briefe*, Darmstadt, 1923³.

II. Les études touchant la vie et la philosophie de Leibniz

3. Note personnelle : édition toujours en cours, qui atteignant, fin 2022, 70 volumes.

- Fontenelle. *Éloge de M. de Leibniz* (d'après les notes manuscrites de Eckhart), 1717.
- Guhrauer. *G. W. v. Leibniz, eine Biographie*, 2 vol., 1846.
- Ldw. Feuerbach. *Darstellung, Entwicklung und Kritik der leibnizschen Philosophie*, 1837.
- Ch. Secrétan. *La philosophie de Leibniz*, 1840.
- Von Erdmann. *Versuch einer wissenschaftlichen Darstellung der Geschichte der neuen Philosophie*, II Bd., 2 Abth., 1842.
- Bouillier. *Histoire de la philosophie cartésienne*, t. II, 1854.
- Nourrisson. *La philosophie de Leibniz*, 1860.
- Ueberweg-Heinze. *Geschichte der Philosophie*, 3, p. 179-209.
- Kuno Fischer. *Geschichte der neueren Philosophie*, Bd.II, 1867.
- Ed. Zeller. *Geschichte der deutschen Philosophie seit Leibniz*, 2^e édition, 1875.
- D. Nolen. *La critique de Kant et la métaphysique de Leibniz*, 1875.
- Penjon. *De infinito apud Leibnitium*, 1878
- D. Nolen, *Édition de la Monadologie*, 1885.
- Selver, *Entwicklungsgang der L. Monadologie*, 1885.
- Tönnies, *Leibnitz und Hobbes*, Phil. Monatshefte, vol. XXI.
- Boutroux, *La Monadologie, précédée d'une Notice sur la vie et la philosophie de Leibnitz*, 1881.
- Boutroux, *Avant-propos et livre premier des Nouveaux Essais, Précédés d'une Introduction à l'étude des Nouveaux Essais*, 1886.
- J. Th. Merz, *Leibnitz*, Londres, 1887.
- L. Stein, *Leibnitz und Spinoza*, 1890.
- Lévy-Bruhl, *L'Allemagne depuis Leibnitz*, 1890.
- Dillmann, *Neue Darstellung der Leibnitzschen Monadologie*, 1891.
- Boirac, *De spatio apud Leibnitium*, 1894.
- Hannequin, *Quae puerit prior Leibnitii philosophia*, 1895.

- Latta, *The Monadology and other philosophical writings*, précédés d'une étude des principes généraux et d'un exposé détaillé de la philosophie de Leibniz, 1898.
- *Bertrand Russell, *A critical exposition of the philosophy of Leibniz, with an appendix of leading passages*, 1900.
- Couturat, *La logique de Leibniz, d'après des documents inédits*, 1901.
- E. Cassirer, *Leibniz' System in seinen wissenschaftlichen Grundlagen*, 1902.
- Bulletin de la Société française de philosophie. *Sur les rapports de la logique et de la métaphysique de Leibniz*, 4e année, n° 4, 1902.
- Jean Baruzi, *Leibniz et l'organisation religieuse de la terre, d'après des documents inédits*, 1907.
- *Louis Davillé, *Leibniz historien. Essai sur l'activité et la méthode historiques de Leibniz*, 1909.
- *Willy Kabit, *Die Philosophie des jungen Leibniz. Untersuchung zur Entwicklungsgeschichte seines Systems*, Heidelberg, 1909.
- Brunschvicg, *Les étapes de la philosophie mathématique*, p. 171-177 et p. 197-225 (la philosophie mathématique de Leibniz), 1912.
- Franz X. Kiefl, *Leibniz. Ouvrage paru dans la collection : Weltgeschichte in Charakterbildern, avec 88 illustrations*, Mayence, 1913.
- *Rivaud, *Textes inédits de Leibniz*, publiés par M. Ivan Jagodinsky (Professeur à l'Université de Kasan). *Revue de métaphysique et de morale*, 1914, p. 94-120.

B. Lettre de Halbwachs à Xavier Léon, avril 1903

La référence précise est « Lettre de Maurice Halbwachs à Xavier Léon », 3 avril 1903. F. 4-5, Fonds Xavier Léon (Université Paris-Sorbonne). La lettre permet de s'assurer du séjour de Halbwachs à Göttingen à la fin de l'année 1903. On remarquera qu'elle est écrite et envoyée de Paris, mais sans plus d'informations il est difficile de savoir combien de temps Halbwachs a passé concrètement en Allemagne durant cette année.

Paris 3 avril 1903

Monsieur

Je me suis mis à la disposition de M^r Bouteux pour la publication des manuscrits de Leibniz, et il est entendu que pendant les trois derniers mois de l'année, j'ai régulièrement travaillé à Hancore. Comme c'est sur votre indication et vos conseils que j'ai été voir M^r Bouteux, je tiens à vous bien remercier. Ce travail m'intéressera beaucoup et je suis très heureux que les circonstances m'aient amené à m'en occuper.

Avec encore mes sincères remerciements

FIGURE B.1 – Lettre de Halbwachs à Xavier Léon, page 1

5

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux.

M. Halbwachs

Lecteur de français à l'Université de Göttingen.

FIGURE B.2 – Lettre de Halbwachs à Xavier Léon, page 2

C. Lettre de Halbwachs à Maurice Fréchet, 1940

Mes remerciements vont bien entendu à Laurent Mazliak qui m'a communiqué ces lettres.

Vraisemblablement, ce sont les seules de Halbwachs à son collègue qu'il nous reste aujourd'hui.

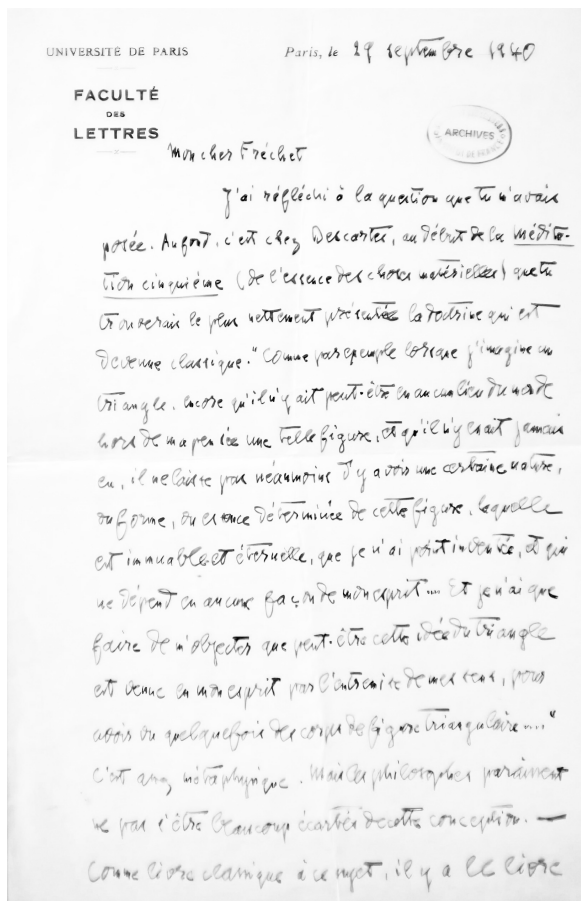


FIGURE C.1 – Page 1

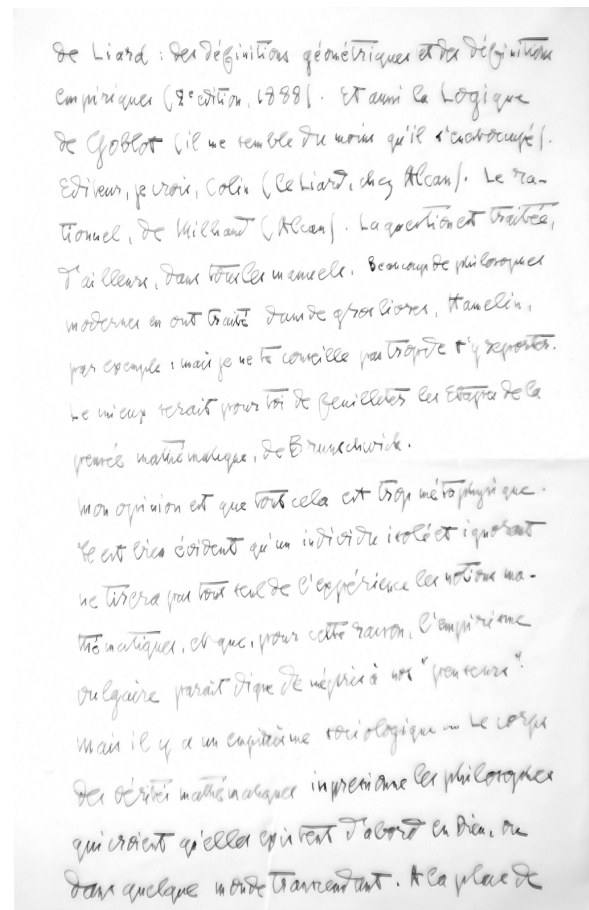


FIGURE C.2 – Page 2

FIGURE C.3 – Lettre de Halbwachs à Fréchet (1940) - Pages 1 et 2

UNIVERSITÉ DE PARIS Paris, le

FACULTÉ
DES
LETTRES

Bien, les mathématiques valent la vérité, ici
la "société des mathématiciens", qui existe depuis
bien longtemps, et qui, par un effort collectif, et grâce
à une expérience très étendue, a réussi à dégager la
réalité sensible des propriétés mathématiques des corps
réels et de l'espace réel. C'est dans le point de cette
société qui existent et se consacrent ces notions. On les
découvre quand on entre dans cette société, c'est-à-dire
quand on devient mathématicien. Mais cela ne veut pas dire
qu'elles ont été tirées d'ailleurs que de la réalité,
patiemment explorée par ceux qui sont véritablement
l'esprit tourné de ce côté.

Ma mère va mieux et nous espérons que, malgré ses
85 ans, elle s'en tirera, sans complication imprévue.

A toi bien cordialement

Maurice Halbwachs

FIGURE C.4 – Page 3

Transcription complète :

« Mon cher Fréchet,

J'ai réfléchi à la question que tu m'avais posée. Au fond, c'est chez Descartes, au début de la *Méditation cinquième* (De l'essence des choses matérielles) que tu trouverais le plus nettement présentée la doctrine qui est devenue classique. "Comme par exemple lorsque j'imagine un triangle, encore qu'il n'y ait peut-être en aucun lieu du monde hors de ma pensée une telle figure, et qu'il n'y en ait jamais eu, il ne laisse pas néanmoins d'y avoir une certaine nature, ou forme, ou essence déterminée de cette figure, laquelle est immuable et éternelle, que je n'ai point inventée, et qui ne dépend en aucune façon de mon esprit... Et je n'ai que faire de m'objecter que peut-être cette idée du triangle est venue en mon esprit par l'entremise de mes sens, pour avoir vu quelquefois des corps de figure triangulaire..." C'est assez métaphysique. Mais les philosophes paraissent ne pas s'être beaucoup écartés de cette conception.

Comme livre classique à ce sujet, il y a le livre [Page 2] de Liard : Des définitions géomé-

triques et des définitions empiriques (1^{re} édition, 1888). Et aussi la Logique de Goblots (il me semble du moins qu'il s'en occupe). Éditeur, je crois, Colin (Le Liard, chez Alcan). Le Rationnel, de Milhaud (Alcan). La question est traitée, d'ailleurs, dans tous les manuels. Beaucoup de philosophes modernes en ont traité dans de gros livres, Hamelin, par exemple : mais je ne te conseille pas trop de t'y reporter. Le mieux serait pour toi de feuilleter Les Étapes de la pensée mathématique, de Brunschvicg.

Mon opinion est que tout cela est trop métaphysique. Il est bien évident qu'un individu isolé et ignorant ne tirera pas tout seul de l'expérience les notions mathématiques, et que, pour cette raison, l'empirisme vulgaire paraît digne de mépris à nos "penseurs". **Mais il y a un empirisme sociologique.** Le corps des vérités mathématiques impressionne les philosophes qui croient qu'elles existent d'abord en Dieu¹, ou dans quelque monde transcendant. À la place de [Page 3] Dieu, **les sociologues mettent la société, ici la "société des mathématiciens"², qui existe depuis bien longtemps, et qui, par un effort collectif, et grâce à une expérience très étendue, a réussi à dégager de la réalité sensible les propriétés mathématiques des corps réels et de l'espace réel.** C'est dans la pensée de cette société qu'existent et se conservent ces notions. On les découvre quand on entre dans cette société, c'est-à-dire quand on devient mathématicien. Mais cela ne veut pas dire qu'elles ont été tirées ailleurs que de la réalité, patiemment explorée par ceux qui avaient naturellement l'esprit tourné de ce côté.

Ma mère va mieux et nous espérons que, malgré ses 85 ans, elle s'en tirera, sauf complication imprévue.

A toi bien cordialement

Maurice Halbwachs »

1. Bref commentaire personnel : comme chez Durkheim, nous retrouvons cette « sociologisation », ou critique sociale, des concepts philosophiques traditionnels. La société serait alors le nouveau support ontologique de la validité du savoir mathématique. Voir aussi HALBWACHS, 1997, p. 211 pour des remarques développant une analogie explicite avec la théorie malebranchiste de la vision en Dieu.

2. Commentaire : voir également LMC, en particulier le chapitre sur l'espace social, qui développe cette notion atypique de société des mathématiciens.

D. Fonds consultés

Nous tenons à remercier toutes les institutions nous ayant permis de consulter de ces fonds façon extrêmement autonome.

Nous avons d'abord consulté des fonds situés en région parisienne :

- Le fonds de la Sorbonne, en particulier : Fonds Xavier Léon.
- Les archives de l'École Normale Supérieure. Situées aux Archives Nationales, ce fonds extrêmement diversifié comporte en particulier les dossiers individuels d'élèves (61AJ/209-270). Consultation des pécules et bourses (61AJ/199-201), et des voyages d'études (61AJ/202-204).
- L'Académie des sciences pour les lettres de Halbwachs à Fréchet (Fonds Fréchet, Correspondance).

Ensuite, à l'IMEC, nous avons surtout consulté les fonds suivants :

- Cote HBW2-B1 pour les carnets de jeunesse (1898-1899).
- Cote HBW2-A1 pour les lettres à Yvonne durant la Guerre.

E. Index des personnes

Bergson, Henri, 1, 4, 26, 31, 77, 79, 83, 92

Bourdieu, Pierre, 45, 48, 58

Bouveresse, Jacques, 21, 31

Brian, Éric, 14, 16

Canguilhem, Georges, 95

Cléro, Jean-Pierre, xii, 73, 80, 81, 84

Comte, Auguste, x, 50, 91, 97

Cournot, Antoine-Augustin, 38, 51, 92

Febvre, Lucien, 83

Fichant, Michel, 1

Fréchet, Maurice, 23, 90

Hegel, Georg Wilhelm Friedrich, 93

Heilbron, Johan, xiii, 3, 37

Hirsch, Thomas, viii, 25

Hume, David, xv, 81

Iogna-Prat, Dominique, 77

Jaisson, Marie, 16

Keck, Frédéric, 46–48

Marcel, Jean-Christophe, ix, 43, 55, 75,
77–79

Martin, Olivier, vii

Martin, Thierry, 49

Mazliak, Laurent, 111

Pascal, Blaise, 73, 74

Perrot, Jean-Claude, x

Quetelet, Lambert Adolphe Jacques, xii,
13–18, 23, 40, 44, 95

Rohrbasser, Jean-Marc, 23

Rossi, Paolo, 65, 66

Simiand, François, 6, 44, 46, 48, 52, 62, 91

Süssmilch, Johann Peter, 23

Tarde, Gabriel, xii, 6, 25, 27, 34, 35, 38, 49,
95

Topalov, Christian, 3, 8, 44, 45

Valéry, Paul, vii, 91

Yates, Frances Amelia, 65, 66

F. Index des lieux

Allemagne, xvii, 7–9, 11, 39

Buchenwald (camp de), vii

Chicago, 5

Göttingen, 5–9

École Normale Supérieure, vii, 3, 4, 6, 74

Bibliographie

- AMIOT, Michel (1991). « Le système de pensée de Maurice Halbwachs ». *Revue de synthèse* 112.2, p. 265-288.
- ANFRAY, Jean-Pascal (nov. 2017). « Philosophie de l'esprit ». *Leibniz : Lectures et Commentaires*. Bibliothèque d'Histoire de La Philosophie. Vrin, p. 79-103.
- ANTOGNAZZA, Maria Rosa (2011). *Leibniz: An Intellectual Biography*. Cambridge : Cambridge University Press. 623 p.
- ASSMANN, Jan (1992). *Das kulturelle Gedächtnis: Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*. C. H. Beck Kulturwissenschaft. München : Beck. 344 p.
- BAUDELLOT, Christian (2007). « Suicide : changement de régime ». JAISSON, Marie et Christian BAUDELLOT. *Maurice Halbwachs, sociologue retrouvé*. Figures normaliennes. Paris : Éd. Rue d'Ulm.
- BAUDELLOT, Christian et Roger ESTABLET (2011). *Durkheim et le suicide*. 8e éd. Philosophies 3. Paris : Presses universitaires de France.
- BEAUBREUIL, Thomas (2011). « Le « spatialisme » du dernier Halbwachs ». *Espaces et sociétés* 144–145.1-2, p. 157-171.
- BESNARD, Philippe (2003). « 6. Durkheim critique de Tarde ». *Travaux de Sciences Sociales*. Librairie Droz, p. 65-86.
- BLANCKAERT, Claude (2005). *La nature de la société : Organicisme et sciences sociales au XIXe siècle*. Paris, France : Editions L'Harmattan.
- BONTEMS, Vincent (juin 2013). « L'épistémologie Transversale d'Ettore Majorana ». *Revue de Synthèse* 134.1, p. 29-51.
- BOREL, Émile (1920). *Le hasard*. Quatrième mille. Nouvelle collection scientifique. Paris : Librairie Félix Alcan.
- BOURDIEU, Pierre (1987). « L'assassinat de Maurice Halbwachs ». *La liberté de l'esprit, Visages de la Résistance* 16.
- (1997). *Méditations Pascaliennes*. Seuil.

- BOUTROUX, Émile (1903). « Une édition internationale des œuvres de Leibniz ». *Le journal des savants*. Académie des inscriptions et belles-lettres Nouvelle série (1ère année), p. 172-179.
- BOUVERESSE, Jacques (1993). *L'homme probable: Robert Musil, le hasard, la moyenne et l'escargot de l'histoire*. Combas : Éditions de L'Éclat. 317 p.
- (1995). « Règles, dispositions et habitus ». *Critique* 579-580, p. 573-594.
- BRIAN, Éric (2008). « Portée du lexique halbwachsien de la mémoire ». HALBWACHS, Maurice. *La topographie légendaire des Évangiles en Terre sainte : étude de mémoire collective*. Réd. par Marie JAISON et al. Quadrige. Presses universitaires de France.
- (2021). « A Theorist of Collective Memory ». *The Anthem Companion to Maurice Halbwachs*. Sous la dir. de Jean-Christophe MARCEL et Robert LEROUX. Anthem Press, p. 5-16.
- BRIAN, Éric et Marie JAISON (2005). « Nombre et mémoire. Halbwachs sociologue probabiliste ». *Erinnerung und gesellschaft. Mémoire et société. Hommage à maurice halbwachs (1877-1945)*. Sous la dir. d'Hermann KRAPOTH et Denis LABORDE. Jahrbuch für soziologiegeschichte. Wiesbaden : VS Verlag für Sozialwissenschaften, p. 287.
- CANGUILHEM, Georges (1947). « Maurice Halbwachs (1877-1945) ». *Mémorial des années 1939-1945*. Paris, France : Les Belles Lettres, p. 229-241.
- CAVAILLÈS, Jean et Georges CANGUILHEM (1994). *Œuvres complètes de philosophie des sciences*. Paris : Hermann.
- CHARLE, Christophe (1998). *Naissance des "intellectuels" : 1880 - 1900*. Collection "Le sens commun". Paris : Éd. de Minuit.
- CHERVEL (mars 2015). *Les Agrégés de l'enseignement Secondaire. Répertoire 1809-1960*. URL : http://rhe.ish-lyon.cnrs.fr/?q=agregsecondaire_laureats.
- CICOUREL, Aaron (2015). « Collective Memory, a Fusion of Cognitive Mechanisms and Cultural Processes ». *Revue de synthese* 136.3-4. pmid : 25078868.
- CLÉRO, Jean-Pierre (2004). *Les raisons de la fiction : les philosophes et les mathématiques*. Collection U Philosophie. Paris : Colin. 640 p.
- (2008). « Halbwachs et l'espace fictionnel de la ville ». HALBWACHS, Maurice. *La topographie légendaire des Évangiles en Terre sainte : étude de mémoire collective*. Quadrige. Presses universitaires de France.

- COMTE, Auguste (2012). *Œuvres. Cours de Philosophie Positive : Leçons 46-51*. Hermann.
- COQUI, Guillaume (2021). « Halbwachs's Leibniz and Halbwachs's Sociology ». *The Anthem Companion to Maurice Halbwachs*. Sous la dir. de Jean-Christophe MARCEL et Robert LEROUX. Anthem Press, p. 99-108.
- COURNOT, A. A. et Nelly BRUYÈRE (1982). *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire*. Bibliothèque des textes philosophiques t. 3. Paris : J. Vrin. 637 p.
- COURNOT ANTOINE AUGUSTIN (1975). *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique*. Sous la dir. de ROBINET ANDRÉ et PARIENTE JEAN-CLAUDE. Bibliothèque des textes philosophiques. Paris : J. Vrin.
- COUTURAT, Louis (1901). *La logique de Leibniz : d'après des documents inédits*. French. Collection historique des grands. Consultable en ligne. Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 8-R-17581. Paris : F. Alcan, p. XIV-608.
- DELEUZE, Gilles (1968). *Différence et répétition*. T. 12e éd. Épiméthée. Paris : Presses Universitaires de France.
- DESROSIÈRES, Alain (2008). « Chapitre 14. Quetelet et la sociologie quantitative : du piédestal à l'oubli ». *Pour une sociologie historique de la quantification : L'Argument statistique I*. Sciences sociales. Paris : Presses des Mines, p. 239-256.
- DURAND, Antonin (2018). « Le voyage de Maurice Halbwachs à Berlin et Vienne en 1910-1911 ». *Genèses* n° 110.1, p. 115-132.
- DURKHEIM, Émile (1909). « Sociologie religieuse et théorie de la connaissance ». *Revue de Métaphysique et de Morale* 17.6, p. 733-758. JSTOR : 40895159.
- (1919). *Les règles de la méthode sociologique*. 7^e éd. Paris : Librairie Félix Alcan.
- (1938). *L'évolution pédagogique en France. De la Renaissance à nos jours*. Paris : F. Alcan.
- (1975). « Le problème religieux et la dualité de la nature humaine ». *Textes. 2. Religion, morale, anomie*. Sous la dir. de Victor KARADY. Le sens commun. Extrait du Bulletin de la Société française de philosophie, 1913, 13, pp. 63–100. Exposé suivi d'un débat. Paris : Éditions de Minuit, p. 23-59.

- DURKHEIM, Émile (1986). *De la division du travail social*. 11e éd. Quadrige 84. Paris : Presses universitaires de France.
- (2002). *Le suicide. Étude de sociologie*. classiques des sciences sociales. Chicoutimi : Classiques des sciences sociales.
- (29 sept. 2010). « Le dualisme de la nature humaine et ses conditions sociales ». *La science sociale et l'action*. Sous la dir. de Marcelle BERGERON. Quadrige. Publication originale dans *Scientia*, XV, 1914, pp. 206–221. Paris : Presses Universitaires de France, p. 314-332.
- DURKHEIM, Émile et Gabriel TARDE (1975). « La sociologie et les sciences sociales : confrontation avec Tarde ». *Textes. 1. Éléments d'une théorie sociale*. Sous la dir. de Victor KARADY. Le sens commun. Édition préparée par Victor Karady. Paris : Éditions de Minuit, p. 160-165.
- EHRHARDT, Caroline (mars 2011). « How Mathematicians Remember ». *International Social Science Journal* 62.203-204, p. 103-120.
- FABIANI, Jean-Louis (1988). *Les philosophes de la République*. Editions de Minuit.
- FERRIÈRES, Gabrielle, Jacques BOUVERESSE et Gaston BACHELARD (mai 2020). *Jean Cavallès: Un philosophe dans la guerre*. Paris : Editions du Félin.
- FICHANT, Michel (1998). « De l'individuation à l'individualité universelle ». *Science et métaphysique dans Descartes et Leibniz*. Épiméthée. Paris cedex 14 : Presses Universitaires de France, p. 143-162.
- FICHANT, Michel et Anne PELLETIER (2016). « Comment (ne pas) être leibnizien ? Éditions et réceptions de Leibniz après 1716 ». *Les Études philosophiques* 119.4, p. 471-474.
- FRÉCHET, Maurice et al. (2019). *Le calcul des probabilités à la portée de tous*. Éd. critique. Histoire et philosophie des savoirs. Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg.
- FRÉCHET MAURICE (1955). *Les mathématiques et le concret*. Philosophie de la matière. Paris : Presses universitaires de France. viii+438.
- GEDI, Noa et Yigal ELAM (1996). « Collective Memory — What Is It? » *History and Memory* 8.1, p. 30-50. JSTOR : 25618696.
- GENSBURGER, Sarah (2011). « Réflexion sur l'institutionnalisation récente des memory studies ». *Revue de Synthèse* 132.3 (3), p. 411-433.

- GRANGER, Gilles Gaston (1996). « Jean Cavaillès et l'histoire ». *Revue d'histoire des sciences* 49.4. Fait partie d'un numéro thématique: Un savant du XVIIIe siècle: R.J. Boscovich, p. 569-582.
- HACKING, Ian (1975). *The Emergence of Probability : A Philosophical Study of Early Ideas about Probability, Induction and Statistical Inference*. London ; New York : Cambridge University Press. 209 p.
- HALBWACHS, Maurice (3 avr. 1903). *Lettre de Maurice Halbwachs à Xavier Léon*. Letter.
- (1905a). « Les Besoins et Les Tendances Dans l'économie Sociale ». *Revue philosophique de la France et de l'étranger* LIX, p. 180-189.
- (1905b). « Remarques sur la position du problème sociologique des classes ». *Revue de Métaphysique et de Morale* XIII, p. 890-905.
- (1913). *La Théorie de l'homme moyen. Essai sur Quetelet et la statistique morale*. Félix Alcan.
- (1918). « La Doctrine d'Émile Durkheim ». *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger* 85, p. 353-411. JSTOR : 41081573.
- (1920). « Matière et société ». *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger* 45, p. 88-122.
- (1923). « L'expérimentation Statistique et Les Probabilités ». *Revue philosophique* 96, p. 340-371.
- (1925). *Les origines du sentiment religieux d'après Durkheim*. T. 14. La culture moderne. Analyse de : Durkheim, Émile. Les formes élémentaires de la vie religieuse. Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 8-R-32638 (14) : Librairie Stock, p. 123.
- (1928a). *La Population et Les Traces de Voies à Paris Depuis Un Siècle*. Paris : Les Presses Universitaires de France.
- (1928b). *Leibniz*. Paris : Librairie Mellottée. 158 p.
- (1931). « La statistique et les sciences sociales en France ». *La France d'aujourd'hui : Livre de Lectures à l'usage de l'École Des Hautes Études Commerciales de Prague*. Sous la dir. de Josef CADA. Prague : École des Hautes Études Commerciales de Prague, p. 272-286.

- HALBWACHS, Maurice (1934). « La loi en sociologie ». *Science et loi. 5e semaine internationale de synthèse*. Félix Alcan, p. 173-196.
- (1935). « Martial Guérout, Dynamique et métaphysique leibniziennes (Paris, Les Belles Lettres, 1934) ». *Revue critique d'Histoire et de Littérature* CXX, p. 236-245.
- (1936). « La Méthodologie de François Simiand : Un Empirisme Rationaliste ». *Revue Philosophique de la France et de l'étranger* 121.5/6, p. 281-319.
- (1937). « Le point de vue du sociologue ». *X-Crise Bulletin* 34, p. 23-30.
- (1938). « La psychologie collective du raisonnement ». *Zeitschrift für Sozialforschung* 7, p. 357-374.
- (1941a). « Célestin Bouglé, sociologue ». *Revue de métaphysique et de morale* 48.1, p. 22-47.
- (1941b). *La Topographie Légendaire Des Évangiles En Terre Sainte : Étude de Mémoire Collective*. Paris, France : Presses Universitaires de France.
- (1944). « La statistique en sociologie ». *La statistique, ses applications, les problèmes qu'elle soulève*. PUF 7e semaine internationale de synthèse, p. 113-134.
- (1970). *Morphologie Sociale*. U2. Armand Colin.
- (1972). *Classes sociales et morphologie*. Éditions de Minuit. Le sens commun.
- (1997). *La mémoire collective*. Sous la dir. de Gérard NAMER et Marie JAISSON. Nouvelle édition revue et augmentée. Bibliothèque de l'Évolution de l'humanité. Paris : Albin Michel. 295 p.
- (2001). *Morphologie sociale*. Classiques des sciences sociales. Chicoutimi.
- (2002a). *Esquisse d'une psychologie des classes sociales*. classiques des sciences sociales. Chicoutimi : Classiques des sciences sociales.
- (2002b). *Les causes du suicide*. Presses Universitaires de France.
- (2005). « La statistique et les sciences sociales en France ». HALBWACHS, Maurice et Alfred SAUVY. *Le point de vue du nombre: 1936. Précédé de l'avant-propos au tome VII de l'encyclopédie française de Lucien Febvre et suivi de trois articles de Maurice Halbwachs*. Ed. critique. Classiques de l'économie et de la population. Paris : Institut national d'études démographiques, p. 369-380.

- (2008). *La topographie légendaire des Évangiles en Terre sainte : étude de mémoire collective*. Réd. par Marie JAISSON et al. Quadrige. Presses universitaires de France.
- (2011). *Le destin de la classe ouvrière*. Sous la dir. de Christian BAUDELLOT et Roger ESTABLET. Le lien social. Paris : Presses universitaires de France.
- (1964 [1938]). *Esquisse d'une psychologie des classes sociales*. fr. Avec une notice sur l'auteur par Georges Friedmann. Collection Petite bibliothèque sociologique internationale. Paris : Librairie Marcel Rivière et Cie.
- HALBWACHS, Maurice et Éric BRIAN (2010). *La théorie de l'homme moyen : essai sur Que-
telet et la statistique morale*. Reproduction en fac-similé. Collection SenS critique. Chilly-
Mazarin : SenS éd.
- HALBWACHS, Maurice et Thomas HIRSCH (2015). *La psychologie collective*. Champs. Paris :
Flammarion.
- HALBWACHS, Maurice et Christian TOPALOV (2012). *Écrits d'Amérique*. En temps & lieux 35.
Paris : Éd. de l'École des Hautes études en sciences sociales.
- HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich (1972). *Leçons sur la philosophie de la religion. 2e partie :
Les Religions de l'individualité spirituelle*. Vrin.
- HEILBRON, Johan (1985). « Les métamorphoses du durkheimisme, 1920-1940 ».
- (2015). *French Sociology*. Ithaca London : Cornell university press.
- HERVIEU-LÉGER, Danièle (2008). « La religion comme chaîne de mémoire ». HALBWACHS,
Maurice. *La topographie légendaire des Évangiles en Terre sainte : étude de mémoire
collective*. Quadrige. Presses universitaires de France.
- HIRSCH, Thomas (2016). « Une vie posthume. Maurice Halbwachs et la sociologie française
(1945-2015) ». *Revue française de sociologie* Vol. 57.1, p. 71-96.
- HUME, David, David Fate NORTON et Mary J. NORTON (2011). *A Treatise of Human Nature: A
Critical Edition*. The Clarendon Edition of the Works of David Hume 1-2. Oxford : Oxford
University press.
- IOGNA-PRAT, Dominique (2011). « Maurice Halbwachs ou la mnémotopie ». *Annales. Histoire,
Sciences Sociales* 66.3, p. 821-837.

- JACKMAN, Henry (2020). « Meaning Holism ». *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Sous la dir. d'Edward N. ZALTA. Winter 2020. Metaphysics Research Lab, Stanford University.
- JAISSON, Marie (1999). « Temps et espace chez Maurice Halbwachs (1925-1945) ». *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 1.1, p. 163.
- (2008). « Mémoire collective et espace social ». HALBWACHS, Maurice. *La topographie légendaire des Évangiles en Terre sainte : étude de mémoire collective*. Réd. par Danièle HERVIEU-LÉGER et al. Quadrige. Presses universitaires de France.
- (2015). « À la recherche des concepts perdus ». *Revue de Synthèse* 136.3-4, p. 495-501.
- JAISSON, Marie et Christian BAUDELLOT (2007). *Maurice Halbwachs, sociologue retrouvé. Figures normaliennes*. Paris : Éd. Rue d'Ulm.
- JANKÉLÉVITCH, Sophie (2018). *La Pharmacie de Durkheim*. Hermann.
- KECK, Frédéric (2005). « Vie sociale et genres de vie. Une lecture des Causes du suicide de Maurice Halbwachs ». *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 13.2, p. 33-50.
- KRAPOTH, Hermann et Denis LABORDE, éd. (2005). *Erinnerung und gesellschaft. Mémoire et société. Hommage à Maurice Halbwachs (1877-1945)*. Jahrbuch für soziologiegeschichte. Wiesbaden : VS Verlag für Sozialwissenschaften, p. 287.
- LAHIRE, Bernard (2013). *Dans les plis singuliers du social : individus, institutions, socialisations*. Collection Laboratoire des sciences sociales. Paris : la Découverte.
- LEIBNIZ (1830). *Nouvelle méthode pour apprendre et enseigner la jurisprudence , traduits de Leibnitz, par G.-L. Maurin,...*
- (1957). *Correspondance Leibniz-Clarke: présentée d'après les manuscrits originaux des bibliothèques de Hanovre et de Londres*. Histoire de la philosophie et philosophie générale. Paris : Presses Universitaires de France. 223 p.
- (1976). *Philosophical Papers and Letters: A Selection*. Sous la dir. de Leroy E. LOEMKER. 2. ed., 2. print. Synthese Historical Library 2. Dordrecht : Riedel. 736 p.
- (2017a). *Dialogues sur la morale et la religion suivis de Mémoire pour des personnes éclairées et de bonne intention*. Sous la dir. de Paul RATEAU. Bibliothèque des textes philosophiques. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.
- (2017b). *Essay in Dynamics*. PDF disponible s. Early Modern Texts.

- (2017c). « Mémoire pour des personnes éclairées et de bonne intention ». *Dialogues sur la morale et la religion suivis de Mémoire pour des personnes éclairées et de bonne intention*. Sous la dir. de Paul RATEAU. Bibliothèque des textes philosophiques. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.
- (2017d). *The New Method of Learning and Teaching Jurisprudence: According to the Principles of the Didactic Art Premised in the General Part and in the Light of Experience*. Clark, New Jersey : Talbot publishing.
- (2018). *Mathesis universalis : écrits sur la mathématique universelle*. Sous la dir. de David RABOUIN. Mathesis. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.
- LEIBNIZ, G. W. (27 mai 1992). *De Summa Rerum : Metaphysical Papers, 1675-1676*. Trad. par G. H. R. PARKINSON. Yale University Press. JSTOR : 10.2307/j.ctt2250wvx.
- LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm (1995). « Sur les loteries ». *L'estime des apparences. 21 manuscrits de Leibniz sur les probabilités, la théorie des jeux, l'espérance de vie*. Sous la dir. de Marc PARMENTIER. Manuscrit daté de 1696 ? Paris : Vrin, p. 445.
- LEROUX, Robert (2018). « Tarde and Durkheimian Sociology ». *The Anthem Companion to Gabriel Tarde*. Sous la dir. de Robert LEROUX. Anthem Press, p. 119-134.
- LEROUX, Robert et Jean-Christophe MARCEL, éd. (2021). *The Anthem Companion to Maurice Halbwachs*. Anthem Press.
- MARCEL, Jean-Christophe (1998). « Jean Stoetzel élève de Maurice Halbwachs : les origines françaises de la théorie des opinions ». *L'Année sociologique* 48.2. Remerciements aux Prs F. Chazel et B. Valade, p. 319-351.
- (mars 2001a). « Georges Gurvitch : Les Raisons d'un Succès : » *Cahiers internationaux de sociologie* n° 110.1, p. 97-119.
- (2001b). *Le durkheimisme dans l'entre-deux-guerres*. 1re édition. Sociologie d'aujourd'hui. Paris : Presses Universitaires de France.
- (2004a). « Les derniers soubresauts du rationalisme durkheimien : une théorie de « l'instinct social de survie » chez Maurice Halbwachs ». *Maurice Halbwachs : Espaces, mémoire et psychologie collective*. Sous la dir. d'Yves DÉLOYE et Claudine HAROCHE. Science politique. Paris : Éditions de la Sorbonne, p. 51-64.

- MARCEL, Jean-Christophe (2004b). « Mauss et Halbwachs : vers la fondation d'une psychologie collective (1920-1945) ». *Sociologie et sociétés* 36.2, p. 73-90.
- (2008). « Organicisme et théorie des classes sociales chez Simiand et Halbwachs : un héritage caché de Durkheim ? » *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 19.2, p. 143.
- (2020). « Les deux catégories cachées de La Doctrine de Durkheim: le programme de sociologie de la connaissance d'Halbwachs ». *Études Durkheimiennes* 24.1, p. 121-132.
- MARTIN, Olivier (1999). « Raison statistique et raison sociologique chez Maurice Halbwachs ». *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 1.1, p. 69.
- MARTIN, Thierry (2017). « Statistique et Dynamique de l'imitation Chez Gabriel Tarde ». *Cahiers de philosophie de l'Université de Caen* 54, p. 73-86.
- MICHAELIAN, Kourken et Denis PERRIN (2023). « La métaphysique de la mémoire collective ». Presses Universitaires de Provence.
- MONTIGNY, Gilles (2017). « Bibliographie de Maurice Halbwachs ». *Centre Maurice Halbwachs. Études et Documents* 12, p. 49.
- MUCCHIELLI, Laurent (1999). « Pour une psychologie collective : l'héritage durkheimien d'Halbwachs et sa rivalité avec Blondel durant l'entre-deux-guerres ». *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 1.1, p. 103-141.
- NAMER, Gérard (1987). *Mémoire et société*. Collection "Sociétés," Paris : Méridiens Klincksieck. 242 p.
- (2000). *Halbwachs et la mémoire sociale*. Collection Logiques sociales. Paris : L'Harmattan. 244 p.
- ORIANNE, Jean-François (2018). « Collective ou sociale ? La mémoire neuve de Maurice Halbwachs ». *Revue de neuropsychologie* 10.4, p. 293-297.
- PAOLETTI, Giovanni (2012a). *Durkheim et la philosophie : représentation, réalité et lien social*. Bibliothèque des sciences sociales 2. Paris.
- (2012b). « Durkheim's 'Dualism of Human Nature' : Personal Identity and Social Links ». *Durkheimian Studies / Études Durkheimiennes* 18, p. 61-80. JSTOR : 23867097.
- PASCAL, Blaise, Dominique DESCOTES et Marc ESCOLA (2015). *Pensées*. Éd. revue et augmentée. GF 266. Paris : Flammarion.

- PERROT, Jean-Claude (2021). « Histoire des sciences, histoire concrète de l'abstraction ». *Revue de Synthèse* 142.3-4, p. 492-506.
- PICON, Marina (déc. 2015). « Normes et Objets Du Savoir Dans Les Premiers Essais Leibniziens ». Thèse de Doctorat. Lyon, École normale supérieure.
- POINCARÉ, Henri (1908). *L'invention mathématique. Conférence faite à l'Institut Général Psychologique*. Extrait du *Bulletin*, 3^e série, 8^e année. Paris : Institut Général Psychologique.
- (2011). *Science et méthode*. Sous la dir. de Laurent ROLLET. Kimé.
- QUETELET, Adolphe (1835). *Sur l'homme et Le Développement de Ses Facultés, Ou Essai de Physique Sociale*. T. 2. Paris : Bachelier, Imprimeur-Libraire.
- (1846). *De l'Influence du libre arbitre de l'homme sur les faits sociaux, et particulièrement sur le nombre des mariages*. Bulletin de la commission centrale de statistique ; extrait du T. III, p. 21.
- RIVAUD, Albert (1920). « L'édition internationale des oeuvres de Leibniz ». *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, p. 311-323.
- ROBINET, André (1981). « Leibniz Dans l'œuvre de Cournot (I — Philosophie et Économie) ». *Studia Leibnitiana* 13.2, p. 159-191. JSTOR : 40693920.
- ROBITAILLE, Christian (2021). « Halbwachs on Quetelet and the Use of Statistics in Sociology ». *The Anthem Companion to Maurice Halbwachs*. Sous la dir. de Jean-Christophe MARCEL et Robert LEROUX. Anthem Press, p. 109-128.
- ROHRBASSER, Jean-Marc (2001). *Dieu, l'ordre et le nombre : théologie physique et dénombrement au XVIII^e siècle*. 1. éd. Philosophies 144. Paris : Presses Univ. de France. 127 p.
- ROSSI, Paolo (2006). *Logic and the Art of Memory: The Quest for a Universal Language*. Athlone Contemporary European Thinkers. London New York : Continuum. 333 p.
- ROUGIER, Louis, éd. (1936). *Actes du Congrès international de philosophie scientifique*. T. 1. Paris : Hermann.
- RUSSELL, Bertrand et John Greer SLATER (1992). *A Critical Exposition of the Philosophy of Leibniz: With an Appendix of Leading Passages*. Fac-sim. ed. Philosophy. London : Routledge.

- SCHMOLLER, Gustav (1905). *Principes d'économie politique*. Trad. par Georges PLATON et Léon POLACK. Bibliothèque internationale d'économie politique. Paris : V. Giard et E. Brière.
- SIMMEL, Georg (1981). *Sociologie et épistémologie*. Sociologies. Presses Universitaires de France.
- SIMMEL, Georg et al. (2018). *Les grandes villes et la vie de l'esprit suivi de Sociologie des sens*. Petite bibliothèque Payot 910. Paris : Éditions Payot & Rivages.
- STANFORD, Kyle (2023). « Underdetermination of Scientific Theory ». *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Sous la dir. d'Edward N. ZALTA et Uri NODELMAN. Summer 2023. Metaphysics Research Lab, Stanford University.
- STIMMING, Albert (1910). « Maurice Halbwachs : 1902/03–1903 ». *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie* 10 (Vierter Teil), p. 135.
- STRAUSS, Martin (2016). « Neo-Kantianism and Sociology. Comparing German and French Academic Fields, 1870-1930. » These En Préparation. Paris, EHESS.
- SUNABA, Masumi (mars 2012). « Paul Valéry et les œuvres en prose : la quête d'un projet tenu secret jusqu'en 1917 ». These de Doctorat. Clermont-Ferrand 2.
- TARDE, Gabriel (1883). « L'archéologie et La Statistique ». *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 16, p. 363-384, 492-511.
- (1999). *Monadologie et sociologie*. Les empêcheurs de penser en rond 1. Le Plessis-Robinson : Institut Synthélabo. 150 p.
- (2002). *Philosophie de l'histoire et science sociale : La philosophie de Cournot*. Sous la dir. de Thierry MARTIN. Oeuvres de Gabriel Tarde 2. sér., vol. 4. Paris : Les Empêcheurs de penser en rond, Le Seuil. 305 p.
- TOPALOV, Christian (1997). « Maurice Halbwachs, photographe des taudis parisiens (1908) ». *Genèses. Sciences sociales et histoire* 28.1, p. 128-145.
- (1999). « « Expériences sociologiques » : les faits et les preuves dans les thèses de Maurice Halbwachs (1909-1913) ». *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 1.1, p. 11.
- VALÉRY, Paul (2010). *Oeuvres. I*. Bibliothèque de la Pléiade 127. Paris : Gallimard. 1857 p.

- VATIN, François (1998). *Économie politique et économie naturelle chez Antoine-Augustin Cournot*. Pratiques théoriques. Paris : PUF.
- (2005). *Trois essais sur la genèse de la pensée sociologique : politique, épistémologie et cosmologie*. Recherches. Série Bibliothèque du MAUSS. Paris : La Découverte.
- WALLON, Henri (1954). « Les milieux, les groupes et la psychogenèse de l'enfant ». *Cahiers internationaux de sociologie*, p. 5.
- YATES, Frances Amelia (1999). *The Art of Memory*. Selected Works / Frances Yates v. 3. London ; New York : Routledge. 400 p.